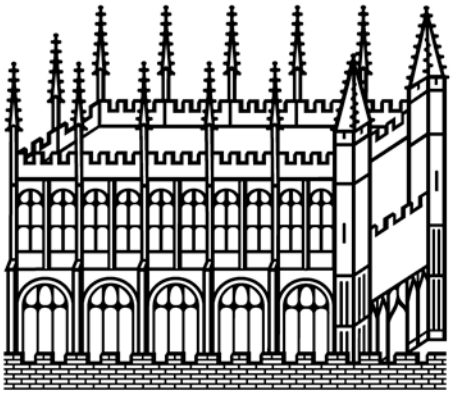


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

V8.CC.1764 (9)

P. CORNEILLE.

TOME NEUVIÈME.

P. CORNEILLE.

TOME NEUVIÈME.

THÉATRE

DE

PIERRE CORNEILLE,

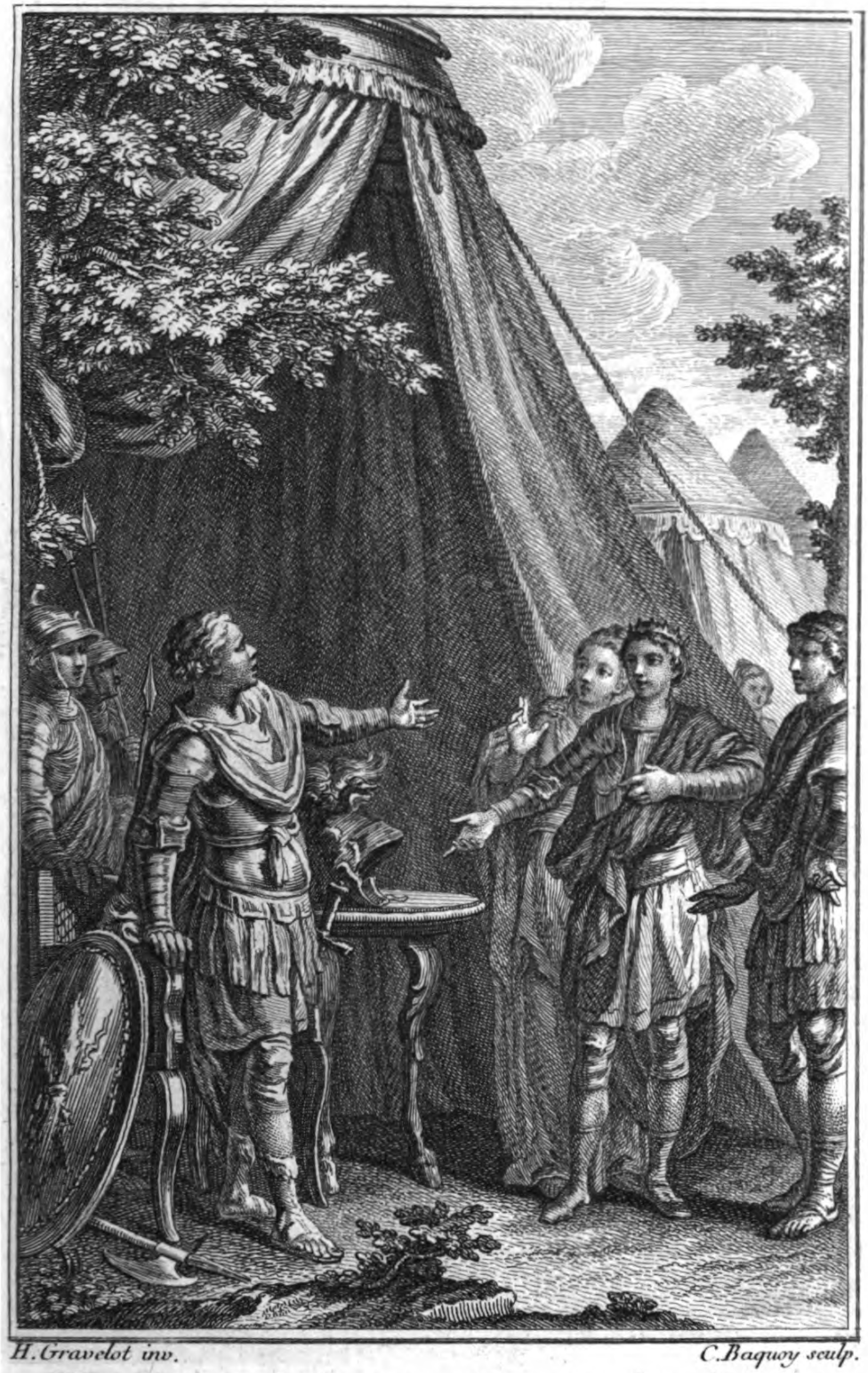
AVEC

DES COMMENTAIRES,

&c. &c. &c.

TOME NEUVIÉME.

M. DCC. LXIV.



H. Gravelot inv. *C. Baquoy sculp.*

Vous ? devant Attila vous n'etes que deux hommes,

ATTILA,

ROI DES HUNS,

TRAGÉDIE.

1667.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

ATTILA parut malheureuſement la même année qu'*Andromaque*. La comparaiſon ne contribua pas à faire remonter *Corneille* à ce haut point de gloire où il s'était élevé ; il baiſſait, & *Racine* s'élevait ; c'était alors le tems de la retraite, il devait prendre ce parti honorable. La plaiſanterie de *Deſpréaux* devait l'avertir de ne plus travailler, ou de travailler avec plus de ſoin :

J'ai vû l'Agéſilas, hélas !
Mais après l'Attila, hola !

On connait encor ces vers :

Peut aller au parterre ataquer Attila ;
Et ſi le roi des Huns ne lui flate l'oreille,
Traiter de Viſigots tous les vers de Corneille.

On a prétendu (car que ne prétend-on pas ?) que *Corneille* avait regardé

ces vers comme un éloge ; mais quel poëte trouvera jamais bon qu'on traite ſes vers de Viſigots, ſurtout lorſqu'ils ſont en effet durs & obſcurs pour la plûpart ? La dureté & la ſéchereſſe dans l'expreſſion, ſont aſſez communément le partage de la vieilleſſe ; il arrive alors à notre eſprit ce qui arrive à nos fibres. *Racine* dans la force de ſon âge, né avec un cœur tendre, un eſprit flexible, une oreille harmonieuſe, donnait à la langue françaiſe un charme qu'elle n'avait point eu juſqu'alors. Ses vers entraient dans la mémoire des ſpectateurs, comme un jour doux entre dans les yeux. Jamais les nuances des paſſions ne furent exprimées avec un coloris plus naturel & plus vrai ; jamais on ne fit de vers plus coulans, & en même tems plus exacts.

Il ne faut pas s'étonner ſi le ſtile de *Corneille*, devenu encor plus incorrect

& plus raboteux dans ſes dernières piéces, rebutait les eſprits que *Racine* enchantait, & qui devenaient par cela même plus dificiles.

Quel commentaire peut-on faire ſur *Attila*, *qui combat de tête, encor plus que de bras; ſur la terreur de ſon bras, qui lui donne pour nouveaux compagnons les Alains, les Francs, & les Bourguignons*; ſur un *Ardaric*, & ſur un *Valamir*, deux prétendus rois qu'on traite comme des oficiers ſubalternes; ſur cet *Ardaric* qui eſt amoureux, & qui s'écrie:

Qu'un roi eſt heureux, lorſque le ciel lui donne
La main d'une ſi rare & ſi belle perſonne, &c.?

La même raiſon qui m'a empêché d'entrer dans aucun détail ſur *Agéſilas*, m'arrête pour *Attila*; & les lecteurs qui pouront lire ces piéces, me pardonneront ſans doute de m'abſtenir des remarques; je ſuis ſûr du moins qu'ils ne me pardonneraient pas d'en avoir fait.

Je dirai ſeulement dans cette préface, qu'il eſt très-vraiſemblable que cet *Attila*, très-peu connu des hiſtoriens, était un homme d'un mérite rare dans ſon métier de brigand. Un capitaine de la nation des Huns qui force l'empereur *Théodoſe* à lui payer tribut, qui ſavait diſcipliner ſes armées, les recruter chez ſes ennemis mêmes, & nourrir la guerre par la guerre; un homme qui marcha en vainqueur des portes de Conſtantinople aux portes de Rome, & qui dans un règne de dix ans fut la terreur de l'Europe entière, devait avoir autant de politique que de courage; & c'eſt une grande erreur de penſer qu'on puiſſe être conquérant, ſans avoir autant d'habileté que de valeur. Il ne faut pas croire ſur la foi de *Jornandez*, qu'*Attila* mena une armée de cinq cent mille hommes dans les plaines de la Champagne; avec quoi aurait-il nourri une pareille armée? La

prétendue victoire remportée par *Ætius* auprès de Châlons, & deux cent mille hommes tués de part & d'autre dans cette bataille, peuvent être mis au rang des menſonges hiſtoriques. Comment *Attila* vaincu en Champagne, ſerait-il allé prendre Aquilée ? La Champagne n'eſt pas aſſurément le chemin d'Aquilée dans le Frioul. Perſonne ne nous a donné des détails hiſtoriques ſur ces tems malheureux. Tout ce qu'on ſait, c'eſt que les barbares qui venaient des Palus-Méotides, & du Boriſthène, paſſaient par l'Illirie, entraient en Italie par le Tirol, ravageaient l'Italie entière, franchiſſaient enſuite l'Apennin & les Alpes, & allaient juſqu'au Rhin, juſqu'au Danube.

Corneille, dans ſa tragédie d'*Attila*, fait paraître *Hildione*, une princeſſe ſœur d'un prétendu roi de France ; elle s'apellait *Hildecone* à la première repréſentation, on changea enſuite ce nom

ridicule. *Mérouée*, ſon prétendu frère, ne fut jamais roi de France. Il était à la tête d'une petite nation barbare vers Mayence, Francfort & Cologne. *Corneille* dit :

Que le grand Mérouée eſt un roi magnanime,
Amoureux de la gloire, ardent après l'eſtime,
Qu'il a déja ſoumis & la Seine & la Loire.

Ces fictions peuvent être permiſes dans une tragédie ; mais il faudrait que ces fictions fuſſent intéreſſantes.

AU LECTEUR.

LE nom d'Attila eſt aſſez connu, mais tout le monde n'en connaît pas tout le caractère. Il était plus homme de tête que de main, tâchait à diviſer ſes ennemis, ravageait les peuples indéfendus, pour donner de la terreur aux autres, & tirer tribut de leur épouvante ; & s'était fait un tel empire ſur les rois qui l'acompagnaient, que quand même il leur eût commandé des parricides, ils n'euſſent oſé lui déſobéir. Il eſt malaiſé de ſavoir quelle était ſa religion, le ſurnom de fléau de Dieu qu'il prenait lui-même, montre qu'il n'en croyait pas pluſieurs. Je l'eſtimerais Arien comme les Oſtrogots & les Gépides de ſon armée, n'était la pluralité des femmes que je lui ai retranchée ici. Il croyait fort aux devins, & c'était peut-être tout ce qu'il croyait. Il envoya demander par deux fois à l'empereur Valentinien ſa ſœur Honorie avec de grandes menaces, & en atendant il épouſa Ildione, dont tous les hiſtoriens marquent la beauté, ſans parler de ſa naiſſance. C'eſt ce qui m'a enhardi à la faire ſœur d'un de nos premiers rois, afin d'opoſer la Fran-

ACTEURS.

ATTILA, roi des Huns.

ARDARIC, roi des Gépides.

VALAMIR, roi des Oſtrogots.

HONORIE, ſœur de l'empereur Valentinian.

ILDIONE, ſœur de Mérouée, roi de France.

OCTAR, capitaine des gardes d'Attila.

FLAVIE, dame d'honneur d'Honorie.

Gardes.

La ſcène eſt au camp d'Attila, dans la Norique.

ATTILA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ATTILA, OCTAR, Gardes.

ATTILA.

ILs ne ſont pas venus, nos deux rois; qu'on leur die
Qu'ils ſe font trop atendre, & qu'Attila s'ennuie,
Qu'alors que je les mande ils doivent ſe hâter.

OCTAR.

Mais, ſeigneur, quel beſoin de les en conſulter?
Pourquoi de votre hymen les prendre pour arbitres,
Eux qui n'ont de leur trône ici que de vains titres;
Et que vous ne laiſſez au nombre des vivans,
Que pour trainer partout deux rois pour vos ſuivans?

ATTILA.

J'en puis réſoudre ſeul, Octar, & les apelle,
Non ſous aucun eſpoir de lumière nouvelle;
Je crois voir avant eux ce qu'ils m'éclairciront,
Et m'être déja dit tout ce qu'ils me diront:
Mais de ces deux partis lequel que je préfère,
Sa gloire eſt un afront pour l'autre, & pour ſon frère;
Et je veux atirer d'un ſi juſte couroux
Sur l'auteur du conſeil les plus dangereux coups,
Aſſurer une excuſe à ce manque d'eſtime,
Pouvoir, s'il eſt beſoin, livrer une victime;
Et c'eſt ce qui m'oblige à conſulter ces rois,
Pour faire à leurs périls éclater ce grand choix.
Car enfin j'aimerois un prétexte à leur perte,
J'en prendrais hautement l'ocaſion oferte;
Ce titre en eux me choque, & je ne ſais pourquoi
Un roi que je commande oſe ſe nommer roi.
Un nom ſi glorieux marque une indépendance,
Que ſouille, que détruit la moindre obéiſſance;
Et je ſuis las de voir que du bandeau royal
Ils prennent droit tous deux de me traiter d'égal.

OCTAR.

Mais, ſeigneur, ſe peut-il que pour ces deux princeſſes

Vous ayez mêmes yeux & pareilles tendreſſes ?
Que leur mérite égal diſpoſe ſans ennui
Votre ame irréſolue aux ſentimens d'autrui ?
Ou ſi vers l'un ou l'autre elle a pris quelque pente,
Dont prennent ces deux rois la route différente,
Voudra-t-elle aux dépens de ſes vœux les plus doux
Préparer une excuſe à ce juſte couroux ?
Et pour juſte qu'il ſoit, eſt-il ſi fort à craindre,
Que le grand Attila s'abaiſſe à ſe contraindre ?

ATTILA.

Non, mais la noble ardeur d'envahir tant d'états
Doit combatre de tête encor plus que de bras,
Entre ſes ennemis rompre l'intelligence,
Y jetter du déſordre & de la défiance ;
Et ne rien hazarder, qu'on n'ait de toutes parts,
Autant qu'il eſt poſſible, enchaîné les hazards.
Nous étions auſſi forts qu'à préſent nous le ſommes,
Quand je fondis en Gaule avec cinq cens mille hommes.
Dès-lors, s'il t'en ſouvient, je voulus, mais en vain,
D'avec le Viſigoth détacher le Romain.
J'y perdis auprès d'eux des ſoins qui me perdirent ;
Loin de ſe diviſer, d'autant mieux ils s'unirent.
La terreur de mon nom pour nouveaux compagnons

Leur donna les Alains, les Francs, les Bourguignons ;
Et n'ayant pû ſemer entr'eux aucuns divorces,
Je me vis en déroute avec toutes mes forces :
J'ai ſû les rétablir, & cherche à me venger,
Mais je cherche à le faire avec moins de danger.
De ces cinq nations contre moi trop heureuſes,
J'envoye ofrir la paix aux deux plus belliqueuſes ;
Je traite avec chacune, & comme toutes deux
De mon hymen ofert ont accepté les nœuds,
Des princeſſes qu'enſuite elles en font le gage,
L'une ſera ma femme, & l'autre mon ôtage.
Si j'ofenſe par-là l'un des deux ſouverains,
Il craindra pour ſa ſœur qui reſte entre mes mains.
Ainſi je les tiendrai l'un & l'autre en contrainte,
L'un par mon alliance, & l'autre par la crainte ;
Ou ſi le malheureux s'obſtine à s'irriter,
L'heureux en ma faveur ſaura lui réſiſter ;
Tant que de nos vainqueurs terraſſés l'un par l'autre,
Les trônes ébranlés tombent aux pieds du nôtre.
Quant à l'amour, aprens que mon plus doux ſouci
N'eſt... Mais Ardaric entre, & Valamir auſſi.

SCENE II.

ATTILA, ARDARIC, VALAMIR, OCTAR, Gardes.

ATTILA.

ROis, amis d'Attila, ſoutiens de ma puiſſance,
Qui rangez tant d'états ſous mon obéiſſance,
Et de qui les conſeils, le grand cœur & la main,
Me rendent formidable à tout le genre humain;
Vous voyez en mon camp les éclatantes marques
Que de ce vaſte effroi nous donnent deux monarques.
En Gaule Mérouée, à Rome l'empereur,
Ont crû par mon hymen éviter ma fureur.
La paix avec tous deux en même tems traitée,
Se trouve avec tous deux à ce prix arrêtée;
Et preſque ſur les pas de mes ambaſſadeurs
Les leurs m'ont amené deux princeſſes leurs ſœurs.
Le choix m'en embaraſſe, il eſt tems de le faire;
Depuis leur arrivée en vain je le difère:
Il faut enfin réſoudre, & quel que ſoit ce choix,
J'ofenſe un empereur, ou le plus grand des rois.
Je le dis le plus grand, non qu'encor la victoire

Ait porté Mérouée à ce comble de gloire ;
Mais ſi de nos devins l'oracle n'eſt point faux,
Sa grandeur doit ateindre aux degrés les plus hauts;
Et de ſes ſucceſſeurs l'empire inébranlable
Sera de ſiécle en ſiécle enfin ſi redoutable,
Qu'un jour toute la terre en recevra des loix ;
On tremblera du moins au nom de leurs *François.*
Vous donc, qui connaiſſez de combien d'importance
Eſt pour nos grands projets l'une & l'autre alliance,
Prêtez moi des clartés pour bien voir aujourd'hui
De laquelle ils auront ou plus ou moins d'apui ;
Qui des deux honoré par ces nœuds domeſtiques,
Nous vengera le mieux des champs Catalauniques ;
Et qui des deux enfin déchû d'un tel eſpoir,
Sera le plus à craindre à qui veut tout pouvoir.

ARDARIC.

En l'état où le ciel a mis votre puiſſance,
Nous metrions en vain leurs forces en balance :
Tout ce qu'on y peut voir ou de plus ou de moins,
Ne vaut pas amuſer le moindre de vos ſoins.
L'un & l'autre traité ſufit pour nous inſtruire,
Qu'ils vous craignent tous deux, & n'oſent plus vous nuire.
Ainſi, ſans perdre tems à vous inquiéter,

Vous n'avez que vos yeux, ſeigneur, à conſulter.
Laiſſez aller ce choix du côté du mérite,
Pour qui, ſur leur raport, l'amour vous ſolicite.
Croyez ce qu'avec eux votre cœur réſoudra;
Et de ces potentats s'ofenſe qui voudra.

ATTILA.

L'amour chez Attila n'eſt pas un bon ſufrage;
Ce qu'on m'en donnerait me tiendrait lieu d'outrage;
Et tout exprès ailleurs je porterais ma foi,
De peur qu'on n'eût par-là trop de pouvoir ſur moi.
Les femmes qu'on adore uſurpent un empire,
Que jamais un mari n'oſe ou ne peut dédire:
C'eſt au commun des rois à ſe plaire en leurs fers,
Non à ceux dont le nom fait trembler l'univers.
Que chacun de leurs yeux aime à ſe faire eſclave,
Moi, je ne veux les voir qu'en tyrans que je brave:
Et par quelques atraits qu'ils captivent un cœur,
Le mien en dépit d'eux eſt tout à ma grandeur.
Parlez donc ſeulement du choix le plus utile,
Du couroux à domter ou plus ou moins facile;
Et ne me dites point que de chaque côté
Vous voyez comme lui peu d'inégalité.
En matière d'état, ne fût-ce qu'un atôme,
Sa perte quelquefois importe d'un royaume;

Il n'eſt ſcrupule exact qu'il n'y faille garder ;
Et le moindre avantage a droit de décider.

VALAMIR.

Seigneur, dans le penchant que prennent les afaires,
Les grands diſcours ici ne ſont pas néceſſaires ;
Il ne faut que des yeux, & pour tout découvrir,
Pour décider de tout, on n'a qu'à les ouvrir.
Un grand deſtin commence, un grand deſtin s'achève :
L'empire eſt prêt à choir, & la France s'élève ;
L'une peut avec elle afermir ſon apui,
Et l'autre en trébuchant l'enſevelir ſous lui.
Vos devins vous l'ont dit. N'y mettez point d'obſtacles,
Vous qui n'avez jamais douté de leurs oracles.
Soutenir un état chancelant & briſé,
C'eſt chercher par ſa chûte à ſe voir écraſé.
Apuyez donc la France, & laiſſez tomber Rome :
Aux grands ordres du ciel prêtez ceux d'un grand homme :
D'un ſi bel avenir avouez vos devins ;
Avancez le ſuccès, & hâtez les deſtins.

ARDARIC.

Oui, le ciel, par le choix de ces grands hyménées,
A mis entre vos mains le cours des deſtinées ;

Mais s'il eſt glorieux, ſeigneur, de le hâter;
Il l'eſt, & plus encor, de ſi bien l'arrêter,
Que la France, en dépit d'un infaillible augure,
N'aille qu'à pas traînans vers ſa grandeur future,
Et que l'aigle acablé par ce deſtin nouveau,
Ne puiſſe trébucher que ſur votre tombeau.
Serait-il gloire égale à celle de ſuſpendre
Ce que ces deux états du ciel doivent atendre,
Et de vous faire voir aux plus ſavans devins
Arbitre des ſuccès, & maitre des deſtins?
J'oſe vous dire plus. Tout ce qu'ils vous prédiſent,
Avec pleine clarté dans le ciel ils le liſent;
Mais vous aſſurent-ils que quelque aſtre jaloux
N'ait point mis plus d'un ſiécle entre l'effet & vous?
Ces éclatans retours que font les deſtinées,
Sont aſſez rarement l'œuvre de peu d'années;
Et ce qu'on vous prédit touchant ces deux états,
Peut être un avenir qui ne vous touche pas.
Cependant regardez ce qu'eſt encor l'empire;
Il chancelle, il ſe briſe, & chacun le déchire,
De ſes entrailles même il produit les tyrans;
Mais il peut encor plus que tous ſes conquérans.
Le moindre ſouvenir des champs Catalauniques
En peut mettre à vos yeux des preuves trop publiques:

Singibar, Gondebaut, Mérouée & Thiéry,
Là, ſans Aëtius, tous quatre auraient péri.
Les romains firent ſeuls cette grande journée :
Uniſſez-les à vous par un digne hyménée.
Puiſque déja ſans eux vous pouvez preſque tout,
Il n'eſt rien dont par eux vous ne veniez à bout.
Quand de ces nouveaux rois ils vous auront fait maître,
Vous verrez à loiſir de qui vous voudrez l'être,
Et réſoudrez vous ſeul avec tranquilité
Si vous leur ſoufrirez encor l'égalité.

VALAMIR.

L'empire, je l'avoue, eſt encor quelque choſe ;
Mais nous ne ſommes plus au tems de Théodoſe ;
Et comme dans ſa race il ne revit pas bien,
L'empire eſt quelque choſe, & l'empereur n'eſt rien.
Ses deux fils n'ont rempli les trônes des deux Romes
Que d'idoles pompeux, que d'ombres au lieu d'hommes.
L'imbécile fierté de ces faux ſouverains,
Qui n'oſait à ſon aide apeller des romains,
Parmi des nations qu'ils traitaient de barbares
Empruntait pour régner des perſonnes plus rares ;
Et d'un côté Gainas, de l'autre Stilicon,
A ces deux majeſtés ne laiſſant que le nom,

On voyait dominer d'une hauteur égale
Un Got dans un empire, & dans l'autre un Vandale.
Comme de tous côtés on s'en eſt indigné,
De tous côtés auſſi pour eux on a régné.
Le ſecond Théodoſe avait pris leur modèle ;
Sa ſœur à cinquante ans le tenait en tutelle,
Et fut, tant qu'il régna, l'ame de ce grand corps
Dont elle fait encor mouvoir tous les reſſorts.
Pour Valentinian, tant qu'a vécu ſa mère,
Il a ſemblé répondre à ce grand caractère,
Il a paru régner, mais on voit aujourd'hui
Qu'il régnait par ſa mère, ou ſa mère pour lui ;
Et depuis ſon trépas il a trop fait connaître
Que s'il eſt empereur, Aëtius eſt maître ;
Et c'en ſerait la ſœur qu'il faudrait obtenir,
Si jamais aux romains vous vouliez vous unir.
Au reſte, un prince faible, envieux, mol, ſtupide,
Qu'un heureux ſuccès enfle, un douteux intimide,
Qui pour unique emploi s'atache à ſon plaiſir,
Et laiſſe le pouvoir à qui s'en peut ſaiſir.
Mais le grand Mérouée eſt un roi magnanime,
Amoureux de la gloire, ardent après l'eſtime,
Qui ne permet aux ſiens d'emploi, ni de pouvoir,
Qu'autant que par ſon ordre ils en doivent avoir.

Il ſait vaincre & régner ; & depuis ſa victoire ;
S'il a déja ſoumis & la Seine, & la Loire,
Quand vous voudrez aux ſiens joindre vos combatans,
La Garone & l'Arar ne tiendront pas longtems.
Alors ces mêmes champs témoins de notre honte,
En verront la vengeance & plus haute & plus promte ;
Et pour glorieux prix d'avoir ſû nous venger,
Vous aurez avec lui la Gaule à partager ;
D'où vous ferez ſavoir à toute l'Italie,
Que lors que la prudence à la valeur s'allie ;
Il n'eſt rien à l'épreuve, & qu'il eſt tems qu'enfin
Et du Tibre & du Pô vous faſſiez le deſtin.

ARDARIC.

Prenez-en donc le droit des mains d'une princeſſe ;
Qui l'aporte pour dot à l'ardeur qui vous preſſe ;
Et paraiſſez plutôt vous ſaiſir de ſon bien,
Qu'uſurper des états ſur qui ne vous doit rien.
Sa mère eut tant de part à la toute-puiſſance,
Qu'elle fit à l'empire aſſocier Conſtance ;
Et ſi ce même empire a quelque attrait pour vous,
La fille a même droit en faveur d'un époux.
Allez la force en main demander ce partage,
Que d'un père mourant lui laiſſa le ſufrage :

Sous ce prétexte heureux vous verrez des Romains
Se détacher de Rome, & vous tendre les mains.
Aëtius n'eſt pas ſi maître qu'on veut croire;
Il a juſque chez lui des jaloux de ſa gloire;
Et vous aurez pour vous tous ceux qui dans le cœur
Sont mécontens du prince, ou las du gouverneur.
Le débris de l'empire a de belles ruïnes;
S'il n'a *plus* de héros, il a des héroïnes.
Rome vous en ofre une & part à ce débris;
Pouriez-vous refuſer votre main à ce prix?
Ildione n'aporte ici que ſa perſonne,
Sa dot ne peut s'étendre aux droits d'une couronne,
Ses Francs n'admettent point de femme à dominer;
Mais les droits d'Honorie ont de quoi tout donner.
Atachez-les, ſeigneur, à vous, à votre race;
Du fameux Théodoſe aſſurez vous la place:
Rome adore la ſœur, le frère eſt ſans pouvoir;
On hait Aëtius, vous n'avez qu'à vouloir.

ATTILA.

Eſt-ce comme il me faut tirer d'inquiétude,
Que de plonger mon ame en plus d'incertitude?
Et pour vous prévaloir de mes perpléxités,
Choiſiſſez-vous exprès ces contrariétés?
Plus j'entens raiſonner, & moins on détermine;
Chacun dans ſa penſée également s'obſtine;

Et quand par vous je cherche à ne plus balancer ;
Vous cherchez l'un & l'autre à mieux m'embarraſſer !
Je ne demande point de ſi diverſes routes,
Il me faut des clartés, & non de nouveaux doutes;
Et quand je vous confie un ſort tel que le mien,
C'eſt m'ofenſer tous deux que ne réſoudre rien.

VALAMIR.

Seigneur, chacun de nous vous parle comme il penſe,
Chacun de ce grand choix vous fait voir l'importance ;
Mais nous ne ſommes point jaloux de nos avis.
Croyez-le, croyez-moi, nous en ſerons ravis ;
Ils ſont les purs effets d'une amitié fidèle,
De qui le zèle ardent . . .

ATTILA.

Uniſſez donc ce zèle,
Et ne me forcez point à voir dans vos débats
Plus que je ne veux voir, & . . . Je n'achève pas.
Dites moi ſeulement ce qui vous intéreſſe
A protéger ici l'une & l'autre princeſſe.
Leurs frères vous ont-ils, à force de préſens,
Chacun de ſon côté rendus leurs partiſans ?
Eſt-ce amitié pour l'une, eſt-ce haine pour l'autre,

Qui forme auprès de moi ſon avis & le vôtre ?
Par quel deſſein de plaire, ou de vous agrandir...
Mais derechef, je veux ne rien aprofondir,
Et croire qu'où je ſuis on n'a pas tant d'audace.
Vous, ſi vous vous aimez, faites vous une grace.
Acordez vous enſemble, & ne conteſtez plus,
Ou de l'une des deux ménagez un refus,
Afin que nous puiſſions, en cette conjoncture,
A ſon averſion imputer la rupture.
Employez-y tous deux ce zèle & cette ardeur,
Que vous dites avoir tous deux pour ma grandeur.
J'en croirai les efforts qu'on fera pour me plaire,
Et veux bien juſques-là ſuſpendre ma colère.

SCENE III.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

En ſerons-nous toujours les malheureux objets ?
Et verrons-nous toujours qu'il nous traite en ſujets ?

VALAMIR.

Fermons les yeux, ſeigneur, ſur de telles diſgraces,
Le ciel en doit un jour effacer juſqu'aux traces ;
Mes devins me l'ont dit, & s'il en eſt beſoin,

Je dirai que ce jour peut-être n'eſt pas loin ;
Ils en ont, diſent-ils, un aſſuré préſage.
Je vous confirai plus, ils m'ont dit davantage ;
Et qu'un Théodoric, qui doit ſortir de moi,
Commandera dans Rome, & s'en fera le roi ;
Et c'eſt ce qui m'oblige à parler pour la France,
A preſſer Attila d'en choiſir l'alliance,
D'épouſer Ildione, afin que par ce choix
Il laiſſe à mon hymen Honorie & ſes droits.
Ne vous opoſez plus aux grandeurs d'Ildione,
Soufrez en ma faveur qu'elle monte à ce trône ;
Et ſi jamais pour vous je puis en faire autant...

ARDARIC.

Vous le pouvez, ſeigneur, & dès ce même inſtant.
Soufrez qu'à votre exemple en deux mots je m'explique.
Vous aimez, mais ce n'eſt qu'un amour politique ;
Et puiſque je vous dois confidence à mon tour,
J'ai pour l'autre princeſſe un véritable amour ;
Et c'eſt ce qui m'oblige à parler pour l'empire,
Afin qu'on m'abandonne un objet où j'aſpire.
Une étroite amitié l'un à l'autre nous joint ;
Mais enfin nos deſirs ne compatiſſent point.
Voyons qui ſe doit vaincre, & s'il faut que mon ame
A votre ambition immole cette flamme ;

Ou s'il n'eſt point plus beau que votre ambition
Elle-même s'immole à cette paſſion.

VALAMIR.

Ce ſerait pour mon cœur un cruel ſacrifice.

ARDARIC.

Et l'autre pour le mien ſerait un dur ſuplice.
Vous aime-t-on ?

VALAMIR.

Du moins j'ai lieu de m'en flater.
Et vous, ſeigneur ?

ARDARIC.

Du moins on me daigne écouter.

VALAMIR.

Qu'un mutuel amour eſt un triſte avantage,
Quand ce que nous aimons d'un autre eſt le partage!

ARDARIC.

Cependant le tyran prendra pour atentat
Cet amour qui fait ſeul tant de raiſons d'état.
Nous n'avons que trop vû juſqu'où va ſa colère,
Qui n'a pas épargné le ſang même d'un frère ;
Et combien après lui de rois ſes alliés,
A ſon orgueil barbare il a ſacrifiés.

VALAMIR.

Les peuples qui ſuivaient ces illuſtres victimes,
Suivent encor ſous lui l'impunité des crimes;

Et ce ravage afreux qu'il permet aux ſoldats,
Lui gagne tant de cœurs, lui donne tant de bras,
Que nos propres ſujets ſortis de nos provinces
Sont en dépit de nous plus à lui qu'à leurs princes.

ARDARIC.

Il ſemble à ſes diſcours déja nous ſoupçonner,
Et ce ſont des ſoupçons qu'il nous faut détourner.
A ce refus qu'il veut diſpoſons ma princeſſe.

VALAMIR.

Pour y porter la mienne il faudra peu d'adreſſe.

ARDARIC.

Si vous perſuadez, quel malheur eſt le mien!

VALAMIR.

Et ſi l'on vous en croit, puis-je eſpérer plus rien?

ARDARIC.

Ah, que ne pouvons-nous être heureux l'un & l'autre!

VALAMIR.

Ah, que n'eſt mon bonheur plus compatible au vôtre!

ARDARIC.

Allons des deux côtés chacun faire un effort.

VALAMIR.

Allons, & du ſuccès laiſſons-en faire au ſort.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

JE ne m'en défens point, oui, madame, Octar m'aime ;
Tout ce que je vous dis, je l'ai ſû de lui-même :
Ils ſont rois, mais c'eſt tout. Ce titre ſans pouvoir
N'a rien preſque en tous deux de ce qu'il doit avoir ;
Et le fier Attila chaque jour fait connaître,
Que s'il n'eſt pas leur roi, du moins il eſt leur maître,
Et qu'ils n'ont en ſa cour le rang de ſes amis,
Qu'autant qu'à ſon orgueil ils s'y montrent ſoumis.
Tous deux ont grand mérite, & tous deux grand courage ;
Mais ils ſont, à vrai dire, ici comme en ôtage,
Tandis que leurs ſoldats en des camps éloignés
Prennent l'ordre ſous lui de gens qu'il a gagnés ;
Et ſi de le ſervir leurs troupes n'étaient prêtes,

Ces rois, tout rois qu'ils ſont, répondraient de leurs
têtes.
Son frère aîné Vléda, plus rempli d'équité,
Les traitait malgré lui d'entière égalité;
Il n'a pû le ſoufrir, & ſa jalouſe envie,
Pour n'avoir plus d'égaux, s'eſt immolé ſa vie.
Le ſang qu'après avoir mis ce prince au tombeau
On lui voit chaque jour diſtiler du cerveau,
Punit ſon parricide, & chaque jour vient faire
Un tribut étonnant à celui de ce frère.
Suivant même qu'il a plus ou moins de couroux,
Ce ſang forme un ſuplice, ou plus rude, ou plus
doux,
S'ouvre une plus féconde, ou plus ſtérile veine,
Et chaque emportement porte avec lui ſa peine.

HONORIE.

Que me ſert donc qu'on m'aime? & pourquoi
m'engager
A ſoufrir un amour qui ne peut me venger?
L'inſolent Attila me donne une rivale,
Par ce choix qu'il balance il la fait mon égale;
Et quand pour l'en punir je crois prendre un
grand roi,
Je ne prens qu'un grand nom qui ne peut rien
pour moi.

Juge

Juge que de chagrins au cœur d'une princeſſe,
Qui hait également l'orgueil & la faibleſſe ;
Et de quel œil je puis regarder un amant,
Qui n'aura que pitié de mon reſſentiment,
Qui ne ſaura qu'aimer, & dont tout le ſervice
Ne m'aſſure aucun bras à me faire juſtice.
Juſqu'à Rome Attila m'envoye ofrir ſa foi,
Pour douter dans ſon camp entre Ildione & moi.
Hélas ! Flavie, hélas ! ſi ce doute m'ofenſe,
Que doit faire une indigne & haute préférence ?
Et n'eſt-ce pas alors le dernier des malheurs,
Qu'un éclat impuiſſant d'inutiles douleurs ?

FLAVIE.

Prévenez-le, madame, & montrez à ſa honte
Combien de tant d'orgueil vous faites peu de compte.

HONORIE.

La bravade eſt aiſée, un mot eſt bientôt dit :
Mais où fuir un tyran que la bravade aigrit ?
Retournerai-je à Rome où j'ai laiſſé mon frère,
Enflamé contre moi de haine & de colère,
Et qui ſans la terreur d'un nom ſi redouté
Jamais n'eût mis de borne à ma captivité ?
Moi qui prétens pour dot la moitié de l'empire...

FLAVIE.

Ce ſerait d'un malheur vous jetter dans un pire.
Ne vous emportez pas contre vous juſques-là ;
Il eſt d'autres moyens de braver Attila.
Epouſez Valamir.

HONORIE.

Eſt-ce comme on le brave,
Que d'épouſer un roi dont il fait ſon eſclave ?

FLAVIE.

Mais vous l'aimez.

HONORIE.

Hé bien, ſi j'aime Valamir ;
Je ne veux point de rois qu'on force d'obéir ;
Et ſi tu me dis vrai, quelque rang que je tienne,
Cet hymen pourait être & ſa perte, & la mienne.
Mais je veux qu'Attila preſſé d'un autre amour,
Endure telle inſulte au milieu de ſa cour.
Ildione par-là me verrait à ſa ſuite ;
A de honteux reſpects je m'y verrais réduite ;
Et le ſang des Céſars qu'on adora toujours,
Ferait hommage au ſang d'un roi de quatre jours ?
Dis-le moi toutefois, pencherait-il vers elle ?
Que t'en a dit Octar ?

FLAVIE.

Qu'il la trouve aſſez belle,

Qu'il en parle avec joie, & fuit à lui parler.

HONORIE.

Il me parle, & s'il faut ne rien diſſimuler,
Ses diſcours me font voir du reſpect, de l'eſtime,
Et même quelque amour, ſans que le nom s'exprime.

FLAVIE.

C'eſt un peu plus qu'à l'autre.

HONORIE.

Et peut-être bien moins.

FLAVIE.

Quoi, ce qu'à l'éviter il aporte de ſoins...

HONORIE.

Peut-être il ne la fuit que de peur de ſe rendre;
Et s'il ne me fuit pas, il ſait mieux s'en défendre.
Oui, ſans doute, il la craint, & toute ſa fierté
Ménage pour choiſir un peu de liberté.

FLAVIE.

Mais laquelle des deux voulez-vous qu'il choiſiſſe?

HONORIE.

Mon ame des deux parts atend même ſuplice.
Ainſi que mon amour, ma gloire a ſes apas.
Je meurs s'il me choiſit, ou ne me choiſit pas,
Et... Mais Valamir entre, & ſa vûe en mon ame
Fait trembler mon orgueil, enorgueillit ma flamme.

Flavie, il peut ſur moi bien plus que je ne veux.
Pour peu que je l'écoute, il aura tous mes vœux.
Dis lui... Mais il vaut mieux faire effort ſur moi-même.

SCENE II.

VALAMIR, HONORIE, FLAVIE.

HONORIE.

LE ſavez-vous, ſeigneur, comment je veux qu'on m'aime ?
Et puiſque juſqu'à moi vous portez vos ſouhaits,
Avez-vous ſû connaître à quel prix je me mets ?
Je parle avec franchiſe, & ne veux point vous taire
Que vos ſoins me plairaient s'il ne falait que plaire :
Mais quand cent & cent fois ils ſeraient mieux reçûs,
Il faut pour m'obtenir quelque choſe de plus.
Attila m'eſt promis, j'en ai ſa foi pour gage;
La princeſſe des Francs prétend même avantage;
Et bien que ſur le choix il me ſemble héſiter,
Etant ce que je ſuis, j'aurais tort d'en douter.
Mais qui promet à deux outrage l'un & l'autre.
J'ai du cœur, on m'ofenſe, examinez le vôtre.
Pourez-vous m'en venger ? pourez-vous l'en punir ?

VALAMIR.

N'eſt-ce que par le ſang qu'on peut vous obtenir ?
Et faut-il que ma flamme à ce grand cœur réponde
Par un aſſaſſinat du plus grand roi du monde,
D'un roi que vous avez ſouhaité pour époux ?
Ne ſaurait-on ſans crime être digne de vous ?

HONORIE.

Non, *je ne* vous dis pas qu'aux dépens de ſa tête
Vous vous faſſiez aimer, & payiez ma conquête.
De l'aimable façon qu'il vous traite aujourd'hui,
Il a trop mérité ces tendreſſes pour lui.
D'ailleurs, s'il faut qu'on l'aime, il eſt bon qu'on le craigne.
Mais c'eſt cet *Attila* qu'il faut que je dédaigne.
Pourez-vous hautement me tirer de ſes mains,
Et braver avec moi le plus fier des humains ?

VALAMIR.

Il n'en eſt pas beſoin, madame, il vous reſpecte ;
Et bien que ſa fierté vous puiſſe être ſuſpecte,
A vos moindres froideurs, à vos moindres dégoûts,
Je ſais que ſes reſpects me donneraient à vous.

HONORIE.

Que j'eſtime aſſez peu le ſang de Théodoſe,
Pour ſoufrir qu'en moi-même un tyran en diſpoſe !
Qu'une main qu'il me doit me choiſiſſe un mari,

Et me préſente un roi comme ſon favori !
Pour peu que vous m'aimiez, ſeigneur, vous devez croire
Que rien ne m'eſt ſenſible à l'égal de ma gloire.
Régnez comme Attila, je vous préfère à lui ;
Mais point d'époux qui n'oſe en dédaigner l'apui,
Point d'époux qui m'abaiſſe au rang de ſes ſujettes.
Enfin, je veux un roi, regardez ſi vous l'êtes ;
Et quoi que ſur mon cœur vous ayez d'aſcendant,
Sachez qu'il n'aimera qu'un prince indépendant.
Voyez à quoi, ſeigneur, on connaît les monarques ;
Ne m'ofrez plus de vœux qui n'en portent les marques ;
Et ſoyez ſatisfait qu'on vous daigne aſſurer
Qu'à tous les rois ce cœur voudrait vous préférer.

SCENE III.

VALAMIR, FLAVIE.

VALAMIR.

QUelle hauteur, Flavie, & que faut-il qu'eſpère
Un roi dont tous les vœux...

FLAVIE.

Seigneur, laiſſez-la faire ;

L'amour ſera le maître, & la même hauteur,
Qui vous diſpute ici l'empire de ſon cœur,
Vous donne en même tems le ſecours de la haine
Pour triompher bientôt de la fierté romaine.
L'orgueil qui vous dédaigne en dépit de ſes feux,
Fait haïr Attila de ſe promettre à deux;
Non que cette fierté n'en ſoit aſſez jalouſe,
Pour ne pouvoir ſoufrir qu'Ildione l'épouſe.
A ſon frère, à ſes Francs faites la renvoyer;
Vous verrez tout ce cœur ſoudain ſe déployer,
Suivre ce qui lui plaît, braver ce qui l'irrite,
Et livrer hautement la victoire au mérite.
Ne vous rebutez point d'un peu d'emportement;
Quelquefois malgré nous il vient un bon moment.
L'amour fait des heureux lorſque moins on y penſe;
Et je ne vous dis rien ſans beaucoup d'aparence.
Ardaric vous aporte un entretien plus doux.
Adieu. Comme le cœur le tems ſera pour vous.

SCENE IV.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

QU'avez-vous obtenu, ſeigneur, de la princeſſe?

VALAMIR.

Beaucoup, & rien. J'ai vû pour moi quelque tendreſſe ;
Mais elle ſait d'ailleurs ſi bien ce qu'elle vaut,
Que ſi celle des Francs a le cœur auſſi haut,
Si c'eſt à même prix, ſeigneur, qu'elle ſe donne,
Vous lui pourez longtems ofrir votre couronne.
Mon rival eſt haï, je n'en ſaurais douter ;
Tout le cœur eſt à moi, j'ai lieu de m'en vanter ;
Au reſte des mortels je ſais qu'on me préfère,
Et ne ſais toutefois ce qu'il faut que j'eſpère.
Voyez votre Ildione, & puiſſiez-vous, ſeigneur,
Y trouver plus de jour à lire dans ſon cœur,
Une ame plus tournée à remplir votre atente,
Un eſprit plus facile. Octar ſort de ſa tente.
Adieu.

SCENE V.

ARDARIC, OCTAR.

ARDARIC.

Pourai-je voir la princeſſe à mon tour ?

OCTAR.

Non, à moins qu'il vous plaiſe atendre ſon retour ;
Mais à ce que ſes gens, ſeigneur, m'ont fait entendre,

Vous n'avez en ce lieu qu'un moment à l'atendre.

ARDARIC.

Dites moi cependant : Vous futes priſonnier
Du roi des Francs ſon frère en ce combat dernier ?

OCTAR.

Le déſordre, ſeigneur, des champs Catalauniques
Me donna peu de part aux diſgraces publiques.
Si j'y fus priſonnier de ce roi généreux,
Il me fit dans ſa cour un ſort aſſez heureux.
Ma priſon y fut libre, & j'y trouvai ſans ceſſe
Une bonté ſi rare au cœur de la princeſſe,
Que de retour ici je penſe lui devoir
Les plus ſacrés reſpects qu'un ſujet puiſſe avoir.

ARDARIC.

Qu'un monarque eſt heureux lorſque le ciel lui donne
La main d'une ſi belle & ſi rare perſonne !

OCTAR.

Vous ſavez toutefois qu'Attila ne l'eſt pas,
Et combien ſon trop d'heur lui cauſe d'embarras.

ARDARIC.

Ah, puiſqu'il a des yeux, ſans doute il la préfère.
Mais vous vous louez fort auſſi du roi ſon frère,
Ne me déguiſez rien. A-t-il des qualités
A ſe faire admirer ainſi de tous côtés ?

Eſt-ce une vérité que ce que j'entens dire,
Ou ſi c'eſt ſans raiſon que l'univers l'admire ?

OCTAR.

Je ne ſais pas, ſeigneur, ce qu'on vous en a dit ;
Mais ſi pour l'admirer ce que j'ai vû ſufit,
Je l'ai vû dans la paix, je l'ai vû dans la guerre,
Porter par-tout un front de maître de la terre.
J'ai vû plus d'une fois de fières nations
Déſarmer ſon couroux par leurs ſoumiſſions.
J'ai vû tous les plaiſirs de ſon ame héroïque
N'avoir rien que d'auguſte, & que de magnifique ;
Et ſes illuſtres ſoins ouvrir à ſes ſujets
L'école de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délaſſemens ſa noble inquiétude
De ſes juſtes deſſeins faiſait l'heureux prélude ;
Et ſi j'oſe le dire, il doit nous être doux
Que ce héros les tourne ailleurs que contre nous.
Je l'ai vû tout couvert de poudre & de fumée
Donner le grand exemple à toute ſon armée,
Semer par ſes périls l'effroi de toutes parts,
Bouleverſer les murs d'un ſeul de ſes regards,
Et ſur l'orgueil briſé des plus ſuperbes têtes
De ſa courſe rapide entaſſer les conquêtes.
Ne me commandez point de peindre un ſi grand roi,
Ce que j'en ai vû paſſe un homme tel que moi ;

Mais je ne puis, ſeigneur, m'empêcher de vous dire
Combien ſon jeune prince eſt dignequ'on l'admire.
Il montre un cœur ſi haut ſous un front délicat,
Que dans ſon premier luſtre il eſt déja ſoldat.
Le corps atend les ans, mais l'ame eſt toute prête.
D'un gros de cavaliers il ſe met à la tête,
Et l'épée à la main anime l'eſcadron
Qu'enorgueillit l'honneur de marcher ſous ſon nom.
Tout ce qu'a d'éclatant la majeſté du père,
Tout ce qu'ont de charmant les graces de la mère,
Tout brille ſur ce front, dont l'aimable fierté
Porte empreints & ce charme & cette majeſté,
L'amour & le reſpect qu'un ſi jeune mérite...
Mais la princeſſe vient, ſeigneur, & je vous quite.

SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

ON vous a conſulté, ſeigneur, m'aprendrez-vous
Comment votre Attila diſpoſe enfin de nous?

ARDARIC.

Comment diſpoſez-vous vous-même de mon ame?

Attila va choiſir ; il faut parler, madame ;
Si ſon choix eſt pour vous, que ferez-vous pour moi?

ILDIONE.

Tout ce que peut un cœur qu'engage ailleurs ma foi.
C'eſt devers vous qu'il penche, & ſi je ne vous aime,
Je vous plaindrai du moins à l'égal de moi-même,
J'aurai mêmes ennuis, j'aurai mêmes douleurs ;
Mais je n'oublîrai point que je me dois ailleurs.

ARDARIC.

Cette foi que peut-être on eſt prêt de vous rendre,
Si vous aviez du cœur, vous ſauriez la reprendre.

ILDIONE.

J'en ai s'il faut me vaincre, autant qu'on peut avoir,
Et n'en aurai jamais pour vaincre mon devoir.

ARDARIC.

Mais qui s'engage à deux dégage l'un & l'autre.

ILDIONE.

Ce ſerait ma penſée, auſſi-bien que la vôtre ;
Et ſi je n'étais pas, ſeigneur, ce que je ſuis,
J'en prendrais quelque droit de finir mes ennuis ;
Mais l'eſclavage fier d'une haute naiſſance,
Où toute autre peut tout, me tient dans l'impuiſſance ;
Et victime d'état, je dois ſans reculer
Atendre aveuglément qu'on me daigne immoler.

ARDARIC.

Atendre qu'Attila, l'objet de votre haine,
Daigne vous immoler à la fierté Romaine ?

ILDIONE.

Qu'un pareil ſacrifice aurait pour moi d'apas !
Et que je ſoufrirai s'il ne s'y réſout pas !

ARDARIC.

Qu'il ſerait glorieux de le faire vous-même,
D'en épargner la honte à votre diadême !
J'entens celui des Francs, qu'au lieu de maintenir...

ILDIONE.

C'eſt à mon frère alors de venger & punir ;
Mais ce n'eſt point à moi de rompre une alliance
Dont il vient d'atacher vos Huns avec ſa France,
Et me faire par-là du gage de la paix
Le flambeau d'une guerre à ne finir jamais.
Il faut qu'Attila parle ; & puiſſe être Honorie
La plus conſidérée, ou moi la moins chérie !
Puiſſe-t-il ſe réſoudre à me manquer de foi !
C'eſt tout ce que je puis, & pour vous, & pour moi.
S'il vous faut des ſouhaits, je n'en ſuis point avare;
S'il vous faut des regrets, tout mon cœur s'y prépare,
Et veut bien...

ARDARIC.

Que feront d'inutiles ſouhaits,

Que laiſſer à tous deux d'inutiles regrets ?
Pouvez-vous eſpérer qu'Attila vous dédaigne ?

ILDIONE.

Rome eſt encor puiſſante, il ſe peut qu'il la craigne.

ARDARIC.

A moins que pour apui Rome n'ait vos froideurs,
Vos yeux l'emporteront ſur toutes vos grandeurs ;
Je le ſens en moi-même, & ne vois point d'empire
Qu'en mon cœur d'un regard il ne puiſſe détruire.
Armez-les de rigueurs, madame, & par pitié,
D'un charme ſi funeſte ôtez leur la moitié ;
C'en ſera trop encore, & pour peu qu'ils éclatent,
Il n'eſt aucun eſpoir dont nos deſirs ſe flatent ;
Faites donc davantage, allez juſqu'au refus,
Ou croyez qu'Ardaric déja n'eſpère plus,
Qu'il ne vit déja plus, & que votre hyménée
A déja par vos mains tranché ſa deſtinée.

ILDIONE.

Ai-je ſi peu de part en de tels déplaiſirs,
Que pour m'y voir en prendre il faille vos ſoupirs ?
Me voulez-vous forcer à la honte des larmes ?

ARDARIC.

Si contre tant de maux vous m'enviez leurs charmes,
Faites quelque autre grace à mes ſens allarmés,
Madame, & pour le moins dites que vous m'aimez.

ILDIONE.

Ne vouloir pas m'en croire à moins d'un mot ſi rude,
C'eſt pour une belle ame un peu d'ingratitude.
De quelques traits pour vous que mon cœur ſoit frapé,
Ce grand mot juſqu'ici ne m'eſt point échapé ;
Mais haïr un rival, endurer d'être aimée,
Comme vous de ce choix avoir l'ame alarmée,
A votre eſpoir flotant donner tous mes ſouhaits,
A votre eſpoir déçû donner tous mes regrets,
N'eſt-ce point dire trop ce qui ſied mal à dire ?

ARDARIC.

Mais vous épouſerez Attila ?

ILDIONE.

J'en ſoupire,
Et mon cœur....

ARDARIC.

Que fait-il, ce cœur, que m'abuſer,
Si même en n'oſant rien il craint de trop oſer ?
Non, ſi vous en aviez, vous ſauriez la reprendre,
Cette foi, que peut-être on eſt prêt de vous rendre.
Je ne m'en dédis point, & ma juſte douleur
Ne peut vous dire aſſez que vous manquez de cœur.

ILDIONE.

Il faut donc qu'avec vous tout-à-fait je m'explique?

Ecoutez, & ſur-tout, ſeigneur, plus de replique.
Je vous aime. Ce mot me coûte à prononcer ;
Mais puiſqu'il vous plait tant, je veux bien m'y forcer.
Permettez toutefois que je vous diſe encore,
Que ſi votre Attila de ce grand choix m'honore,
Je recevrai ſa main d'un œil auſſi content,
Que ſi je me donnais ce que mon cœur prétend.
Non que de ſon amour je ne prenne un tel gage
Pour le dernier ſuplice & le dernier outrage ;
Et que le dur effort d'un ſi cruel moment,
Ne redouble ma haine & mon reſſentiment :
Mais enfin mon devoir veût une déférence,
Où même il ne ſoupçonne aucune répugnance.
Je l'épouſerai donc, & réſerve pour moi
La gloire de répondre à ce que je me doi.
J'ai ma part comme une autre à la haine publique
Qu'aime à ſemer partout ſon orgueil tyrannique,
Et le hais d'autant plus, que ſon ambition
A voulu s'aſſervir toute ma nation ;
Qu'en dépit des traités & de tout leur myſtère,
Un tyran qui déja s'eſt immolé ſon frère,
Si jamais ſa fureur ne redoutait plus rien,
Aurait peut-être peine à faire grace au mien.
Si donc ce triſte choix m'arrache à ce que j'aime,

S'il

Si me livre à l'horreur qu'il me fait de lui-même,
S'il m'arrache à la main qui veut tout ſacager,
Voyez que d'intérêts, que de maux à venger!
Mon amour, & ma haine, & la cauſe commune
Crieront à la vengeance, en voudront trois pour une;
Et comme j'aurai lors ſa vie entre mes mains,
Il a lieu de me craindre autant que je vous plains.
Aſſez d'autres tyrans ont péri par leurs femmes;
Cette gloire aiſément touche les grandes ames;
Et de ce même coup qui briſera mes fers,
Il eſt beau que ma main venge tout l'univers.
Voilà quelle je ſuis, voilà ce que je penſe,
Voilà ce que l'amour prépare à qui l'ofenſe.
Vous, faites moi juſtice; & ſongez mieux, ſeigneur,
S'il faut me dire encor que je manque de cœur.

ARDARIC *ſeul.*

Vous préſerve le ciel de l'épreuve cruelle
Où veut un cœur ſi grand mettre une ame ſi belle!
Et puiſſe Attila prendre un eſprit aſſez doux,
Pour vouloir qu'on vous doive autant à lui qu'à vous!

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATTILA, OCTAR.

ATTILA.

OCTAR, as-tu pris ſoin de redoubler ma garde ?

OCTAR.

Oui, ſeigneur, & déja chacun s'entre-regarde,
S'entre-demande à quoi ces ordres que j'ai mis...

ATTILA.

Quand on a deux rivaux, manque-t-on d'ennemis ?

OCTAR.

Mais, ſeigneur, juſqu'ici vous en donnez encore.

ATTILA.

Et pour bien éclaircir ce qu'en effet j'ignore,
Je me mets à couvert de ce que de plus noir
Inſpire à leurs pareils l'amour au déſeſpoir ;
Et ne laiſſant pour arme à leur douleur preſſante,
Qu'une haine ſans force, une rage impuiſſante,
Je m'aſſure un triomphe en ce glorieux jour
Sur leurs reſſentimens comme ſur leur amour.
Qu'en diſent nos deux rois ?

OCTAR.

Leurs ames allarmées
De voir par ce renfort leurs tentes enfermées,
Afectent de montrer une tranquilité....

ATTILA.

De leur tente à la mienne ils ont la liberté.

OCTAR.

Oui, mais ſeuls, & ſans ſuite; & quant aux deux princeſſes,
Que de leurs actions on laiſſe encor maîtreſſes,
On ne permet d'entrer chez elles qu'à leurs gens,
Et j'en bannis par-là ces rois & leurs agens.
N'en ayez plus, ſeigneur, aucune inquiétude;
Je les fais obſerver avec exactitude;
Et de quelque côté qu'elles tournent leurs pas,
J'ai des yeux tout placés qui ne les manquent pas;
On vous rendra bon compte, & des deux rois, & d'elles.

ATTILA.

Il ſufit ſur ce point, aprens d'autres nouvelles.
Ce grand chef des Romains, l'illuſtre Aëtius,
Le ſeul que je craignais, Octar, il ne vit plus.

OCTAR.

Qui vous en a défait?

ATTILA.

Valentinian même.
Craignant qu'il n'uſurpât juſqu'à ſon diadême,
Et preſſé des ſoupçons où j'ai ſû l'engager,
Lui-même, à ſes yeux même, il l'a fait égorger.
Rome perd en lui ſeul plus de quatre batailles;
Je me vois l'accès libre au pied de ſes murailles;
Et ſi j'y fais paraître Honorie & ſes droits,
Contre un tel empereur j'aurai toutes les voix;
Tant l'éfroi de mon nom, & la haine publique,
Qu'atire ſur ſa tête une mort ſi tragique,
Sauront faire aiſément, ſans en venir aux mains,
De l'époux d'une ſœur, un maître des Romains.

OCTAR.

Ainſi donc votre choix tombe ſur Honorie?

ATTILA.

J'y fais ce que je puis, & ma gloire m'en prie:
Mais d'ailleurs, Ildione a pour moi tant d'atraits,
Que mon cœur étonné flote plus que jamais.
Je ſens combatre encor dans ce cœur qui ſoupire
Les droits de la beauté contre ceux de l'empire.
L'effort de ma raiſon qui ſoutient mon orgueil,
Ne peut non plus que lui ſoutenir un coup d'œil;
Et quand de tout moi-même il m'a rendu le maître,
Pour me rendre à mes fers elle n'a qu'à paraître.

O beauté, qui te fais adorer en tous lieux,
Cruel poiſon de l'ame, & doux charme des yeux,
Que devient, quand tu veux, l'autorité ſuprême,
Si tu prens malgré moi l'empire de moi-même ;
Et ſi cette fierté qui fait par-tout la loi,
Ne peut me garantir de la prendre de toi ?
Va la trouver pour moi, cette beauté charmante;
Du plus utile choix donne lui l'épouvante ;
Pour l'obliger à fuir, peins lui bien tout l'afront
Que va mon hyménée imprimer ſur ſon front.
Oſe plus, fais lui peur d'une priſon ſévère,
Qui me réponde ici du couroux de ſon frère,
Et retienne tous ceux que l'eſpoir de ſa foi
Pourait en un moment ſoulever contre moi.
Mais quelle ame en effet n'en ſerait pas ſéduite ?
Je vois trop de périls, Octar, en cette fuite ;
Ses yeux, mes ſouverains à qui tout eſt ſoumis,
Me ſauraient d'un coup d'œil faire trop d'ennemis.
Pour en ſauver mon cœur prens une autre manière.
Fais m'en haïr, peins moi d'une humeur noire & fière ;
Dis lui que j'aime ailleurs, & fais lui prévenir
La gloire qu'Honorie eſt prête d'obtenir.
Fais qu'elle me dédaigne, & me préfère un autre,
Qui n'ait pour tout pouvoir qu'un faible emprunt du nôtre :

Ardaric, Valamir, ne m'importe des deux.
Mais voir en d'autres bras l'objet de tous mes vœux!
Vouloir qu'à mes yeux même un autre le poſſède!
Ah! le mal eſt encor plus doux que le remède.
Dis lui, fais lui ſavoir....

OCTAR.

Quoi, ſeigneur?

ATTILA.

Je ne ſai;
Tout ce que j'imagine eſt d'un fâcheux eſſai.

OCTAR.

A quand remettez-vous, après tout, d'en réſoudre?

ATTILA.

Octar, je l'aperçois. Quel nouveau coup de foudre!
O raiſon confondue, orgueil preſque étoufé,
Avant ce coup fatal que n'as-tu triomphé?

SCENE II.

ILDIONE, ATTILA, OCTAR.

ATTILA.

VEnir juſqu'en ma tente enlever mes hommages,
Madame, c'eſt trop loin pouſſer vos avantages:
Ne vous ſufit-il point que le cœur ſoit à vous?

ILDIONE.

C'eſt de quoi faire naître un eſpoir aſſez doux.
Ce n'eſt pas toutefois, ſeigneur, ce qui m'amène :
Ce ſont des nouveautés dont j'ai lieu d'être en peine.
Votre garde eſt doublée, & par un ordre exprès
Je vois ici deux rois obſervés de fort près.

ATTILA.

Prenez-vous intérêt ou pour l'un, ou pour l'autre?

ILDIONE.

Mon intérêt, ſeigneur, c'eſt d'avoir part au vôtre.
J'ai droit en vos périls de m'en mettre en ſouci,
Et de plus, je me trompe, ou l'on m'obſerve auſſi:
Vous ſerais-je ſuſpecte ? Et de quoi ?

ATTILA.

D'être aimée :
Madame, vos atraits dont j'ai l'ame charmée,
Si j'en crois l'aparence, ont bleſſé plus d'un roi ;
D'autres ont un cœur tendre, & des yeux comme moi ;
Et pour vous & pour moi j'en préviens l'inſolence,
Qui pourait ſur vous-même uſer de violence.

ILDIONE.

Il en eſt des moyens plus doux & plus aiſés,
Si je vous charme autant que vous m'en acuſez.

Ah, ſi je lui déplais à force de lui plaire,
Si de ſon trop d'amour ſa haine eſt tout le fruit,
Alors qu'on la mérite, où ſe voit-on réduit ?
Allez, ſeigneur, allez où tant d'orgueil aſpire.
Honorie a pour dot la moitié de l'empire ;
D'un mérite penchant c'eſt un ferme ſoutien ;
Et cet heureux éclat éface tout le mien :
Je n'ai que ma perſonne.

ATTILA.

Et c'eſt plus que l'empire,
Plus qu'un droit ſouverain ſur tout ce qui reſpire.
Tout ce qu'a cet empire, ou de grand, ou de doux,
Je veux mettre ma gloire à le tenir de vous.
Faites moi l'accepter, & pour reconnaiſſance
Quels climats voulez-vous ſous votre obéiſſance ?
Si la Gaule vous plait, vous la partagerez,
J'en offre la conquête à vos yeux adorés,
Et mon amour...

ILDIONE.

A quoi que cet amour s'aprête,
La main du conquérant vaut mieux que ſa conquête.

ATTILA.

Quoi, vous pouriez m'aimer, madame, à votre tour ?
Qui ſème tant d'horreurs fait naître peu d'amour.
Qu'aimeriez-vous en moi ? Je ſuis cruel, barbare ;

Je n'ai que ma fierté, que ma fureur de rare ;
On me craint, on me hait, on me nomme en tout lieu
La terreur des mortels, & le fléau de Dieu.
Aux refus que je veux c'eſt là trop de matière ;
Et ſi ce n'eſt aſſez d'y joindre la prière,
Si rien ne vous réſout à dédaigner ma foi,
Apréhendez pour vous, comme je fais pour moi.
Si vos tyrans d'apas retiennent ma franchiſe,
Je puis l'être comme eux de qui me tyranniſe.
Souvenez vous enfin que je ſuis Attila,
Et que c'eſt dire tout que d'aller juſque-là.

ILDIONE.

Il faut donc me réſoudre ? Eh bien j'oſe... De grace
Diſpenſez moi du reſte, il y faut trop d'audace.
Je tremble comme un autre à l'aſpect d'Attila,
Et ne me puis, ſeigneur, oublier juſque-là.
J'obéis, ce mot ſeul dit tout ce qu'il ſouhaite ;
Si c'eſt m'expliquer mal, qu'il en ſoit l'interprète.
J'ai tous les ſentimens qu'il lui plait m'ordonner ;
J'accepte cette dot qu'il vient de me donner.
Je partage déja la Gaule avec mon frère,
Et veux tout ce qu'il faut pour ne vous plus déplaire.
Mais ne puis-je ſavoir, pour ne manquer à rien,

A qui vous me donnez, quand j'obéis ſi bien ?

ATTILA.

Je n'oſe le réſoudre, & de nouveau je tremble
Si-tôt que je conçois tant de chagrins enſemble.
C'eſt trop que de vous perdre & vous donner ailleurs,
Madame, laiſſez moi ſéparer mes douleurs.
Soufrez qu'un déplaiſir me prépare pour l'autre :
Après mon hyménée on aura ſoin du vôtre.
Ce grand effort déja n'eſt que trop rigoureux,
Sans y joindre celui de faire un autre heureux.
Souvent un peu de tems fait plus qu'on n'oſe atendre.

ILDIONE.

J'oſerai plus que vous, ſeigneur, & ſans en prendre ;
Et puiſque de ſon bien chacun peut ordonner,
Votre cœur eſt à moi, j'oſerai le donner ;
Mais je ne le mettrai qu'en la main qu'il ſouhaite.
Vous, traitez moi, de grace, ainſi que je vous traite;
Et quand ce coup pour vous ſera moins rigoureux,
Avant que me donner conſultez-en mes vœux.

ATTILA.

Vous aimeriez quelqu'un !

ILDIONE.

Juſqu'à votre hyménée

Mon cœur eſt au monarque à qui l'on m'a donnée ;
Mais quand par ce grand choix j'en perdrai tout eſpoir,
J'ai des yeux qui verront ce qu'il me faudra voir.

SCENE III.

HONORIE, ATTILA, ILDIONE, OCTAR.

HONORIE.

CE grand choix eſt donc fait, ſeigneur, & pour le faire
Vous avez à tel point redouté ma colère,
Que vous n'avez pas crû vous en pouvoir ſauver
Sans doubler votre garde, & me faire obſerver ?
Je ne me jugeais pas en ces lieux tant à craindre ;
Et d'un tel atentat j'aurais tort de me plaindre,
Quand je vois que la peur de mes reſſentimens
En commence déja les juſtes châtimens.

ILDIONE.

Que ces ordres nouveaux ne troublent point votre ame ;
C'était moi qu'on craignait, & non pas vous, madame ;
Et ce glorieux choix qui vous met en couroux,

Ne tombe pas ſur moi, madame, c'eſt ſur vous.
Il eſt vrai que ſans moi vous n'y pouviez prétendre ;
Son cœur, tant qu'il m'eût plû, s'en aurait ſû défendre :
Il était tout à moi. Ne vous allarmez pas
D'aprendre qu'il était au peu que j'ai d'apas ;
Je vous en fais un don ; recevez-le pour gage,
Ou de mes amitiés, ou d'un parfait hommage ;
Et forte déſormais de vos droits & des miens,
Donnez à ce grand cœur de plus dignes liens.

HONORIE.

C'eſt donc de votre main qu'il paſſe dans la mienne,
Madame, & c'eſt de vous qu'il faut que je le tienne ?

ILDIONE.

Si vous ne le voulez aujourd'hui de ma main,
Craignez qu'il ſoit trop tard de le vouloir demain.
Elle l'aimera mieux ſans doute de la vôtre,
Seigneur, ou vous ferez ce préſent à quelqu'autre.
Pour lui porter ce cœur que je vous avais pris,
Vous m'avez commandé des refus, des mépris :
Soufrez que des mépris le reſpect me diſpenſe,
Et voyez pour le reſte entière obéiſſance.
Je vous rens à vous-même, & ne puis rien de plus ;
Et c'eſt à vous de faire accepter mes refus.

SCENE IV.

ATTILA, HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

ACcepter ſes refus ! Moi, ſeigneur !

ATTILA.

Vous, madame.
Peut-il être honteux de devenir ma femme ?
Et quand on vous aſſure un ſi glorieux nom,
Peut-il vous importer qui vous en fait le don ?
Peut-il vous importer par quelle voie arrive
La gloire dont pour vous Ildione ſe prive ?
Que ce ſoit ſon refus, ou que ce ſoit mon choix,
En marcherez-vous moins ſur la tête des rois ?
Mes deux traités de paix m'ont donné deux princeſſes,
Dont l'une aura ma main, ſi l'autre eut mes tendreſſes ;
L'une aura ma grandeur, comme l'autre eut mes vœux ;
C'eſt ainſi qu'Attila ſe partage à vous deux.
N'en murmurez, madame, ici non plus que l'autre ;
Sa part la ſatisfait, recevez mieux la vôtre ;
J'en étais idolâtre, & veux vous épouſer,

La raiſon, c'eſt ainſi qu'il me plait d'en uſer.

HONORIE.

Et ce n'eſt pas ainſi qu'il me plait qu'on en uſe :
Je ceſſe d'eſtimer ce qu'une autre refuſe ;
Et bien que vos traités vous engagent ma foi,
Le rebut d'Ildione eſt indigne de moi.
Oui, bien que l'univers, ou vous ſerve, ou vous craigne,
Je n'ai que des mépris pour ce qu'elle dédaigne.
Quel honneur eſt celui d'être votre moitié,
Qu'elle cède par grace, & m'ofre par pitié ?
Je ſais ce que le ciel m'a fait au-deſſus d'elle,
Et ſuis plus glorieuſe encor qu'elle n'eſt belle.

ATTILA.

J'adore cet orgueil, il eſt égal au mien,
Madame ; & nos fiertés ſe reſſemblent ſi bien,
Que ſi la reſſemblance eſt par où l'on s'entr'aime,
J'ai lieu de vous aimer comme un autre moi-même.

HONORIE.

Ah, ſi non plus que vous je n'ai point le cœur bas,
Nos fiertés pour cela ne ſe reſſemblent pas.
La mienne eſt de princeſſe, & la vôtre eſt d'eſclave.
Je brave les mépris, vous aimez qu'on vous brave.
Votre orgueil a ſon faible, & le mien toujours fort
Ne peut ſoufrir d'amour dans ce peu de raport.

S'il

S'il vient de reſſemblance, & que d'illuſtres flames
Ne puiſſent que par elle unir les grandes ames,
D'où naîtrait cet amour, quand je vois en tous lieux
De plus dignes fiertés qui me reſſemblent mieux ?

ATTILA.

Vous en voyez ici, madame, & je m'abuſe,
Ou quelqu'autre me vole un cœur qu'on me refuſe;
Et cette noble ardeur de me déſobéir
En garde la conquête à l'heureux Valamir.

HONORIE.

Ce n'eſt qu'à moi, ſeigneur, que j'en dois rendre compte;
Quand je voudrai l'aimer, je le pourai ſans honte;
Il eſt roi comme vous.

ATTILA.

En effet il eſt roi,
J'en demeure d'acord, mais non pas comme moi.
Même ſplendeur de ſang, même titre nous pare,
Mais de quelques degrés le pouvoir nous ſépare;
Et du trône où le ciel a voulu m'afermir
C'eſt tomber d'aſſez haut que juſqu'à Valamir.
Chez ſes propres ſujets ce titre qu'il étale,
Ne fait d'entre eux & moi que remplir l'intervale;
Il reçoit ſous ce titre, & leur porte mes loix;
Et s'il eſt roi des Gots, je ſuis celui des rois.

HONORIE.

Et j'ai de quoi le mettre au-deſſus de ta tête,
Si-tôt que de ma main j'aurai fait ſa conquête.
Tu n'as pour tout pouvoir que des droits uſurpés
Sur des peuples ſurpris, & des princes trompés:
Tu n'as d'autorité que ce qu'en font les crimes;
Mais il n'aura de moi que des droits légitimes;
Et fût-il ſous ta rage à tes pieds abatu,
Il eſt plus grand que toi, s'il a plus de vertu.

ATTILA.

Sa vertu ni vos droits ne ſont pas de grands charmes,
A moins que pour apui je leur prête mes armes.
Ils ont beſoin de moi, s'ils veulent aller loin;
Mais pour être empereur je n'en ai plus beſoin.
Aëtius eſt mort, l'empire n'a plus d'homme,
Et je puis trop ſans vous me faire place à Rome.

HONORIE.

Aëtius eſt mort! Je n'ai plus de tyran;
Je reverrai mon frère en Valentinian;
Et mille vrais héros qu'oprimait ce faux maître,
Pour me faire juſtice à l'envi vont paraître.
Ils défendront l'empire, & ſoutiendront mes droits
En faveur des vertus dont j'aurai fait le choix.
Les grands cœurs n'oſent rien ſous de ſi grands miniſtres;

Leur plus haute valeur n'a d'effets que ſiniſtres;
Leur gloire fait ombrage à ces puiſſans jaloux,
Qui s'eſtiment perdus s'ils ne les perdent tous.
Mais après leur trépas tous ces grands cœurs revivent;
Et pour ne plus ſoufrir des fers qui les captivent,
Chacun reprend ſa place, & remplit ſon devoir.
La mort d'Aëtius te le fera trop voir:
Si pour leur maître en toi je leur mène un barbare,
Tu verras quel acueil leur vertu te prépare;
Mais ſi d'un Valamir j'honore un ſi haut rang,
Aucun pour me ſervir n'épargnera ſon ſang.

ATTILA.

Vous me faites pitié de ſi mal vous connaître,
Que d'avoir tant d'amour, & le faire paraître.
Il eſt honteux, madame, à des rois tels que nous,
Quand ils en ſont bleſſés, d'en laiſſer voir les coups.
Il a droit de régner ſur les ames communes,
Non ſur celles qui font & défont les fortunes;
Et ſi de tout le cœur on ne peut l'arracher,
Il faut s'en rendre maître, ou du moins le cacher.
Je ne vous blâme point d'avoir eu mes faibleſſes;
Mais faites même effort ſur ces lâches tendreſſes;
Et comme je vous tiens ſeule digne de moi,
Tenez moi ſeul auſſi digne de votre foi.

Vous aimez Valamir, & j'adore Ildione.
Je me garde pour vous, gardez vous pour mon trône.
Prenez ainſi que moi des ſentimens plus hauts,
Et ſuivez mes vertus ainſi que mes défauts.

HONORIE.

Parle de tes fureurs & de leur noir ouvrage.
Il s'y mêle peut-être une ombre de courage;
Mais bien loin qu'avec gloire on te puiſſe imiter,
La vertu des tyrans eſt même à déteſter.
Irais-je à ton exemple aſſaſſiner mon frère?
Sur tous mes alliés répandre ma colère?
Me baigner dans leur ſang, & d'un orgueil jaloux...

ATTILA.

Si nous nous emportons, j'irai plus loin que vous, Madame.

HONORIE.

Les grands cœurs parlent avec franchiſe.

ATTILA.

Quand je m'en ſouviendrai, n'en ſoyez pas ſurpriſe;
Et ſi je vous épouſe avec ce ſouvenir,
Vous voyez le paſſé, jugez de l'avenir.
Je vous laiſſe y penſer. Adieu, madame.

HONORIE.

Ah, traître !

ATTILA.

Je ſuis encor amant, demain je ſerai maître.
Remenez la princeſſe, Octar.

HONORIE.

Quoi ?

ATTILA.

C'eſt aſſez.
Vous me direz tantôt tout ce que vous penſez ;
Mais penſez-y deux fois avant que me le dire ;
Songez que c'eſt de moi que vous tiendrez l'empire,
Que vos droits, ſans ma main, ne ſont que droits en l'air.

HONORIE.

Ciel !

ATTILA.

Allez, & du moins aprenez à parler.

HONORIE.

Aprens, aprens toi-même à changer de langage,
Lorſqu'au ſang des Céſars ta parole t'engage.

ATTILA.

Nous en pourons changer avant la fin du jour.

HONORIE.

Fais ce que tu voudras, tyran, j'aurai mon tour.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HONORIE, OCTAR, FLAVIE.

HONORIE.

ALLEZ, ſervez moi bien. Si vous aimez Flavie,
Elle ſera le prix de m'avoir bien ſervie,
J'en donne ma parole, & ſa main eſt à vous,
Dès que vous m'obtiendrez Valamir pour époux.

OCTAR.

Je voudrais le pouvoir, j'aſſurerais, madame,
Sous votre Valamir mes jours avec ma flame.
Bien qu'Attila me traite aſſez confidemment,
Ils dépendent ſous lui d'un malheureux moment :
Il ne faut qu'un ſoupçon, un dégoût, un caprice,
Pour en faire à ſa haine un ſoudain ſacrifice :
Ce n'eſt pas un eſprit que je porte où je veux.
Faire un peu plus de pente au penchant de ſes vœux,
L'atacher un peu plus au parti qu'ils choiſiſſent,
Ce n'eſt rien qu'avec moi deux mille autres ne puiſſent ;
Mais propoſer de front, ou vouloir doucement,

Contre ce qu'il réſout tourner ſon ſentiment,
Combatre ſa penſée en faveur de la vôtre,
C'eſt ce que nous n'oſons, ni moi, ni pas un autre;
Et ſi je hazardais ce contretems fatal,
Je me perdrais, madame, & vous ſervirais mal.

HONORIE.

Mais qui l'atache à moi, quand pour l'autre il ſoupire?

OCTAR.

La mort d'Aëtius & vos droits ſur l'empire.
Il croit s'en voir par-là les chemins aplanis,
Et tous autres ſouhaits de ſon cœur ſont bannis.
Il aime à conquérir, mais il hait les batailles;
Il veut que ſon nom ſeul renverſe les murailles;
Et plus grand politique encor que grand guerrier,
Il tient que les combats ſentent l'avanturier.
Il veut que de ſes gens le déluge effroyable
Aterre impunément les peuples qu'il acable;
Et prodigue de ſang, il épargne celui
Que tant de combatans expoſeraient pour lui.
Ainſi n'eſpérez pas que jamais il relâche,
Que jamais il renonce à ce choix qui vous fâche:
Si pourtant je vois jour à plus que je n'atens,
Madame, aſſurez vous que je prendrai mon tems.

SCENE II.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

NE vous êtes-vous point un peu trop déclarée,
Madame, & le chagrin de vous voir préférée,
Etoufe-t-il la peur que marquaient vos diſcours,
De rendre hommage au ſang d'un roi de quatre jours ?

HONORIE.

Je te l'avais bien dit, que mon ame incertaine
De tous les deux côtés atendait même gêne,
Flavie, & de deux maux qu'on craint également
Celui qui nous arrive eſt toujours le plus grand,
Celui que nous ſentons devient le plus ſenſible.
D'un choix ſi glorieux la honte eſt trop viſible ;
Ildione a ſû l'art de m'en faire un malheur ;
La gloire en eſt pour elle, & pour moi la douleur :
Elle garde pour ſoi tout l'effet du mérite,
Et me livre avec joie aux ennuis qu'elle évite.
Vois avec quelle inſulte & de quelle hauteur
Son refus en mes mains rejette un ſi grand cœur,
Cependant que ravie elle aſſure à ſon ame
La douceur d'être toute à l'objet de ſa flamme ;

Car je ne doute point qu'elle n'ait de l'amour.
Ardaric qui s'atache à la voir chaque jour,
Les reſpects qu'il lui rend, & les ſoins qu'il ſe donne...

FLAVIE.

J'oſe vous dire plus, Attila l'en ſoupçonne;
Il eſt fier & colère, & s'il ſait une fois
Qu'Ildione en ſecret l'honore de ſon choix,
Qu'Ardaric ait ſur elle oſé jetter la vûe,
Et briguer cette foi qu'à lui ſeul il croit dûe,
Je crains qu'un tel eſpoir au lieu de s'afermir...

HONORIE.

Que n'ai-je donc mieux tû que j'aimais Valamir!
Mais quand on eſt bravée, & qu'on perd ce qu'on aime,
Flavie, eſt-on ſi-tôt maîtreſſe de ſoi-même?
D'Attila, s'il ſe peut, tournons l'emportement
Ou contre ma rivale, ou contre ſon amant;
Acablons leur amour ſous ce que j'apréhende;
Promettons à ce prix la main qu'on nous demande;
Et faiſons que l'ardeur de recevoir ma foi
L'empêche d'être ici plus heureuſe que moi.
Renverſons leur triomphe. Etrange frénéſie!
Sans aimer Ardaric j'en conçois jalouſie!
Mais je me venge, & ſuis en ce juſte projet

Jalouſe du bonheur, & non pas de l'objet.

FLAVIE.

Attila vient, madame.

HONORIE.

Hé bien, faiſons connaître
Que le ſang des Céſars ne ſoufre point de maître,
Et peut bien refuſer de pleine autorité
Ce qu'une autre refuſe avec témérité.

SCENE III.

ATTILA, HONORIE, FLAVIE.

ATTILA.

TOut s'aprête, madame, & ce grand hyménée
Peut dans une heure ou deux terminer la journée,
Mais ſans vous y contraindre, & je ne viens que voir
Si vous avez mieux vû quel eſt votre devoir.

HONORIE.

Mon devoir eſt, ſeigneur, de ſoutenir ma gloire,
Sur qui va s'imprimer une tache trop noire,
Si votre illuſtre amour pour ſon premier effet
Ne venge hautement l'outrage qu'on lui fait.
Puis-je voir ſans rougir qu'à la belle Ildione
Vous demandiez congé de m'ofrir votre trône?

Que...

ATTILA.

Toujours Ildione, & jamais Attila :

HONORIE.

Si vous me préférez, ſeigneur, puniſſez-la,
Prenez mes intérêts, & preſſez votre flamme
De remettre en honneur le nom de votre femme.
Ildione le traite avec trop de mépris,
Soufrez-en de pareils, ou rendez lui ſon prix.
A quel droit voulez-vous qu'un tel manque d'eſtime,
S'il eſt gloire pour elle, en moi devienne un crime ?
Qu'après que nos refus ont tous deux éclaté,
Le mien ſoit puniſſable où le ſien eſt flaté ?
Qu'elle brave à vos yeux ce qu'il faut que je craigne,
Et qu'elle me condamne à ce qu'elle dédaigne ?

ATTILA.

Pour vous juſtifier mes ordres & mes vœux,
Je croyais qu'il ſufît d'un ſimple, *Je le veux ;*
Mais voyez, puiſqu'il faut mettre tout en balance,
D'Ildione & de vous qui m'oblige, ou m'ofenſe.
Quand ſon refus me ſert, le vôtre me trahit;
Il veut me commander quand le ſien m'obéit.
L'un eſt plein de reſpect, l'autre eſt gonflé d'audace;
Le vôtre me fait honte, & le ſien me fait grace.
Faut-il après cela qu'aux dépens de ſon ſang

Je mérite l'honneur de vous mettre en mon rang ?

HONORIE.

Ne peut-on ſe venger, à moins qu'on aſſaſſine ?
Je ne veux point ſa mort, ni même ſa ruïne ;
Il eſt des châtimens plus juſtes & plus doux,
Qui l'empêcheront mieux de triompher de nous.
Je dis de nous, ſeigneur, car l'ofenſe eſt commune,
Et ce que vous m'ofrez des deux n'en ferait qu'une.
Ildione, pour prix de ſon manque de foi,
Diſpoſe arrogamment & de vous & de moi !
Pour prix de la hauteur dont elle m'a bravée,
A ſon heureux amant ſa main eſt réſervée,
Avec qui ſatisfaite elle goûte l'apas
De m'ôter ce que j'aime, & me mettre en vos *bras* !

ATTILA.

Quel eſt-il cet amant ?

HONORIE.

Ignorez-vous encore
Qu'elle adore Ardaric, & qu'Ardaric l'adore ?

ATTILA.

Qu'on m'amène Ardaric. Mais de qui ſavez-vous...

HONORIE.

C'eſt une viſion de mes ſoupçons jaloux,
J'en ſuis mal éclaircie, & votre orgueil l'avoue,
Et quand elle me brave, & quand elle vous joue,

Même s'il faut vous croire, on ne vous ſert pas mal,
Alors qu'on vous dédaigne en faveur d'un rival.

ATTILA.

D'Ardaric & de moi telle eſt la diférence,
Qu'elle en punit aſſez la folle préférence.

HONORIE.

Quoi, s'il peut moins que vous, ne lui volez-vous pas
Ce pouvoir uſurpé ſur ſes propres ſoldats ?
Un véritable roi qu'oprime un ſort contraire,
Tout oprimé qu'il eſt, garde ſon caractère ;
Ce nom lui reſte entier ſous les plus dures loix ;
Il eſt dans les fers même égal aux plus grands rois;
Et la main d'Ardaric ſufit à ma rivale,
Pour lui donner plein droit de me traiter d'égale.
Si vous voulez punir l'afront qu'elle nous fait,
Réduiſez-la, ſeigneur, à l'hymen d'un ſujet ;
Ne cherchez point pour elle une plus dure peine,
Que de voir votre femme être ſa ſouveraine ;
Et je pourrai moi-même alors vous demander
Le droit de m'en ſervir, & de lui commander.

ATTILA.

Madame, je ſaurai lui trouver un ſuplice,
Agréez cependant pour vous-même juſtice ;
Et s'il faut un ſujet à qui dédaigne un roi,

Choiſiſſez dans une heure, ou d'Octar, ou de moi.

HONORIE.

D'Octar, ou...

ATTILA.

Les grands cœurs parlent avec franchiſe,
C'eſt une vérité que vous m'avez apriſe :
Songez donc, ſans murmure, à cet illuſtre choix,
Et remerciez moi de ſuivre ainſi vos loix.

HONORIE.

Me propoſer Octar ?

ATTILA.

Qu'y trouvez-vous à dire ?
Serait-il à vos yeux indigne de l'empire ?
S'il eſt né ſans couronne, & n'eut jamais d'états,
On monte à ce grand trône encor d'un pas plus bas.
On a vû des Céſars, & même des plus braves,
Qui ſortaient d'artiſans, de bandoliers, d'eſclaves ;
Le tems & leurs vertus les ont rendu fameux,
Et notre cher Octar a des vertus comme eux.

HONORIE.

Va, ne me tourne point Octar en ridicule,
Ma gloire pourait bien l'accepter ſans ſcrupule,
Tyran ; & tu devrais du moins te ſouvenir
Que s'il n'en eſt pas digne, il peut le devenir.
Au défaut d'un beau ſang il eſt de grands ſervices,

Il eſt des vœux ſoumis, il eſt des ſacrifices,
Il eſt de glorieux & ſurprenans effets,
Des vertus de héros, & même des forfaits.
L'exemple y peut beaucoup. Inſtruit par tes maximes,
Il s'eſt fait de ton ordre une habitude aux crimes:
Comme ta créature il doit te reſſembler.
Quand je l'enhardirai, commence de trembler.
Ta vie eſt en mes mains dès qu'il voudra me plaire;
Et rien n'eſt ſûr pour toi, ſi je veux qu'il eſpère.
Ton rival entre, adieu, délibère avec lui.
Si ce cher Octar m'aime, où ſera ton apui?

SCENE IV.

ATTILA, ARDARIC.

ATTILA.

SEigneur, ſur ce grand choix je ceſſe d'être en peine;
J'épouſe dès ce ſoir la princeſſe Romaine;
Et n'ai plus qu'à prévoir à qui plus ſûrement
Je puis confier l'autre & ſon reſſentiment.
Le roi des Bourguignons, par ambaſſade expreſſe,
Pour Sigiſmond ſon fils voulait cette princeſſe;

Mais nos ambaſſadeurs furent mieux écoutés.
Pourait-il nous donner toutes nos ſûretés?

ARDARIC.

Son état ſert de borne à ceux de Mérouée;
La partie entre eux deux ſerait bientôt nouée;
Et vous verriez armer d'une pareille ardeur
Un mari pour ſa femme, un frère pour ſa ſœur.
L'union en ſerait trop facile & trop grande.

ATTILA.

Celui des Viſigots faiſait même demande.
Comme de Mérouée il eſt plus écarté,
Leur union aurait moins de facilité:
Le Bourguignon d'ailleurs ſépare nos provinces,
Et ſervirait pour nous de barre à ces deux princes.

ARDARIC.

Oui, mais bientôt lui-même entre eux deux écraſé,
Leur ferait à ſe joindre un chemin trop aiſé;
Et ces deux rois par-là maîtres de la contrée,
D'autant plus fortement en défendraient l'entrée,
Qu'ils auraient plus à perdre, & qu'un juſte couroux
N'aurait plus tant de chefs à liguer contre vous.
La princeſſe Ildione eſt orgueilleuſe & belle,
Il lui faut un mari qui réponde mieux d'elle,
Dont tous les intérêts aux vôtres ſoient ſoumis,
Et ne le pas choiſir parmi vos ennemis.

D'une

D'une fière beauté la haine opiniâtre
Donne à ce qu'elle hait juſqu'au bout à combatre;
Et pour peu que la veuille écouter un époux...

ATTILA.

Il lui faut donc, ſeigneur, ou Valamir, ou vous;
La pouriez-vous aimer? parlez ſans flaterie.
J'aprens que Valamir eſt aimé d'Honorie;
Il peut de mon hymen concevoir quelque ennui,
Et je m'aſſurerais ſur vous plus que ſur lui.

ARDARIC.

C'eſt m'honorer, ſeigneur, de trop de confiance.

ATTILA.

Parlez donc, pouriez-vous goûter cette alliance?

ARDARIC.

Vous ſavez que vous plaire eſt mon plus cher ſouci.

ATTILA.

Qu'on cherche la princeſſe, & qu'on l'amène ici:
Je veux que de ma main vous receviez la ſienne.
Mais dites moi, de grace, atendant qu'elle vienne,
Par où me voulez-vous aſſurer votre foi?
Et que ſeriez-vous prêt d'entreprendre pour moi?
Car enfin elle eſt belle, elle peut tout ſéduire,
Et vous forcer vous-même à me vouloir détruire.

ARDARIC.

Faut-il vous immoler l'orgueil de Torriſmond?

Faut-il teindre l'Arar du ſang de Sigiſmond ?
Faut-il mettre à vos pieds & l'un & l'autre trône ?

ATTILA.

Ne diſſimulez point, vous aimez Ildione,
Et propoſez bien moins ces glorieux travaux
Contre mes ennemis que contre vos rivaux.
Ce promt emportement, & ces ſubites haines
Sont d'un amour jaloux les preuves trop certaines:
Les ſoins de cet amour ſont ceux de ma grandeur;
Et ſi vous n'aimiez pas, vous auriez moins d'ardeur.
Voyez comme un rival eſt ſoudain haïſſable,
Comme vers notre amour ce nom le rend coupable;
Comme ſa perte eſt juſte encor qu'il n'oſe rien,
Et ſans aller ſi loin, délivrez moi du mien.
Diférez à punir une ofenſe incertaine,
Et ſervez ma colère avant que votre haine.
Serait-il ſûr pour moi d'expoſer ma bonté
A tous les atentats d'un amant ſuplanté ?
Vous-même pouriez-vous épouſer une femme,
Et laiſſer à ſes yeux le maître de ſon ame ?

ARDARIC.

S'il était trop à craindre, il faudrait l'en bannir.

ATTILA.

Quand il eſt trop à craindre, il faut le prévenir.
C'eſt un roi dont les gens mêlés parmi les nôtres

Feraient acompagner ſon exil de trop d'autres,
Qu'on verrait s'opoſer aux ſoins que nous prendrons,
Et de nos ennemis groſſir les eſcadrons.

ARDARIC.

Eſt-ce un crime pour lui qu'une douce eſpérance
Que vous pouriez ailleurs porter la préférence?

ATTILA.

Oui, pour lui, pour vous-même, & pour tout autre roi,
C'en eſt un que prétendre en même lieu que moi.
S'emparer d'un eſprit dont la foi m'eſt promiſe,
C'eſt ſurprendre une place entre mes mains remiſe;
Et vous ne ſeriez pas moins coupable que lui,
Si je ne vous voyais d'un autre œil aujourd'hui...
A des crimes pareils j'ai dû même juſtice,
Et ne choiſis pour vous qu'un amoureux ſuplice;
Pour un ſi cher objet que je mets en vos bras,
Eſt-ce un prix exceſſif qu'un ſi juſte trépas?

ARDARIC.

Mais c'eſt déshonorer, ſeigneur, votre hyménée,
Que vouloir d'un tel ſang en marquer la journée.

ATTILA.

Eſt-il plus grand honneur que de voir en mon choix
Qui je veux à ma flame immoler de deux rois,

Et que du ſacrifice où s'expiera leur crime,
L'un d'eux ſoit le miniſtre, & l'autre la victime ?
Si vous n'oſez par-là ſatisfaire vos feux,
Craignez que Valamir ne ſoit moins ſcrupuleux,
Qu'il ne s'impute pas à tant de barbarie
D'accepter à ce prix ſon illuſtre Honorie,
Et n'ait aucune horreur de ſes vœux les plus doux,
Si leur entier ſuccès ne lui coûte que vous;
Car je puis épouſer encor votre princeſſe,
Et détourner vers lui l'effort de ma tendreſſe.

SCENE V.

ILDIONE, ATTILA, ARDARIC.

ATTILA *à Ildione.*

VOs refus obligeans ont daigné m'ordonner
De conſulter vos vœux avant que vous donner;
Je m'en fais une loi. Dites moi donc, madame,
Votre cœur d'Ardaric agrérait-il la flame ?

ILDIONE.

C'eſt à moi d'obéir, ſi vous le ſouhaitez;
Mais, ſeigneur....

ATTILA.

Il y fait quelques dificultés,

Mais je ſais que ſur lui vous êtes abſolue.
Achevez d'y porter ſon ame irréſolue,
Afin que dans une heure au milieu de ma cour
Votre hymen & le mien couronnent ce grand jour.

SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

D'Où viennent ces ſoupirs ? d'où nait cette triſteſſe ?
Eſt-ce que la ſurpriſe étonne l'allégreſſe,
Qu'elle en ſuſpend l'effet pour le mieux ſignaler,
Et qu'aux yeux du tyran il faut diſſimuler ?
Il eſt parti, ſeigneur, ſoufrez que votre joie,
Soufrez que ſon excès tout entier ſe déploie,
Qu'il faſſe voir aux miens celui de votre amour.

ARDARIC.

Vous allez ſoupirer, madame, à votre tour,
A moins que votre cœur malgré vous ſe prépare
A n'avoir rien d'humain, non plus que ce barbare.
Il me choiſit pour vous, c'eſt un bonheur bien grand,
Mais qui doit faire horreur par le prix qu'il le vend.

A recevoir ma main pouriez vous être prête,
S'il faut qu'à Valamir il en coûte la tête ?

ILDIONE.

Quoi, ſeigneur ?

ARDARIC.

Atendez à vous en étonner
Que vous ſachiez la main qui doit l'aſſaſſiner.
C'eſt à cet atentat la mienne qu'il deſtine,
Madame.

ILDIONE.

C'eſt par vous, ſeigneur, qu'il l'aſſaſſine ?

ARDARIC.

Il me fait ſon bourreau pour perdre un autre roi
A qui fait ſa fureur la même ofre qu'à moi :
Aux dépens de ſa tête il veut qu'on vous obtienne :
On lui donne Honorie aux dépens de la mienne ;
Sa cruelle faveur m'en a laiſſé le choix.

ILDIONE.

Quel crime voit ſa rage à punir en deux rois ?

ARDARIC.

Le crime de tous deux c'eſt d'aimer deux princeſſes,
C'eſt d'avoir mieux que lui mérité leurs tendreſſes.
De vos bontés pour nous il nous fait un malheur,
Et d'un ſujet de joie un excès de douleur.

ILDIONE.

Eſt-il orgueil plus lâche, ou lâcheté plus noire ?
Il veut que je vous coûte, ou la vie, ou la gloire,
Et ſerve de prétexte au choix infortuné
D'aſſaſſiner vous-même, ou d'être aſſaſſiné!
Il vous ofre ma main comme un bonheur inſigne,
Mais à condition de vous en rendre indigne;
Et ſi vous refuſez par-là de m'acquérir,
Vous ne ſauriez vous-même éviter de périr!

ARDARIC.

Il eſt beau de périr pour éviter un crime;
Quand on meurt pour ſa gloire, on revit dans l'eſtime;
Et triompher ainſi du plus rigoureux ſort,
C'eſt s'immortaliſer par une illuſtre mort.

ILDIONE.

Cette immortalité qui triomphe en idée,
Veut être, pour charmer, de plus loin regardée;
Et quant à notre amour ce triomphe eſt fatal,
La gloire qui le ſuit nous en conſole mal.

ARDARIC.

Vous vengerez ma mort, & mon ame ravie...

ILDIONE.

Ah, venger une mort n'eſt pas rendre une vie:
Le tyran immolé me laiſſe mes malheurs,

Et ſon ſang répandu ne tarit pas mes pleurs.

ARDARIC.

Pour ſauver une vie, après tout, périſſable,
En rendrais-je le reſte infame & déteſtable ?
Et ne vaut-il pas mieux aſſouvir ſa fureur,
Et mériter vos pleurs, que de vous faire horreur ?

ILDIONE.

Vous m'en feriez ſans doute après cette infamie,
Aſſez pour vous traiter en mortelle ennemie ;
Mais ſouvent la fortune a d'heureux changemens,
Qui préſident ſans nous aux grands événemens.
Le ciel n'eſt pas toujours aux méchans ſi propice ;
Après tant d'indulgence il a de la juſtice.
Parlez à Valamir, & voyez avec lui
S'il n'eſt aucun remède à ce mortel ennui.

ARDARIC.

Madame...

ILDIONE.

Allez, ſeigneur, nos maux & le tems preſſent,
Et les mêmes périls tous deux vous intéreſſent.

ARDARIC.

J'y vais, mais en l'état qu'eſt ſon ſort & le mien,
Nous nous plaindrons enſemble, & ne réſoudrons rien.

SCENE VII.

ILDIONE *ſeule.*

TRéve, mes triſtes yeux, tréve aujourd'hui de larmes,
Armez contre un tyran vos plus dangereux charmes,
Voyez ſi de nouveau vous le pourez domter,
Et renverſer ſur lui ce qu'il oſe atenter.
Reprenez en ſon cœur votre place uſurpée,
Ramenez à l'autel ma victime échapée,
Rapellez ce couroux que ſon choix incertain
En faveur de ma flaine alumait dans mon ſein.
Que tout ſemble facile en cette incertitude!
Mais qu'à l'exécuter tout eſt pénible & rude!
Et qu'aiſément le ſexe opoſe à ſa fierté
Sa douceur naturelle & ſa timidité!
Quoi, ne donner ma foi que pour être perfide!
N'accepter un époux que pour un parricide!
Ciel, qui me vois frémir à ce nom ſeul d'époux,
Ou rens-moi plus barbare, ou mon tyran plus doux.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARDARIC, VALAMIR.

[*Ils n'ont point d'épée ni l'un ni l'autre.*]

ARDARIC.

SEIGNEUR, vos devins ſeuls ont cauſé notre perte,
Par eux à tous nos maux la porte s'eſt ouverte,
Et l'infidèle apas de leur prédiction
A jetté trop d'amorce à notre ambition.
C'eſt de-là qu'eſt venu cet amour politique
Que prend pour atentat un orgueil tyrannique.
Sans le flateur eſpoir d'un avenir ſi doux,
Honorie aurait eu moins de charmes pour vous.
C'eſt par-là que vos yeux la trouvent adorable,
Et que vous faites naître un amour véritable,
Qui l'atachant à vous, excite des fureurs,
Que vous voyez paſſer aux dernières horreurs.
A moins que je vous perde il faut que je périſſe;
On vous fait même grace, ou pareille injuſtice;
Ainſi vos ſeuls devins nous forcent de périr,

Et ce ſont tous les droits qu'ils vous font aquérir.

VALAMIR.

Je viens de les quiter, & loin de s'en dédire,
Ils aſſurent ma race encor du même empire.
Ils ſavent qu'Attila s'aigrit au dernier point,
Et ſes emportemens ne les émeuvent point.
Quelque loi qu'il nous faſſe, ils ſont inébranlables;
Le ciel en a donné des arrêts immuables;
Rien n'en rompra l'effet, & Rome aura pour roi
Ce grand Théodoric qui doit ſortir de moi.

ARDARIC.

Ils veulent donc, ſeigneur, qu'aux dépens de ma tête
Vos mains à ce héros préparent ſa conquête?

VALAMIR.

Seigneur, c'eſt m'ofenſer encor plus qu'Attila.

ARDARIC.

Par où lui pouvez-vous échaper que par-là?
Pouvez-vous que par-là poſſéder Honorie?
Et d'où naîtra ce fils ſi vous perdez la vie?

VALAMIR.

Je me vois comme vous aux portes du trépas;
Mais j'eſpère, après tout, ce que je n'entens pas.

SCENE II.

HONORIE, VALAMIR, ARDARIC.

HONORIE.

SAvez-vous d'Attila juſqu'où va la furie,
Princes, & quelle en eſt l'afreuſe barbarie?
Cette ofre qu'il vous fait d'en rendre l'un heureux
N'eſt qu'un piége qu'il tend pour vous perdre tous deux.
Il veut, ſous cet eſpoir qu'il donne à l'un & l'autre,
Votre ſang de ſa main, ou le ſien de la vôtre;
Mais qui le ſervirait ſerait bientôt livré
Aux troupes de celui qui l'aurait maſſacré;
Et par le déſaveu de cette obéiſſance,
Ce tigre aſſouvirait ſa rage & leur vengeance.
Octar aime Flavie, & l'en vient d'avertir.

VALAMIR.

Euric ſon lieutenant ne fait que de ſortir.
Le tyran ſoupçonneux qui craint ce qu'il mérite,
A pour nous déſarmer choiſi ce ſatellite;
Et comme avec juſtice il nous croit irrités,
Pour nous parler encor il prend ſes ſûretés.
Pour peu qu'il eût tardé, nous allions dans ſa tente

Surprendre & prévenir ſa plus barbare atente ;
Tandis qu'il nous laiſſait encor la liberté
D'y porter l'un & l'autre une épée au côté.
Il promet à tous deux de nous la faire rendre,
Dès qu'il ſaura de nous ce qu'il en doit atendre,
Quel eſt notre deſſein, ou pour en mieux parler,
Dès que nous réſoudrons de nous entre-immoler.
Cependant il réduit à l'entière impuiſſance
Ce noble déſeſpoir qu'il punit par avance,
Et qui ſe faiſant droit avant que de mourir,
Croit que ſe perdre ainſi c'eſt un peu moins périr :
Car nous aurions péri par les mains de ſa garde,
Mais la mort eſt plus belle alors qu'on la hazarde.

HONORIE.

Il vient, ſeigneur.

SCENE III.

ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE, OCTAR.

ATTILA.

HÉ bien, mes illuſtres amis,
Contre mes grands rivaux quel eſpoir m'eſt permis ?

Pas un n'a-t-il pour ſoi la digne complaiſance
D'acquérir ſa princeſſe en perdant qui m'ofenſe ?
Quoi, l'amour, l'amitié, tout va d'un froid égal !
Pas un ne m'aime aſſez pour haïr mon rival !
Pas un de ſon objet n'a l'ame aſſez ravie,
Pour vouloir être heureux aux dépens d'une vie !
Quels amis ! quels amans ! & quelle dureté !
Daignez, daignez du moins la mettre en ſûreté;
Si ces deux intérêts n'ont rien qui la fléchiſſe,
Que l'horreur de mourir à leur défaut agiſſe ;
Et ſi vous n'écoutez l'amitié, ni l'amour,
Faites un noble effort pour conſerver le jour.

VALAMIR.

A l'inhumanité joindre la raillerie,
C'eſt à ſon dernier point porter la barbarie.
Après l'aſſaſſinat d'un frère & de ſix rois,
Notre tour eſt venu de ſubir mêmes loix ;
Et nous méritons bien les plus cruels ſuplices,
De nous être expoſés aux mêmes ſacrifices,
D'en avoir pû ſoufrir chaque jour de nouveaux.
Puniſſez, vengez vous, mais cherchez des bourreaux,
Et ſi vous êtes roi, ſongez que nous le ſommes.

ATTILA.

Vous ? devant Attila vous n'êtes que deux hommes ;

Et dès qu'il m'aura plû d'abatre votre orgueil,
Vos têtes pour tomber n'atendront qu'un coup d'œil.
Je fais grace à tous deux de n'en demander qu'une,
Faites-en décider l'épée & la fortune;
Et qui ſucombera du moins tiendra de moi
L'honneur de ne périr que par la main d'un roi.
Nobles gladiateurs, dont ma colère aprête
Le ſpectacle pompeux à cette grande fête,
Montrez, montrez un cœur enfin digne du rang.

ARDARIC.

Votre main eſt plus faite à verſer de tel ſang,
C'eſt lui faire un afront que d'emprunter les nôtres.

ATTILA.

Pour me faire juſtice il s'en trouvera d'autres:
Mais ſi vous renoncez aux objets de vos vœux,
Le refus d'une tête en poura coûter deux.
Je révoque ma grace, & veux bien que vos crimes
De deux rois mes rivaux me faſſent deux victimes;
Et ces rares objets ſi peu dignes de moi
Seront le digne prix de cet illuſtre emploi.
[*à Ardaric.*]
De celui de vos feux je ferai la conquête
De quiconque à mes pieds abatra votre tête.

[*à Honorie.*]

Et comme vous payerez celle de Valamir,
Nous aurons à ce prix des boureaux à choiſir;
Et pour nouveau ſuplice à de ſi belles flames,
Ce choix ne tombera que ſur les plus infames.

HONORIE.

Tu pourais être lâche & cruel juſques-là!

ATTILA.

Encor plus, s'il le faut, mais toujours Attila,
Toujours l'heureux objet de la haine publique,
Fidèle au grand dépôt du pouvoir tyrannique,
Toujours...

HONORIE.

Achève; & dis que tu veux en tout lieu
Etre l'éfroi du monde, & le fléau de Dieu.
Etale inſolemment l'épouvantable image
De ces fleuves de ſang où ſe baignait ta rage.
Fais voir...

ATTILA.

Que vous perdez des mots injurieux
A me faire un reproche & doux & glorieux!
Ce Dieu dont vous parlez, de tems en tems ſévère,
Ne s'arme pas toujours de toute ſa colère;
Mais quand à ſa fureur il livre l'univers,

Elle

Elle a pour chaque tems des déluges divers.
Jadis de toutes parts faiſant regorger l'onde,
Sous un déluge d'eaux il abîma le monde:
Sa main tient en réſerve un déluge de feux,
Pour le dernier moment de nos derniers neveux;
Et mon bras dont il fait aujourd'hui ſon tonnerre,
D'un déluge de ſang couvre toute la terre.

HONORIE.

Lorſque par les tyrans il punit les mortels,
Il réſerve ſa foudre à ces grands criminels
Qu'il donne pour ſuplice à toute la nature,
Juſqu'à ce que leur rage ait comblé la meſure.
Peut-être qu'il prépare en ce même moment
A de ſi noirs forfaits l'éclat du châtiment,
Qu'alors que ta fureur à nous perdre s'aprête
Il tient le bras levé pour te briſer la tête,
Et veut qu'un grand exemple oblige de trembler
Quiconque déſormais t'oſera reſſembler.

ATTILA.

Hé bien, en atendant ce changement ſiniſtre,
J'oſerai juſqu'au bout lui ſervir de miniſtre,
Et faire exécuter toutes ſes volontés
Sur vous, & ſur des rois contre moi révoltés.
Par des crimes nouveaux je punirai les vôtres,
Et mon tour à périr ne viendra qu'après d'autres.

HONORIE.

Ton ſang, qui chaque jour à longs flots diſtillés,
S'échape vers ton frère & ſix rois immolés,
Te dirait-il trop bas que leurs ombres t'apellent ?
Faut-il que ces avis par moi ſe renouvellent ?
Voi, voi couler ce ſang qui te vient avertir,
Tyran, que pour les joindre il faut bientôt partir.

ATTILA.

Ce n'eſt rien, & pour moi s'il n'eſt point d'autre foudre,
J'aurai pour ce départ du tems à m'y réſoudre.
D'autres vous enverraient leur frayer le chemin ;
Mais j'en laiſſerai faire à votre grand deſtin ;
Et trouverai pour vous quelques autres vengeances,
Quand l'humeur me prendra de punir tant d'offenſes.

SCENE IV.

ILDIONE, ATTILA, HONORIE, VALAMIR, ARDARIC, OCTAR.

ATTILA *à Ildione.*

OU venez-vous, madame, & qui vous enhardit
A vouloir voir ma mort qu'ici l'on me prédit ?

Venez-vous de deux rois ſoutenir la querelle ?
Vous révolter comme eux ? me foudroyer comme elle ?
Ou mendier l'apui de mon juſte couroux
Contre votre Ardaric qui ne veut plus de vous ?

ILDIONE.

Il n'en mériterait ni l'amour ni l'eſtime,
S'il oſait eſpérer m'aquérir par un crime.
D'un ſi juſte refus j'ai de quoi me louer,
Et ne viens pas ici pour l'en déſavouer.
Non, ſeigneur, c'eſt du mien que j'y viens me dédire,
Rendre à mes yeux ſur vous leur ſouverain empire,
Ratacher, réunir votre vouloir au mien,
Et reprendre un pouvoir dont vous n'uſez pas bien.
Seigneur, eſt-ce là donc cette reconnaiſſance
Si hautement promiſe à mon obéiſſance ?
J'ai quité tous les miens ſous l'eſpoir d'être à vous;
Par votre ordre mon cœur quite un eſpoir ſi doux;
Je me réduis au choix qu'il vous a plû me faire,
Et votre ordre le met hors d'état de me plaire!
Mon reſpect qui me livre aux vœux d'un autre roi,
N'y voit pour lui qu'oprobre, & que honte pour moi !
Rendez, rendez-le-moi, cet empire ſuprême,

Qui ne vous laiſſait plus diſpoſer de vous-même:
Rendez toute votre ame à ſon premier ſouhait;
Recevez qui vous aime, & fuyez qui vous hait.
Honorie a ſes droits, mais celui de vous plaire
N'eſt pas, vous le ſavez, un droit imaginaire;
Et pour vous apuyer Mérouée a des bras
Qui font taire les droits quand il faut des combats.

ATTILA.

Non, je ne puis plus voir cette ingrate Honorie
Qu'avec la même horreur qu'on voit une furie;
Et tout ce que le ciel a formé de plus doux,
Tout ce qu'il peut de mieux, je crois le voir en vous.
Mais dans votre cœur même un autre amour murmure,
Lorſque...

ILDIONE.

Vous pouriez croire une telle impoſture!
Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait, que de vous obéir?
Et par où juſques-là m'aurais-je pû trahir?

ATTILA.

Ardaric eſt pour vous un époux adorable.

ILDIONE.

Votre main lui donnait ce qu'il avait d'aimable;
Et je ne l'ai tantôt accepté pour époux,
Que par cet ordre exprès que j'ai reçû de vous.

Vous aviez déja vû qu'en dépit de ma flamme,
Pour vous faire empereur...

ATTILA.

Vous me trompez, madame;
Mais l'amour par vos yeux me ſait ſi bien domter,
Que je ferme les miens pour n'y plus réſiſter.
N'abuſez pas pourtant d'un ſi puiſſant empire;
Songez qu'il eſt encor d'autres biens où j'aſpire,
Que la vengeance eſt douce auſſi-bien que l'amour;
Et laiſſez moi pouvoir quelque choſe à mon tour.

ILDIONE.

Seigneur, enſanglanter cette illuſtre journée!
Grace, grace du moins juſqu'après l'hyménée.
A ſon heureux flambeau ſoufrez un pur éclat,
Et laiſſez pour demain les maximes d'état.

ATTILA.

Vous le voulez, madame, il faut vous ſatisfaire;
Mais ce n'eſt que groſſir d'autant plus ma colère;
Et ce que par votre ordre elle perd de momens,
Enfle l'avidité de mes reſſentimens.

HONORIE.

Voyez, voyez plutôt, par votre exemple même,
Seigneur, juſqu'où s'aveugle un grand cœur quand il aime:
Voyez juſqu'où l'amour, qui vous ferme les yeux,

Force & domte les rois qui réſiſtent le mieux,
Quel empire il ſe fait ſur l'ame la plus fière ;
Et ſi vous avez vû la mienne trop altière,
Voyez ce même amour immoler pleinement
Son orgueil le plus juſte au ſalut d'un amant ;
Et toute ſa fierté dans mes larmes éteinte
Deſcendre à la prière, & céder à la crainte.
Avoir ſû juſques-là réduire mon couroux,
Vous doit être, ſeigneur, un triomphe aſſez doux.
Que tant d'orgueil domté ſufiſe pour victime.
Voudriez-vous traiter votre exemple de crime ?
Et quand vous adorez qui ne vous aime pas,
D'un réciproque amour condamner les apas ?

ATTILA.

Non, princeſſe, il vaut mieux nous imiter l'un l'autre.
Vous, ſuivez mon exemple, & je ſuivrai le vôtre.

[*Il montre Ildione à Honorie.*]

Vous condamniez madame à l'hymen d'un ſujet,
Rempliſſez au lieu d'elle un ſi juſte projet.
Je vous l'ai déja dit, & mon reſpect fidèle
A cette digne loi que vous faiſiez pour elle,
N'oſe prendre autre règle à punir vos mépris.
Si Valamir vous plaît, ſa vie eſt à ce prix.
Diſpoſez à ce prix d'une main qui m'eſt dûe.

Octar, ne perdez pas la princeſſe de vûe.

[*à Ildione.*]

Vous, qui me commandez de vous donner ma foi,
Madame, allons au temple, & vous, rois, ſuivez moi.

SCENE V.

HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

TU le vois, pour toucher cet orgueilleux courage,
J'ai pleuré, j'ai prié, j'ai tout mis en uſage,
Octar, & pour tout fruit de tant d'abaiſſement,
Le barbare me traite encor plus fiérement.
S'il reſte quelque eſpoir, c'eſt toi ſeul qu'il regarde.
Prendras-tu bien ton tems? Tu commandes ſa garde;
La nuit & le ſommeil vont tout mettre en ton choix;
Et Flavie eſt le prix du ſalut de deux rois.

OCTAR.

Ah, madame, Attila, depuis votre menace,
Met hors de mon pouvoir l'effet de cette audace.
Ce défiant eſprit n'agit plus maintenant,
Dans toutes ſes fureurs, que par mon lieutenant;

C'eſt par lui qu'aux deux rois il fait ôter les armes;
Et deux mots en ſon ame ont jetté tant d'alarmes,
Qu'exprès à votre ſuite il m'atache aujourd'hui,
Pour m'ôter tout moyen de m'aprocher de lui.
Pour peu que je vous quite il y va de ma vie;
Et s'il peut découvrir que j'adore Flavie . . .

HONORIE.

Il le ſaura de moi, ſi tu ne veux agir,
Infame, qui t'en peux excuſer ſans rougir,
Si tu veux vivre encor, va, cherche du courage.
Tu vois ce qu'à toute heure il immole à ſa rage;
Et ta vertu qui craint de trop paraître au jour,
Atend les bras croiſés qu'il t'immole à ſon tour!
Fai périr, ou péri, prévien, lâche, ou ſucombe;
Venge toute la terre, ou groſſi l'hécatombe.
Si la gloire ſur toi, ſi l'amour ne peut rien,
Meurs en traître, & du moins ſers de victime au mien.

SCENE VI.

VALAMIR, HONORIE, OCTAR.

HONORIE *à Valamir.*

MAis qui me rend, ſeigneur, le bien de votre vûe?

VALAMIR.

L'impatient tranſport d'une joie imprévûe.
Notre tyran n'eſt plus.

HONORIE.

Il eſt mort ?

VALAMIR.

Ecoutez
Comme enfin l'ont puni ſes propres cruautés,
Et comme heureuſement le ciel vient de ſouſcrire
A ce que nos malheurs vous ont fait lui prédire.
A peine ſortions-nous pleins de trouble & d'horreur,
Qu'Attila recommence à ſaigner de fureur,
Mais avec abondance, & le ſang qui bouillonne,
Forme un ſi gros torrent, que lui-même il s'étonne.
Tout ſurpris qu'il en eſt, *S'il ne veut s'arrêter*,
Dit-il, *on me payera ce qu'il m'en va coûter.*
Il demeure à ces mots ſans parole, ſans force;
Tous ſes ſens d'avec lui font un ſoudain divorce;
Sa gorge enfle, & du ſang dont le cours s'épaiſſit,
Le paſſage ſe ferme, ou du moins s'étreſſit.
De ce ſang renfermé la vapeur en furie,
Semble avoir étoufé ſa colère & ſa vie;
Et déja de ſon front la funeſte pâleur
N'opoſait à la mort qu'un reſte de chaleur,
Lorſqu'une illuſion lui préſente ſon frère,

Et lui rend tout d'un coup la vie & la colère ;
Il croit le voir ſuivi des ombres de ſix rois,
Qu'il ſe veut immoler une ſeconde fois :
Mais ce retour ſi promt de ſa plus noire audace
N'eſt qu'un dernier effort de la nature laſſe,
Qui prette à ſucomber ſous la mort qui l'ateint,
Jette un plus vif éclat, & tout d'un coup s'éteint.
C'eſt en vain qu'il fulmine à cette afreuſe vûe,
Sa rage qui renaît en même tems le tue :
L'impétueuſe ardeur de ces tranſports nouveaux
A ſon ſang priſonnier ouvre tous les canaux :
Son élancement perce ou romt toutes les veines ;
Et ces canaux ouverts ſont autant de fontaines,
Par où l'ame & le ſang ſe preſſent de ſortir,
Pour terminer ſa rage & nous en garantir.
Sa vie à longs ruiſſeaux ſe répand ſur le ſable ;
Chaque inſtant l'afaiblit, & chaque effort l'acable ;
Chaque pas rend juſtice au ſang qu'il a verſé,
Et fait grace à celui qu'il avait menacé.
Ce n'eſt plus qu'en ſanglots qu'il dit ce qu'il croit dire ;
Il friſſonne, il chancèle, il trébuche, il expire ;
Et ſa fureur dernière épuiſant tant d'horreurs,
Venge enfin l'univers de toutes ſes fureurs.

SCENE DERNIERE.

ARDARIC, VALAMIR, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

ARDARIC.

CE n'eſt pas tout, ſeigneur, la haine générale,
N'ayant plus à le craindre, avidement s'étale;
Tous brûlent de ſervir ſous des ordres plus doux,
Tous veulent à l'envi les recevoir de nous.
Ce bonheur étonnant, que le ciel nous renvoie,
De tant de nations fait la commune joie;
La fin de nos périls en remplit tous les vœux;
Et pour être tous quatre au dernier point heureux,
Nous n'avons plus qu'à voir notre flame avouée
Du ſouverain de Rome & du grand Mérouée:
La princeſſe des Francs m'impoſe cette loi.

HONORIE.

Pour moi, je n'en ai plus à prendre que de moi.

ARDARIC.

Ne perdons point de tems en ce retour d'afaires;
Allons donner tous deux des ordres néceſſaires,
Remplir ce trône vuide, & voir ſous quelles loix
Tant de peuples voudront nous recevoir pour rois.

VALAMIR.

Me le permettez-vous, madame, & puis-je croire
Que vous tiendrez enfin ma flame à quelque gloire ?

HONORIE.

Allez, & cependant aſſurez vous, ſeigneur,
Que nos deſtins changés n'ont point changé mon cœur.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE

DE RACINE.

1670.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

UN amant & une maîtreſſe qui ſe quitent, ne ſont pas ſans doute un ſujet de tragédie. Si on avait propoſé un tel plan à *Sophocle* ou à *Euripide*, ils l'auraient renvoyé à *Ariſtophane*. L'amour qui n'eſt qu'amour, qui n'eſt point une paſſion terrible & funeſte, ne ſemble fait que pour la comédie, pour la paſtorale, ou pour l'églogue.

Cependant, *Henriette* d'Angleterre, belle-ſœur de *Louïs XIV.*, voulut que *Racine* & *Corneille* fiſſent chacun une tragédie des adieux de *Titus* & de *Bérénice*. Elle crut qu'une victoire obtenue ſur l'amour le plus vrai & le plus tendre, annobliſſait le ſujet; & en cela elle ne ſe trompait pas; mais elle avait encor un intérêt ſecret à voir cette victoire

repréſentée ſur le théatre ; elle ſe reſſouvenait des ſentimens qu'elle avait eu longtems pour *Louis XIV.*, & du goût vif de ce prince pour elle. Le danger de cette paſſion, la crainte de mettre le trouble dans la famille royale, les noms de beau-frère & de belle-ſœur, mirent un frein à leurs deſirs ; mais il reſta toujours dans leurs cœurs une inclination ſecrette, toujours chère à l'un & à l'autre.

Ce ſont ces ſentimens qu'elle voulut voir dévelopés ſur la ſcène, autant pour ſa conſolation que pour ſon amuſement. Elle chargea le marquis de *Dangeau*, confident de ſes amours avec le roi, d'engager ſecrettement *Corneille* & *Racine* à travailler l'un & l'autre ſur ce ſujet, qui paraiſſait ſi peu fait pour la ſcène. Les deux piéces furent compoſées dans l'année 1670, ſans qu'aucun des deux ſût qu'il avait un rival.

Elles furent jouées en même tems ſur la

la fin de la même année; celle de *Racine* à l'hôtel de Bourgogne, & celle de *Corneille* au palais royal.

Il eſt étonnant que *Corneille* tombât dans ce piége; il devait bien ſentir que le ſujet était l'opoſé de ſon talent. *Entellus* ne terraſſa point *Dares* dans ce combat, il s'en faut bien. La piéce de *Corneille* tomba; celle de *Racine* eut trente repréſentations de ſuite; & toutes les fois qu'il s'eſt trouvé un acteur & une actrice capables d'intéreſſer dans les rôles de *Titus* & de *Bérénice*, cet ouvrage dramatique, qui n'eſt peut-être pas une tragédie, a toujours excité les aplaudiſſemens les plus vrais, ce ſont les larmes.

Racine fut bien vengé par le ſuccès de *Bérénice* de la chûte de *Britannicus*. Cette eſtimable piéce était tombée, parce qu'elle avait paru un peu froide; le cinquiéme acte ſurtout avait ce défaut; &

Néron qui revenait alors avec *Junie*, & qui ſe juſtifiait de la mort de *Britannicus*, faiſait un très-mauvais effet. *Néron* qui ſe cache derrière une tapiſſerie pour écouter, ne paraiſſait pas un empereur romain. On trouvait que deux amans, dont l'un eſt aux genoux de l'autre, & qui ſont ſurpris enſemble, formaient un coup de théatre plus comique que tragique ; les intérêts d'*Agrippine* qui veut ſeulement avoir le premier crédit, ne ſemblaient pas un objet aſſez important. *Narciſſe* n'était qu'odieux; *Britannicus* & *Junie* étaient regardés comme des perſonages faibles. Ce n'eſt qu'avec le tems que les connaiſſeurs firent revenir le public. On vit que cette piéce était la peinture fidèle de la cour de *Néron*. On admira enfin toute l'énergie de *Tacite* exprimée dans des vers dignes de *Virgile*. On comprit que *Britannicus* & *Junie* ne devaient pas avoir un autre caractère.

On démêla dans *Agrippine* des beautés vraies, ſolides, qui ne ſont ni giganteſques, ni hors de la nature, & qui ne ſurprennent point le parterre par des déclamations empoulées. Le dévelopement du caractère de *Néron* fut enfin regardé comme un chef-d'œuvre. On convint que le rôle de *Burrus* eſt admirable d'un bout à l'autre, & qu'il n'y a rien de ce genre dans toute l'antiquité. *Britannicus* fut la piéce des connaiſſeurs, qui conviennent des défauts, & qui aprécient les beautés.

Racine paſſa de l'imitation de *Tacite* à celle de *Tibulle*. Il ſe tira d'un très mauvais pas par un effort de l'art, & par la magie enchantereſſe de ce ſtile qui n'a été donné qu'à lui.

Jamais on n'a mieux ſenti quel eſt le mérite de la dificulté ſurmontée. Cette dificulté était extrême; le fonds ne ſemblait fournir que deux ou trois ſcènes, & il falait faire cinq actes.

On ne donnera qu'un léger commentaire ſur la tragédie de *Corneille*; il faut avouer qu'elle n'en mérite pas. On en fera ſur celle de *Racine* que nous donnons avant la *Bérénice* de *Corneille*. Les lecteurs doivent ſentir qu'on ne cherche qu'à leur être utile : ce n'eſt ni pour *Corneille*, ni pour *Racine* qu'on écrit, c'eſt pour leur art, & pour les amateurs de cet art ſi dificile.

On ne doit pas ſe paſſionner pour un nom. Qu'importe qui ſoit l'auteur de la *Bérénice* qu'on lit avec plaiſir, & celui de la *Bérénice* qu'on ne lit plus ? C'eſt l'ouvrage, & non la perſonne qui intéreſſe la poſtérité. Tout eſprit de parti doit céder au deſir de s'inſtruire.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

TITUS reginam Berenicem, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur, ſtatim ab urbe dimiſit invitus invitam.

C'eſt-à-dire, » que Titus, qui aimait » paſſionnément Bérénice, & qui même, à » ce qu'on croyait, lui avait promis de » l'épouſer, la renvoya de Rome, malgré » lui, & malgré elle, dès les premiers » jours de ſon empire. Cette action eſt très-fameuſe dans l'hiſtoire; & je l'ai trouvée très-propre pour le théatre, par la violence des paſſions qu'elle y pouvait exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poëtes, que la ſéparation d'Enée & de Didon dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pû fournir aſſez de matière pour tout un chant d'un poëme

héroique, où l'action dure pluſieurs jours, ne puiſſe ſufire pour le ſujet d'une tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures? Il eſt vrai que je n'ai point pouſſé Bérénice juſqu'à ſe tuer comme Didon, parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagemens que Didon avait avec Enée, elle n'eſt pas obligée comme elle de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle dit à Titus, & l'effort qu'elle ſe fait pour s'en ſéparer, n'eſt pas le moins tragique de la piéce: & j'oſe dire qu'il renouvelle aſſez bien, dans le cœur des ſpectateurs, l'émotion que le reſte y avait pû exciter. Ce n'eſt point une néceſſité qu'il y ait du ſang & des morts dans une tragédie; il ſufit que l'action en ſoit grande, que les acteurs en ſoient héroiques, que les paſſions y ſoient excitées, & que tout s'y reſſente de cette triſteſſe majeſtueuſe qui fait tout le plaiſir de la tragédie.

Je crus que je pourais rencontrer toutes ces parties dans mon ſujet. Mais ce qui m'en plut davantage, c'eſt que je le trouvai extrêmement ſimple. Il y avait longtems que je voulais eſſayer, ſi je pourais faire une tragédie avec cette ſimplicité d'action qui a été ſi fort du goût des anciens. Car c'eſt un des premiers préceptes qu'ils nous ont laiſſés. » *Que ce que vous ferez*, dit Horace, » *ſoit toujours ſimple, & ne ſoit* » *qu'un.* « *Ils ont admiré l'*Ajax *de Sophocle, qui n'eſt autre choſe qu'Ajax qui ſe tue de regret, à cauſe de la fureur où il était tombé, après les refus qu'on lui avait fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le* Philoctète, *dont tout le ſujet eſt Ulyſſe, qui vient pour ſurprendre les flèches d'Hercule. L'*Oedipe *même, quoique tout plein de reconnaiſſances, eſt moins chargé de matière que la plus ſimple tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partiſans de Térence, qui l'élèvent avec raiſon*

au-deſſus de tous les poëtes comiques, pour l'élégance de ſa diction, & pour la vraiſemblance de ſes mœurs, ne laiſſent pas de confeſſer que Plaute a un grand avantage ſur lui, par la ſimplicité qui eſt dans la plûpart des ſujets de Plaute. Et c'eſt ſans doute cette ſimplicité merveilleuſe, qui a atiré à ce dernier toutes les louanges que les anciens lui ont données. Combien Ménandre était-il encor plus ſimple, puiſque Térence eſt obligé de prendre deux comédies de ce poëte, pour en faire une des ſiennes?

Et il ne faut point croire que cette règle ne ſoit fondée que ſur la fantaiſie de ceux qui l'ont faite. Il n'y a que le vraiſemblable qui touche dans la tragédie. Et quelle vraiſemblance y a-t-il, qu'il arrive en un jour une multitude de choſes qui pouraient à peine arriver en pluſieurs ſemaines? Il y en a qui penſent, que cette ſimplicité eſt une marque de peu d'invention. Ils ne ſongent pas qu'au contraire toute l'invention conſiſte

à faire quelque choſe de rien, & que tout ce grand nombre d'incidens a toujours été le réfuge des poëtes qui ne ſentaient dans leur génie ni aſſez d'abondance, ni aſſez de force pour atacher durant cinq actes leurs ſpectateurs par une action ſimple, ſoutenue de la violence des paſſions, de la beauté des ſentimens, & de l'élégance de l'expreſſion. Je ſuis bien éloigné de croire que toutes ces choſes ſe rencontrent dans mon ouvrage. Mais auſſi, je ne puis croire que le public me ſache mauvais gré, de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes, & dont la trentiéme repréſentation a été auſſi ſuivie que la premiére.

Ce n'eſt pas que quelques perſonnes ne m'ayent reproché cette même ſimplicité, que j'avais recherchée avec tant de ſoin. Ils ont cru qu'une tragédie qui était ſi peu chargée d'intrigues, ne pouvait être ſelon les règles du théatre. Je m'informai s'ils

ſe plaignaient qu'elle les eût ennuyés. On me dit qu'ils avouaient tous qu'elle n'ennuyait point, qu'elle les touchait même en pluſieurs endroits, & qu'ils la verraient encor avec plaiſir. Que veulent-ils davantage ? Je les conjure d'avoir aſſez bonne opinion d'eux-mêmes, pour ne pas croire qu'une piéce qui les touche, & qui leur donne du plaiſir, puiſſe être abſolument contre les règles. La principale règle eſt de plaire & de toucher. Toutes les autres ne ſont faites que pour parvenir à cette première. Mais toutes ces règles ſont d'un long détail, dont je ne leur conſeille pas de s'embarraſſer. Ils ont des ocupations plus importantes. Qu'ils ſe repoſent ſur nous de la fatigue d'éclaircir les dificultés de la poëtique d'Ariſtote ; qu'ils ſe réſervent le plaiſir de pleurer, & d'être atendris ; & qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un muſicien diſait à Philippe roi de Macédoine, qui prétendait qu'une chanſon n'était

pas ſelon les règles : » A Dieu ne plaiſe, » ſeigneur, que vous ſoyez jamais ſi mal- » heureux, que de ſavoir ces choſes là mieux » que moi !

*Voilà tout ce que j'ai à dire à ces perſonnes, à qui je ferai toujours gloire de plaire. Car pour le libelle que l'on a fait * contre moi, je crois que les lecteurs me diſpenſeront volontiers d'y répondre. Et que répondrais-je à un homme qui ne penſe rien, & qui ne ſait pas même conſtruire ce qu'il penſe ? Il parle de protaſe, comme s'il entendait ce mot ; & veut que cette première des quatre parties de la tragédie, ſoit toujours la plus proche de la dernière, qui eſt la cataſtrophe. Il ſe plaint que la trop grande connaiſſance des règles l'empêche de ſe divertir à la comédie. Certainement, ſi l'on en juge par ſa diſſertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il parait bien qu'il n'a jamais lû Sophocle,*

* Ce libelle eſt d'un nommé *Subligni.*

qu'il loue très-injuſtement d'une grande multiplicité d'incidens ; *& qu'il n'a même jamais rien lû de la Poëtique, que dans quelques préfaces de tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas ſavoir les règles du théatre, puiſqu'heureuſement pour le public, il ne s'aplique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas, c'eſt de ſavoir ſi peu les règles de la bonne plaiſanterie, lui qui ne veut pas dire un mot ſans plaiſanter. Croit-il réjoüir beaucoup les honnêtes gens par ces* Hélas de poche, *ces* Meſdemoiſelles mes régles, *& quantité d'autres baſſes afectations qu'il trouvera condammées dans tous les bons auteurs, s'il ſe mêle jamais de les lire.*

Toutes ces critiques ſont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés, qui n'ont jamais pû par eux-mêmes exciter la curioſité du public. Ils atendent toujours l'ocaſion de quelque ouvrage qui réuſſiſſe pour l'ataquer ; non point par jalouſie,

car ſur quel fondement ſeraient-ils jaloux ? mais dans l'eſpérance qu'on ſe donnera la peine de leur répondre, & qu'on les tirera de l'obſcurité où leurs propres ouvrages les auraient laiſſés toute leur vie.

ACTEURS.

TITUS, empereur de Rome.

BÉRÉNICE, reine de Paleſtine.

ANTIOCHUS, roi de Comagène.

PAULIN, confident de Titus.

ARSACE, confident d'Antiochus.

PHÉNICE, confidente de Bérénice.

RUTILE, romain.

Suite de Titus.

La ſcène eſt à Rome, dans un cabinet qui eſt entre l'apartement de Titus & celui de Bérénice.

BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARrêtons un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arſace, eſt nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet, ſuperbe & ſolitaire,
Des ſecrets de Titus eſt le dépoſitaire.
C'eſt ici quelquefois qu'il ſe cache à ſa cour,
Lorſqu'il vient à la reine expliquer ſon amour.
De ſon apartement cette porte eſt prochaine,
a) Et cette autre conduit dans celui de la reine.
Va chez elle. Dis lui qu'importun à regret,

a) *Et cet autre conduit dans celui de la reine.*] Ce détail n'eſt point inutile; il fait voir clairement combien

J'oſe lui demander un entretien ſecret.

ARSACE.

Vous, ſeigneur, importun ? Vous, cet ami fidelle,
Qu'un ſoin ſi généreux intéreſſe pour elle ?
Vous, cet Antiochus, ſon amant autrefois ?
Vous que l'Orient compte entre ſes plus grands rois ?
Quoi ! déja de Titus *b*) épouſe en eſpérance,
Ce rang entre elle & vous met-il tant de diſtance?

ANTIOCHUS.

Va, dis-je, & *c*) ſans vouloir te charger d'autres ſoins,
Vois ſi je puis bientôt lui parler ſans témoins.

SCENE

l'unité de lieu eſt obſervée ; il met le ſpectateur au fait tout d'un coup. On pourait dire que *la pompe de ces lieux*, & *ce cabinet ſuperbe*, paraiſſent des expreſſions peu convenables à un prince que cette pompe ne doit point du tout éblouïr, & qui eſt ocupé de toute autre choſe que des ornemens d'un cabinet. J'ai toujours remarqué que la douceur des vers empêchait qu'on ne remarquât ce défaut.

b) *Epouſe en eſpérance.*] Expreſſion heureuſe & neuve, dont *Racine* enrichit la langue, & que par conſéquent on critiqua d'abord. Remarquez encor qu'*épouſe* ſupoſe, *étant*

SCENE II.

ANTIOCHUS *ſeul.* *d*)

HÉ bien, Antiochus, es-tu toujours le même ?
Pourai-je ſans trembler lui dire, Je vous aime ?
Mais quoi ! déja je tremble, & mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai ſouhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute eſpérance ;
Elle m'impoſa même un éternel ſilence.
Je me ſuis tû cinq ans ; & juſques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la deſtine,
Elle m'écoute mieux que dans la Paleſtine ?
Il l'épouſe. Ai-je donc atendu ce moment,

étant épouſe. C'eſt une ellipſe heureuſe en poëſie. Ces fineſſes ſont le charme de la diction.

c) *Sans vouloir te charger d'autres ſoins.*] Ce vers qui ne ſemble fait que pour la rime, annonce avec art qu'*Antiochus* aime *Bérénice.*

d) Beaucoup de lecteurs réprouvent ce long monologue. Il n'eſt pas naturel qu'on faſſe ainſi tout ſeul l'hiſtoire de ſes amours, qu'on diſe, *Je me ſuis tû cinq ans ; on m'a impoſé ſilence ; j'ai couvert mon amour d'un voile d'amitié.* On pardonne un monologue qui eſt un combat du cœur, mais non une récapitulation hiſtorique.

Pour me venir encor déclarer ſon amant ?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?
Ah ! puiſqu'il faut partir, partons ſans lui déplaire;
Retirons nous, ſortons, & ſans nous découvrir,
Allons loin de ſes yeux l'oublier, ou mourir.
Hé quoi! ſoufrir toujours un tourment qu'elle ignore?
Toujours verſer des pleurs qu'il faut que je dévore?
Quoi ! même en la perdant redouter ſon couroux ?
e) Belle reine, & pourquoi vous ofenſeriez-vous ?
Viens-je vous demander que vous quitiez l'empire,
Que vous m'aimiez ? hélas ! je ne viens que vous dire,
Qu'après m'être longtems flaté que mon rival
Trouverait à ſes vœux quelque obſtacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue conſtance,
Après cinq ans d'amour, & d'eſpoir ſuperflus,

e) *Belle reine*] a paſſé pour une expreſſion fade.

f) *Je pars fidèle encor quand je n'eſpère plus.*] Ces amans fidèles, ſans ſuccès & ſans eſpoir, n'intéreſſent jamais. Cependant la douce harmonie de ces vers naturels, font qu'on ſuporte *Antiochus* ; c'eſt ſurtout dans ces faibles rôles que la belle verſification eſt néceſſaire.

g) *Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur.*]

f) Je pars, fidèle encor quand je n'eſpère plus.
Au lieu de s'ofenſer, elle poura me plaindre.
Quoi qu'il en ſoit, parlons, c'eſt aſſez nous contraindre.
Et que peut craindre, hélas! un amant ſans eſpoir,
Qui peut bien ſe réſoudre à ne la jamais voir?

SCENE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARſace, entrerons-nous?

ARSACE.

Seigneur, j'ai vû la reine;
Mais pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
g) Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur,

La proſe n'eût pû exprimer cette idée avec la même préciſion, ni ſe parer de la beauté de ces figures. C'eſt là le grand mérite de la poëſie. Cette ſcène eſt parfaitement écrite, & conduite de même; car il doit y avoir une conduite dans chaque ſcène comme dans le total de la piéce; elle eſt même intéreſſante, parce qu'*Antiochus* ne dit point ſon ſecret, & le fait entendre.

Qu'atire ſur ſes pas ſa prochaine grandeur.
Titus après huit jours d'une retraite auſtère,
Ceſſe enfin de pleurer Veſpaſien ſon père.
Cet amant ſe redonne aux ſoins de ſon amour;
Et ſi j'en crois, ſeigneur, l'entretien de la cour,
Peut-être avant la nuit l'heureuſe Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impérarice.

ANTIOCHUS.

Hélas!

ARSACE.

Quoi! ce diſcours pourait-il vous troubler?

ANTIOCHUS.

Ainſi donc ſans témoins je ne lui puis parler?

ARSACE.

Vous la verrez, ſeigneur. Bérénice eſt inſtruite,
Que vous voulez ici la voir ſeule, & ſans ſuite.
La reine d'un regard a daigné m'avertir,
Qu'à votre empreſſement elle allait conſentir:
Et ſans doute elle atend le moment favorable,
Pour diſparaître aux yeux d'une cour qui l'acable.

ANTIOCHUS.

Il ſufit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importans dont je t'avais chargé?

ARSACE.

Seigneur, vous connaiſſez ma promte obéiſſance.

Des vaiſſeaux dans Oſtie armés en diligence,
Prêts à quiter le port de momens en momens,
N'atendent pour partir que vos commandemens.
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène?

ANTIOCHUS.

Arſace, il faut partir, quand j'aurai vû la reine.

ARSACE.

Qui doit partir?

ANTIOCHUS.

Moi.

ARSACE.

Vous?

ANTIOCHUS.

En ſortant du palais,
Je ſors de Rome, Arſace, & j'en ſors pour jamais.

ARSACE.

Je ſuis ſurpris ſans doute, & c'eſt avec juſtice.
Quoi! depuis ſi longtems la reine Bérénice
Vous arrache, ſeigneur, du ſein de vos états?
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas?
Et lorſque cette reine aſſurant ſa conquête,
Vous atend pour témoin de cette illuſtre fête,
Quand l'amoureux Titus devenant ſon époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit ſur vous...

ANTIOCHUS.

Arſace, laiſſe la jouïr de ſa fortune,
Et quite un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE.

Je vous entens, ſeigneur. Ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.
L'inimitié ſuccède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non, Arſace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE.

Quoi donc! De ſa grandeur déja trop prévenu,
Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu?
Quelque preſſentiment de ſon indiférence,
Vous fait-il loin de Rome éviter ſa préſence?

ANTIOCHUS.

Titus n'a point pour moi paru ſe démentir,
J'aurais tort de me plaindre.

ARSACE.

Et pourquoi donc partir?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même?
Le ciel met ſur le trône un prince qui vous aime;
Un prince qui jadis, témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire & la mort ſur ſes pas;
Et de qui la valeur, par vos ſoins ſecondée,
Mit enfin ſous le joug la rebelle Judée.

Il ſe ſouvient du jour illuſtre & douloureux,
Qui décida du ſort d'un long ſiége douteux.
Sur leur triple rempart les ennemis tranquiles
Contemplaient ſans péril nos aſſauts inutiles;
Le bélier impuiſſant les menaçait en vain.
Vous ſeul, ſeigneur, vous ſeul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort juſques ſur leurs murailles.
Ce jour preſque éclaira vos propres funerailles.
Titus vous embraſſa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
Voici le tems, ſeigneur, ou vous devez atendre
Le fruit de tant de ſang qu'ils vous ont vû répandre.
Si preſſé du déſir de revoir vos états,
Vous vous laſſez de vivre où vous ne régnez pas,
Faut-il que ſans honneur l'Euphrate vous revoie?
Atendez pour partir que Céſar vous renvoie
Triomphant & chargé des titres ſouverains
Qu'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, ſeigneur, changer votre entrepriſe?
Vous ne répondez point.

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je diſe?
J'atens de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien, ſeigneur?

ANTIOCHUS.

Son ſort décidera du mien.

ARSACE.

Comment?

ANTIOCHUS.

Sur ſon hymen j'atens qu'elle s'explique.
Si ſa bouche s'acorde avec la voix publique,
S'il eſt vrai qu'on l'éléve au trône des Céſars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouſe, je pars.

ARSACE.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen ſi funeſte?

ANTIOCHUS.

Quand nous ſerons partis, je te dirai le reſte.

ARSACE.

Dans quel trouble, ſeigneur, jetez-vous mon eſprit!

ANTIOCHUS.

La reine vient. Adieu, fais tout ce que j'ai dit.

SCENE IV.

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, PHENICE.

BÉRÉNICE.

ENfin je me dérobe à la joye importune

De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune :
Je fuis de leurs reſpects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir, ma juſte impatience
Vous acuſait déja de quelque négligence.
Quoi! cet Antiochus, diſais-je, dont les ſoins
Ont eu tout l'Orient & Rome pour témoins;
Lui que j'ai vu toujours conſtant dans mes traverſes,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverſes;
Aujourd'hui que le ciel ſemble me préſager
Un honneur, qu'avec vous je prétens partager;
Ce même Antiochus ſe cachant à ma vue,
Me laiſſe à la merci d'une foule inconnue?

ANTIOCHUS.

Il eſt donc vrai, madame? & ſelon ce diſcours,
L'hymen va ſuccéder à vos longues amours?

BÉRÉNICE.

Seigneur, je vous veux bien confier mes allarmes.
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes.
Ce long deuil que Titus impoſait à ſa cour,
Avait même en ſecret ſuſpendu ſon amour.
Il n'avait plus pour moi cette ardeur aſſidue,
Lorſqu'il paſſait les jours ataché ſur ma vue.

Muët, chargé de ſoins, & les larmes aux yeux,
Il ne me laiſſait plus que de triſtes adieux.
Jugez de ma douleur, moi dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même,
Moi, qui loin des grandeurs dont il eſt revétu,
h) Aurais choiſi ſon cœur, & cherché ſa vertu!

ANTIOCHUS.

Il a repris pour vous ſa tendreſſe première?

BÉRÉNICE.

Vous fûtes ſpectateur de cette nuit dernière,
Lorſque, pour ſeconder ſes ſoins religieux,
Le ſénat a placé ſon père entre les dieux.
De ce juſte devoir ſa piété contente
A fait place, ſeigneur, au ſoin de ſon amante;
Et même en ce moment, ſans qu'il m'en ait parlé,
Il eſt dans le ſénat par ſon ordre aſſemblé.
Là de la Paleſtine il étend la frontière,
Il y joint l'Arabie, & la Syrie entière;
Et ſi de ſes amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ſes ſermens redoublés mille fois,

h) *Aurais choiſi ſon cœur, & cherché ſa vertu.* Perſonne avant *Racine* n'avait ainſi exprimé ces ſentimens, qu'on retrouve à la vérité dans tous les livres d'amour,

Il va ſur tant d'états couronner Bérénice,
Pour joindre à plus de noms le nom d'impératrice,
Il m'en viendra lui-même aſſurer en ce lieu.

ANTIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un éternel adieu ?

BÉRÉNICE.

Que dites-vous ? Ah ciel ! quel adieu ! quel langage !
Prince, vous vous troublez, & changez de viſage !

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BÉRÉNICE.

Quoi ! ne puis-je ſavoir
Quel ſujet...

ANTIOCHUS.

Il falait partir ſans la revoir.

BÉRÉNICE.

Que craignez-vous ? Parlez, c'eſt trop longtems ſe taire.
Seigneur, de ce départ quel eſt donc le miſtère ?

ANTIOCHUS.

Au moins, ſouvenez vous que je cède à vos loix,

& dont le ſeul mérite conſiſte dans le choix des mots. Sans cette élégance ſi fine & ſi naturelle tout ſerait languiſſant.

Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.
Si dans ce haut degré de gloire & de puiſſance,
Il vous ſouvient des lieux où vous prîtes naiſſance,
Madame, il vous ſouvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.
J'aimai, j'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère :
Il vous parla pour moi : peut-être ſans colère,
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut :
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, & vous plut.
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ſes mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triſte Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt de mon malheur interprète ſevère,

i) *Mes pleurs & mes ſoupirs vous ſuivaient en tous lieux &c.*] Ce vers, & les ſuivans, n'ont pas le mérite qu'on a remarqué dans les notes précédentes. Un roi, dont *les pleurs & les ſoupirs ſuivent en tous lieux* une reine amoureuſe d'un autre, eſt là un fade perſonage, qui exprime en vers faibles & lâches un amour un peu ridicule. Si la piéce était écrite de ce ton, elle ne ſerait qu'une très faible idile en dialogues. Plus le héros qu'on fait parler eſt dans une poſition déſagréable & indigne d'un héros, plus

Votre bouche à la mienne ordonna de ſe taire.
Je diſputai longtems, je fis parler mes yeux;
i) Mes pleurs & mes ſoupirs vous ſuivaient en tous lieux.
Enfin votre rigueur emporta la balance;
Vous ſûtes m'impoſer l'exil, ou le ſilence:
Il falut le promettre, & même le jurer.
Mais, puiſqu'en ce moment j'oſe me déclarer,
Lorſque vous m'arachiez cette injuſte promeſſe,
Mon cœur faiſait ſerment de vous aimer ſans ceſſe.

BÉRÉNICE.

Ah! que me dites-vous?

ANTIOCHUS.

Je me ſuis tû cinq ans,
Madame, & vais encor me taire plus longtems.
De mon heureux rival j'acompagnai les armes;

il faut s'étudier à relever par la beauté du ſtile la faibleſſe du fond. Le rôle d'*Antiochus* ne peut avoir rien de tragique; mettez y donc plus de nobleſſe, plus de chaleur & plus d'intérêt, s'il eſt poſſible.

En général les déclarations d'amour, les maximes d'amour ſont faites pour la comédie. Les déclarations de *Xiphares*, d'*Hippolite*, d'*Antiochus*, ſont de la galanterie, & rien de plus: ces morceaux ſe ſentent du goût dominant qui régnait alors.

J'eſpérai de verſer mon ſang après mes larmes,
Ou qu'au moins juſqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourait parler, au défaut de ma voix.
Le ciel ſembla promettre une fin à ma peine.
Vous pleurâtes ma mort, hélas! trop peu certaine.
Inutiles périls! quelle était mon erreur!
k) La valeur de Titus ſurpaſſait ma fureur.
Il faut qu'à ſa vertu mon eſtime réponde.
Quoiqu'atendu, madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il ſemblait à lui ſeul apeller tous les coups:
Tandis que ſans eſpoir, haï, laſſé de vivre,
Son malheureux rival ne ſemblait que le ſuivre.
Je vois que votre cœur m'aplaudit en ſecret;
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret;

k) *La valeur de Titus ſurpaſſait ma fureur.*] Voilà à peu près ce qu'un lecteur éclairé demande. *Antiochus* ſe relève, & c'eſt un grand art de mettre les louanges de *Titus* dans ſa bouche. Toute cette tirade où il parle de *Titus* eſt parfaite en ſon genre. Si *Antiochus* ne parlait là que de ſon amour, il ennuierait, il affadirait; mais tous les acceſſoires, toutes les circonſtances qu'il emploie ſont nobles & intéreſſantes; c'eſt la gloire de *Titus*, c'eſt un ſiége fameux dans l'hiſtoire, c'eſt, ſans le vouloir,

Et que trop atentive à ce récit funeſte,
En faveur de Titus vous pardonnez le reſte.
Enfin après un ſiége auſſi cruel que lent,
Il domta les mutins, reſte pâle & ſanglant
Des flames, de la faim, des fureurs inteſtines,
Et laiſſa leurs remparts cachés ſous leurs ruïnes.
Rome vous vit, madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient déſert quel devint mon ennui!
Je demeurai longtems errant dans Céſarée,
Lieux charmans, où mon cœur vous avait adorée.
Je vous redemandais à vos triſtes états,
Je cherchais en pleurant les traces de vos pas:
Mais enfin ſucombant à ma mélancolie,
Mon deſeſpoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le ſort m'y réſervait le dernier de ſes coups.
Titus en m'embraſſant m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un & l'autre,

l'éloge de l'amour de *Bérénice* pour *Titus*. Vous vous ſentez alors ataché malgré vous, & malgré la petiteſſe du rôle d'*Antiochus*. Vous verrez dans l'examen d'*Ariane*, que l'auteur n'a pu imiter ni l'art de *Racine*, ni le ſtile de *Racine*. Les premiers actes d'*Ariane* ſont une faible copie de *Bérénice*. Vous ſentirez combien il eſt dificile d'aprocher de cette élégance continue & de ce ſtile toujours naturel,

Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque eſpoir flatait mes déplaiſirs.
Rome, Veſpaſien, traverſaient vos ſoupirs.
Après tant de combats Titus cédait peut-être.
Veſpaſien eſt mort, & Titus eſt le maître.
Que ne fuyais-je alors! J'ai voulu quelques jours,
De ſon nouvel empire examiner le cours;
Mon ſort eſt acompli; votre gloire s'aprête.
Aſſez d'autres ſans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux tranſports viendront joindre les leurs.
Pour moi, qui ne pourais y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop conſtante victime,
Heureux dans mes malheurs, d'en avoir pû ſans crime
Conter toute l'hiſtoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais!

BÉRÉNICE.

l) *J'oublie en ſa faveur un diſcours qui m'outrage &c.*] Voilà le modèle d'une réponſe noble & décente; ce n'eſt point ce langage des anciennes héroïnes de roman, qu'une déclaration reſpectueuſe tranſporte d'une colère impertinente. *Bérénice* ménage tout ce qu'elle doit à l'amitié d'*Antiochus*; elle intéreſſe par la vérité de ſa tendreſſe pour l'empereur. Il ſemble qu'on entende *Henriette* d'Angleterre elle-même parlant au marquis de *Vardes*; la politeſſe

BÉRÉNICE.

Seigneur, je n'ai pas cru que dans une journée,
Qui doit avec Céſar unir ma deſtinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon ſilence eſt un gage.
I) J'oublie en ſa faveur un diſcours qui m'outrage.
Je n'en ai point troublé le cours injurieux.
Je fais plus. A regret je reçois vos adieux.
Le ciel ſait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'atendais que vous pour témoin de ma joie.
Avec tout l'univers j'honorais vos vertus.
Titus vous chériſſait, vous admiriez Titus.
Cent fois je me ſuis fait une douceur extrême,
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS.

Et c'eſt ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,

politeſſe de la cour de *Louïs XIV.*, l'agrément de la langue françaiſe, la douceur de la verſification la plus naturelle, le ſentiment le plus tendre, tout ſe trouve dans ce peu de vers. Point de ces maximes générales que le ſentiment réprouve. Rien de trop, rien de trop peu. On ne pouvait rendre plus agréable quelque choſe de plus mince.

Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je ſuis Titus. Je ſuis ce nom qui m'inquiète,
Ce nom qu'à tous momens votre bouche répète.
Que vous dirai-je enfin ? Je ſuis des yeux diſtraits,
Qui me voyant toujours ne me voyent jamais.
Adieu, je vais le cœur trop plein de votre image,
Atendre en vous aimant la mort pour mon partage.
Surtout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Rempliſſe l'univers du bruit de mon malheur.
Madame, le ſeul bruit d'une mort que j'implore
Vous fera ſouvenir que je vivais encore.
Adieu.

SCENE V.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

QUe je le plains ! *m*) Tant de fidélité,
Madame, méritait plus de proſpérité.

m) *Tant de fidélité méritait plus de proſpérité &c.*] La faibleſſe du ſujet ſe montre ici dans toute ſa miſère ; ce n'eſt plus ce goût ſi fin, ſi délicat ; *Phénice* parle un peu en ſoubrette.

n) *Je l'aurais retenu*,] eſt encor plus mauvais ; cela

Ne le plaignez-vous pas ?

BÉRÉNICE.

Cette promte retraite
Me laiſſe, je l'avoue, une douleur ſecrète.

PHÉNICE.

n) Je l'aurais retenu.

BÉRÉNICE.

Qui moi, le retenir ?
J'en dois perdre plutôt juſques au ſouvenir.
Tu veux donc que je flate une ardeur inſenſée ?

PHÉNICE.

Titus n'a point encor expliqué ſa penſée.
Rome vous voit, madame, avec des yeux jaloux.
La rigueur de ſes loix m'épouvante pour vous.
L'hymen chez les romains n'admet qu'une romaine.
Rome hait tous les rois, & Bérénice eſt reine.

BÉRÉNICE.

Le tems n'eſt plus, Phénice, où je pouvais trembler.
Titus m'aime, il peut tout, il n'a plus qu'à parler.

eſt d'un froid comique : il importe bien ce qu'aurait fait *Phénice !* Mais ce défaut eſt bientôt réparé par le diſcours paſſioné de *Bérénice.*

Cette foule de rois, ce conſul, ce ſénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat &c.

Il verra le ſénat m'aporter ſes hommages,
Et le peuple de fleurs couronner ſes images.
De cette nuit, Phénice, as-tu vû la ſplendeur?
Tes yeux ne ſont-ils pas tout pleins de ſa grandeur?
Ces flambeaux, ce bucher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faiſceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces conſuls, ce ſénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat;
Cette pourpre, cet or que rehauſſait ſa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de ſa victoire:
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts,
Confondre ſur lui ſeul leurs avides regards:
Ce port majeſtueux, cette douce préſence:
Ciel! avec quel reſpect, & quelle complaiſance,
Tous les cœurs en ſecret l'aſſuraient de leur foi!

o) *Le monde en le voyant eût reconnu ſon maître.*] Un homme ſans goût a traité cet éloge de flaterie; il n'a pas ſongé que c'eſt une amante qui parle. Ce vers fit d'autant plus de plaiſir qu'on l'apliquait à *Louïs XIV.* alors couvert de gloire, & dont la figure très ſupérieure à celle d'*Auguſte*, ſemblait faite pour commander aux autres hommes; car *Auguſte* était petit & ramaſſé, & *Louïs XIV.* avait reçu tous les avantages que peut donner la nature. Enfin, dans ce vers, c'était moins *Bérénice* que Madame qui s'expliquait; rien ne fait plus de plaiſir que ces

Parle. Peut-on le voir ſans penſer comme moi,
Qu'en quelque obſcurité que le ſort l'eût fait naître,
o) Le monde, en le voyant, eût reconnu ſon maître?
Mais, Phénice, où m'emporte un ſouvenir charmant?
Cependant Rome entière, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus; & par des ſacrifices,
De ſon règne naiſſant célèbre les prémices.
Que tardons-nous? Allons, pour ſon empire heureux,
Au ciel qui le protège ofrir auſſi nos vœux.
p) Auſſi-tôt ſans l'atendre, & ſans être atendue,
Je reviens le chercher, & dans cette entrevue,
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contens,
Inſpirent des tranſports retenus ſi longtems.

Fin du premier acte.

alluſions ſecrettes; mais il faut que les vers qui les font naître ſoient beaux par eux-mêmes.

p) *Auſſi-tôt ſans l'atendre &c.*] Ces vers ne ſont que des vers d'églogue. La ſortie de *Bérénice* qui ne s'en va que pour revenir dire tout ce que diſent *les cœurs contens*, eſt ſans intérêt, ſans art, ſans dignité. Rien ne reſſemble moins à une tragédie. Il eſt vrai que l'idée qu'elle a de ſon bonheur, fait déja un contraſte avec l'infortune qu'on ſçait bien qu'elle va eſſuier; mais la fin de cet acte n'en eſt pas moins faible.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITUS, PAULIN, Suite.

TITUS.

A-T-ON vû de ma part le roi de Comagène ?
Sait-il que je l'atens ?

PAULIN.

a) J'ai couru chez la reine :
Dans ſon apartement ce prince avait paru,
Il en était ſorti lorſque j'y ſuis couru.
De vos ordres, ſeigneur, j'ai dit qu'on l'avertiſſe.

TITUS.

Il ſufit. Et que fait la reine Bérénice ?

PAULIN.

La reine en ce moment, ſenſible à vos bontés,

a) Je crois que le ſecond acte commence plus mal que le premier ne finit. *J'ai couru chez la reine*, comme s'il falait courir bien loin pour aller d'un apartement dans un autre : *J'y ſuis couru*, qui eſt un ſoléciſme : cet *il ſuffit*, *Et que fait la reine Bérénice* ? & le, *trop aimable princeſſe* ; tout cela eſt *trop petit*, & d'une naïveté qu'il eſt

Charge le ciel de vœux pour vos proſpérités.
Elle ſortait, ſeigneur.

TITUS.

Trop aimable princeſſe!
Hélas!

PAULIN.

En ſa faveur d'où naît cette triſteſſe?
L'Orient preſque entier va fléchir ſous ſa loi.
Vous la plaignez?

TITUS.

Paulin, qu'on vous laiſſe avec moi.

SCENE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS.

HÉ bien, de mes deſſeins Rome encor incertaine,
Atend que deviendra le deſtin de la reine,

trop aiſé de tourner en ridicule. Les ſimples propos d'amour ſont des objets de raillerie quand ils ne ſont point relevés ou par la force de la paſſion, ou par l'élégance du diſcours. Auſſi, ces vers prêtèrent-ils le flanc à la parodie de la farce nommée Comédie Italienne.

Paulin ; & les ſecrets de ſon cœur & du mien,
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.
Voici le tems enfin qu'il faut que je m'explique.
De la reine & de moi que dit la voix publique ?
Parlez. Qu'entendez-vous ?

PAULIN.

J'entens de tous côtés
b) Publier vos vertus, ſeigneur, & ſes beautés.

TITUS.

Que dit-on des ſoupirs que je pouſſe pour elle ?
Quel ſuccès atend-on d'un amour ſi fidèle ?

PAULIN.

Vous pouvez tout. Aimez, ceſſez d'être amoureux ;
La cour ſera toujours du parti de vos vœux.

b) *Publier vos vertus, ſeigneur, & ſes beautés.*] On ne publie point des beautés, cela n'eſt pas exact.

c) *Et je l'ai vue auſſi cette cour peu ſincère &c.*] Rarement *Racine* tombe-t-il longtems ; & quand il ſe relève c'eſt toujours avec une élégance auſſi noble que ſimple, toujours avec le mot propre, ou avec des figures juſtes & naturelles, ſans leſquelles le mot propre ne ſerait que de l'exactitude. La réponſe de *Paulin* eſt un chef-d'œuvre de raiſon & d'habileté ; elle eſt fortifiée par des faits, par des exemples ; tout y eſt vrai, rien n'eſt exagéré ; point

TITUS.

c) Et je l'ai vue auſſi cette cour peu ſincère,
A ſes maîtres toujours trop ſoigneuſe de plaire,
Des crimes de Néron aprouver les horreurs;
Je l'ai vue à genoux conſacrer ſes fureurs.
Je ne prens point pour juge une cour idolâtre,
Paulin; je me propoſe un plus noble théatre.
Et ſans prêter l'oreille à la voix des flateurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le reſpect & la crainte
Ferment autour de moi le paſſage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, & pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux.
J'ai mis même à ce prix mon amitié ſecrète;

de cette enflure qui aime à repréſenter les plus grands rois avilis en préſence d'un bourgeois de Rome. Le diſcours de *Paulin* n'en a que plus de force; il annonce la diſgrace de *Bérénice*.

Racine & *Corneille* ont évité tous deux de faire trop ſentir combien les romains mépriſaient une juive. Ils pouvaient s'étendre ſur l'averſion que cette miſérable nation inſpirait à tous les peuples; mais l'un & l'autre ont bien vu que cette vérité trop dévelopée jetterait ſur *Bérénice* un aviliſſement qui détruirait tout intérêt.

J'ai voulu que des cœurs vous fuſſiez l'interprète,
Qu'au travers des flateurs votre ſincérité
Fît toujours juſqu'à moi paſſer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice eſpère ?
Rome lui ſera-t-elle indulgente, ou ſévère ?
Dois-je croire qu'aſſiſe au trône des Céſars,
Une ſi belle reine ofenſât ſes regards ?

PAULIN.

N'en doutez point, ſeigneur. Soit raiſon, ſoit caprice,
Rome ne l'atend point pour ſon impératrice.
On ſait qu'elle eſt charmante; & *d*) de ſi belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une romaine.
Elle a mille vertus; mais, ſeigneur, elle eſt reine.
Rome par une loi, qui ne ſe peut changer,
N'admet avec ſon ſang aucun ſang étranger,
Et ne reconnait point les fruits illégitimes,
Qui naiſſent d'un hymen contraire à ſes maximes.
D'ailleurs, vous le ſavez, en banniſſant ſes rois,
Rome à ce nom ſi noble, & ſi ſaint autrefois,
Atacha pour jamais une haine puiſſante;

d) *De ſi belles mains,*] ne parait pas digne de la tragédie. Mais il n'y a que ce vers de faible dans cette tirade.

Et quoiqu'à ſes Céſars fidèle, obéiſſante,
Cette haine, ſeigneur, reſte de ſa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la ſoumit à ſes armes,
Qui fit taire les loix dans le bruit des allarmes,
Brula pour Cléopatre, & ſans ſe déclarer,
Seule dans l'orient la laiſſa ſoupirer.
Antoine qui l'aima juſqu'à l'idolatrie,
Oublia dans ſon ſein ſa gloire & ſa patrie,
Sans oſer toutefois ſe nommer ſon époux.
Rome l'alla chercher juſques à ſes genoux,
Et ne deſarma point ſa fureur vengereſſe,
Qu'elle n'eût acablé l'amant & la maîtreſſe.
Depuis ce tems, ſeigneur, Caligula, Néron,
Monſtres, dont à regret je cite ici le nom,
Et qui ne conſervant que la figure d'homme,
Foulèrent à leurs piés toutes les loix de Rome,
Ont craint cette loi ſeule, & n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé ſurtout d'être ſincère.
De l'afranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
Des deux reines, ſeigneur, devenir le mari;
Et s'il faut juſqu'au bout que je vous obéiſſe,
Ces deux reines étaient du ſang de Bérénice.

Et vous croiriez pouvoir, ſans bleſſer nos regards,
Faire entrer une reine au lit de nos Céſars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ſes reines
Voit paſſer un eſclave au ſortir de nos chaînes ?
C'eſt ce que les Romains penſent de votre amour ;
Et je ne répons pas, avant la fin du jour,
Que le ſénat chargé des vœux de tout l'empire,
Ne vous rediſe ici ce que je viens de dire ;
Et que Rome avec lui tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle & de vous.
Vous pouvez préparer, ſeigneur, votre réponſe.

TITUS.

Hélas ! à quel amour on veut que je renonce !

PAULIN.

e) Cet amour eſt ardent, il le faut confeſſer.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penſer,

e) *Cet amour eſt ardent, il le faut confeſſer.*] Il y a dans preſque toutes les piéces de *Racine* de ces naïvetés puériles ; & ce ſont preſque toujours les confidens qui les diſent. Les critiques en prirent ocaſion de donner du ridicule au ſeul nom de *Paulin*, qui fut longtems un terme de mépris. *Racine* eût mieux fait d'ailleurs, de choiſir un autre confident, & de ne point le nommer d'un nom français, tandis qu'il laiſſe à *Titus* ſon nom latin. Ce qui

Paulin. Je me ſuis fait un plaiſir néceſſaire,
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus. Je n'ai rien de ſecret à tes yeux.
J'ai pour elle cent fois rendu graces aux dieux,
D'avoir choiſi mon père au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé ſous lui l'Orient & l'armée,
Et ſoulevant encor le reſte des humains,
Remis Rome ſanglante en ſes paiſibles mains.
J'ai même ſouhaité la place de mon père;
Moi, Paulin, qui cent fois, ſi le ſort moins ſévère
Eût voulu de ſa vie étendre les liens,
Aurais donné mes jours pour prolonger les ſiens.
Tout cela (qu'un amant ſait mal ce qu'il deſire!)
Dans l'eſpoir d'élever Bérénice à l'empire,
De reconnaître un jour ſon amour & ſa foi,
Et de voir à ſes piés tout le monde avec moi.
Malgré tout mon amour, Paulin, & tous ſes charmes,

eſt bien plus digne de remarque, c'eſt que les railleurs ſont toujours injuſtes. S'ils relevèrent les mauvais vers qui échapent à *Paulin*, ils oublièrent qu'il en débite beaucoup d'excellens. Ces railleurs s'épuiſérent ſur la *Bérénice* de *Racine*, dont ils ſentaient l'extrême mérite dans le fond de leur cœur. Ils ne diſaient rien de celle de *Corneille* qui était déja oubliée; mais ils opoſaient l'ancien mérite de *Corneille* au mérite préſent de *Racine*.

Après mille ſermens apuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'atraits;
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,
Lorſqu'un heureux hymen joignant nos deſtinées,
Peut payer en un jour les vœux de cinq années;
Je vais, Paulin... O ciel! puis-je le déclarer?

PAULIN.

Quoi, ſeigneur?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en ſéparer.
Mon cœur en ce moment ne vient pas de ſe rendre.
Si je t'ai fait parler, ſi j'ai voulu t'entendre,
Je voulais que ton zèle achevât en ſecret
De confondre un amour qui ſe tait à regret.
Bérénice a longtems balancé la victoire;
Et ſi je panche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a couté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur ſaignera plus d'un jour.
J'aimais, je ſoupirais dans une paix profonde.
Un autre était chargé de l'empire du monde.
Maître de mon deſtin, libre dans mes ſoupirs,
Je ne rendais qu'à moi compte de mes deſirs.
Mais à peine le ciel eut rapellé mon père,

Dès que ma triſte main eut fermé ſa paupière,
De mon aimable erreur je fus deſabuſé;
Je ſentis le fardeau qui m'était impoſé;
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il falait, cher Paulin, renoncer à moi-même;
Et que le choix des dieux, contraire à mes amours,
Livrait à l'univers le reſte de mes jours.
Rome obſerve aujourd'hui ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moi! Quel préſage pour elle,
Si dès le premier pas renverſant tous ſes droits,
Je fondais mon bonheur ſur le débris des loix!
Réſolu d'acomplir ce cruel ſacrifice,
J'y voulus préparer la triſte Bérénice.
Mais par où commencer? Vingt fois depuis huit jours,
J'ai voulu devant elle en ouvrir le diſcours;
Et dès le premier mot ma langue embaraſſée,
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée.
J'eſpérais que du moins mon trouble & ma douleur
Lui feraient preſſentir notre commun malheur:
Mais ſans me ſoupçonner ſenſible à mes alarmes,
Elle m'ofre ſa main pour eſſuyer mes larmes;
Et ne prévoit rien moins dans cette obſcurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.

Enfin j'ai ce matin rapellé ma conſtance.
Il faut la voir, Paulin, & rompre le ſilence.
J'atens Antiochus, pour lui recommander
Ce dépôt précieux que je ne puis garder.
Juſques dans l'Orient je veux qu'il la remène.
Demain Rome avec lui verra partir la reine.
Elle en ſera bientôt inſtruite par ma voix,
Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN.

Je n'atendais pas moins de cet amour de gloire;
Qui partout après vous atacha la victoire.
La Judée aſſervie, & ſes remparts fumans,
De cette noble ardeur éternels monumens,
Me répondaient aſſez que votre grand courage
Ne voudrait pas, ſeigneur, détruire ſon ouvrage;
Et qu'un héros, vainqueur de tant de nations,
Saurait bien, tôt ou tard, vaincre ſes paſſions.

TITUS.

Ah! que ſous de beaux noms cette gloire eſt cruelle!
Combien mes triſtes yeux la trouveraient plus belle,
S'il ne falait encor qu'afronter le trépas!
Que dis-je! Cette ardeur que j'ai pour ſes apas,
Bérénice en mon ſein l'a jadis alumée.
Tu ne l'ignores pas; toujours la renommée

Avec

Avec le même éclat n'a pas ſemé mon nom.
Ma jeuneſſe nourrie à la cour de Néron
S'égarait, cher Paulin, par l'exemple abuſée,
Et ſuivait du plaiſir la pente trop aiſée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, & gagner ſon vainqueur?
Je prodiguai mon ſang. Tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant. Mais le ſang & les larmes
Ne me ſufiſaient pas pour mériter ſes vœux.
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés ſe répandre.
Heureux! & plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvais paraître à ſes yeux ſatisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!
Je lui dois tout, Paulin. Récompenſe cruelle!
Tout ce que je lui dois va retomber ſur elle.
Pour prix de tant de gloire & de tant de vertus,
Je lui dirai, Partez, & ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi, ſeigneur! hé quoi! cette magnificence,
Qui va juſqu'à l'Euphrate étendre ſa puiſſance,
Tant d'honneurs, dont l'excès a ſurpris le ſénat,
Vous laiſſent-ils encor craindre le nom d'ingrat?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Faibles amuſemens d'une douleur ſi grande !
Je connais Bérénice, & ne ſais que trop bien,
Que ſon cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai, je lui plus. Depuis cette journée,
(Dois-je dire funeſte, hélas ! ou fortunée ?)
Sans avoir en aimant d'objet que ſon amour,
Etrangère dans Rome, inconnue à la cour,
Elle paſſe ſes jours, Paulin, ſans rien prétendre,
Que quelque heure à me voir, & le reſte à m'atendre.
Encor ſi quelquefois un peu moins aſſidu,
Je paſſe le moment où je ſuis atendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée :

f) Depuis cinq ans entiers chaque jours je la vois ;
Et crois toujours la voir pour la première fois.]

Ces vers ſont connus de preſque tout le monde ; on en a fait mille aplications ; ils ſont naturels & pleins de ſentiment : mais ce qui les rend encor meilleurs, c'eſt qu'ils terminent un morceau charmant. Ce n'eſt pas une beauté ſans doute de l'*Electre* & de l'*Oedipe* de *Sophocle* ; mais, qu'on ſe mette à la place de l'auteur, qu'on eſſaye de faire parler *Titus* comme *Racine* y était obligé, & qu'on voie s'il eſt poſſible de le faire mieux parler. Le grand mérite conſiſte à repréſenter les choſes, & les hommes,

Ma main à les ſécher eſt longtems ocupée.
Enfin tout ce qu'amour a de nœuds plus puiſſans,
Doux reproches, tranſports ſans ceſſe renaiſſans;
Soins de plaire ſans art, crainte toujours nouvelle;
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
f) Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.
N'y ſongeons plus. Allons, cher Paulin, plus j'y penſe,
Plus je ſens chanceler ma cruelle conſtance.
Quelle nouvelle, ô ciel, je lui vais annoncer!
g) Encor un coup, allons, il n'y faut plus penſer.
Je connais mon devoir, c'eſt à moi de le ſuivre.
h) Je n'examine point ſi j'y pourai ſurvivre.

comme elles ſont dans la nature, & dans la belle nature. *Raphael* réuſſit auſſi-bien à peindre les graces que les furies.

g) *Encor un coup*,] eſt une façon de parler trop familière, & preſque baſſe, dont *Racine* fait trop ſouvent uſage.

h) *Je n'examine point ſi j'y pourai ſurvivre.*] Cette réſolution de l'empereur ne fait atendre qu'une ſeule ſcène. Il peut renvoyer *Bérénice* avec *Antiochus*, & la piéce ſera bientôt finie. On conçoit très-dificilement comment le ſujet poura fournir encor quatre actes; il n'y a point

SCENE III.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

BÉrénice, ſeigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah Paulin !

PAULIN.

Quoi ! déja vous ſemblez reculer ?
De vos nobles projets, ſeigneur, qu'il vous ſouvienne.
Voici le tems.

TITUS.

Hé bien, voyons la, qu'elle vienne.

---

de nœud, point d'obſtacle, point d'intrigue. L'empereur eſt le maître, il a pris ſon parti, il veut, & il doit vouloir que *Bérénice* parte. Ce n'eſt que dans les ſentimens inépuiſables du cœur, dans le paſſage d'un mouvement à l'autre, dans le dévelopement des plus ſecrets reſſorts de l'ame, que l'auteur a pû trouver de quoi remplir la carriére. C'eſt un mérite prodigieux, & dont je crois que lui ſeul était capable.

SCENE IV.

BÉRÉNICE, TITUS, PAULIN, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

NE vous ofenſez pas, ſi mon zèle indiſcret
De votre ſolitude interromt le ſecret.
Tandis qu'autour de moi votre cour aſſemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Eſt-il juſte, ſeigneur, que ſeule, en ce moment,
Je demeure *i*) ſans voix & ſans reſſentiment ?
Mais, ſeigneur, (car je ſais que cet ami ſincère
Du ſecret de nos cœurs connait tout le miſtère)
Votre deuil eſt fini, rien n'arrête vos pas;
Vous êtes ſeul enfin, & ne me cherchez pas.
J'entens que vous m'ofrez un nouveau diadême,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas! plus de repos, ſeigneur, & moins d'éclat.
Votre amour ne peut-il paraître qu'au ſénat ?

i) *Sans voix & ſans reſſentiment.*] Ce mot eſt le ſeul employé par *Racine* qui ait été hors d'uſage depuis lui. *Reſſentiment* n'eſt plus employé que pour exprimer le ſouvenir des outrages, & non celui des bienfaits.

Ah Titus ! car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms, que ſuit le reſpect & la crainte.
De quel ſoin votre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t-il que des Etats qu'il me puiſſe donner ?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche ?
Un ſoupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez moi plus ſouvent, & ne me donnez rien.
Tous vos momens ſont-ils dévoués à l'empire ?
Ce cœur après huit jours n'a-t-il rien à me dire ?
Qu'un mot va raſſurer mes timides eſprits !
Mais parliez-vous de moi, quand je vous ai ſurpris ?
Dans vos ſecrets diſcours étais-je intéreſſée ?
Seigneur, étais-je au moins préſente à la penſée ?

TITUS.

k) N'en doutez point, madame; & j'ateſte les dieux,
Que toujours Bérénice eſt préſente à mes yeux.
L'abſence, ni le tems, je vous le jure encore,

k) *N'en doutez point, madame.*] Ces mots de *madame* & de *ſeigneur*, ne ſont que des complimens français. On n'employa jamais chez les grecs, ni chez les romains, la valeur de ces termes. C'eſt une remarque qu'on peut faire ſur toutes nos tragédies. Nous ne nous ſervons point des

Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BÉRÉNICE.

Hé quoi ! vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur !
Pourquoi même du ciel ateſter la puiſſance ?
Faut-il par des ſermens vaincre ma défiance ?
Mon cœur ne prétend point, ſeigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai ſur un ſimple ſoupir.

TITUS.

Madame.....

BÉRÉNICE.

Hé bien, ſeigneur ? Mais quoi, ſans me répondre,
Vous détournez les yeux, & ſemblez vous confondre !
Ne m'ofrirez-vous plus qu'un viſage interdit ?
Toujours la mort d'un père oçupe votre eſprit ?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore ?

TITUS.

Plût au ciel que mon père, hélas, vécût encore !

mots *monſieur*, *madame*, dans les comédies tirées du grec ; l'uſage a permis que nous apellions les romains & les grecs *ſeigneur*, & les romaines *madame* ; uſage vicieux en ſoi, mais qui ceſſe de l'être, puiſque le tems l'a autoriſé.

Que je vivais heureux!

BÉRÉNICE.

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété ſont de juſtes effets.
Mais vos pleurs ont aſſez honoré ſa mémoire.
Vous devez d'autres ſoins à Rome, à votre gloire.
De mon propre intérêt je n'oſe vous parler.
Bérénice autrefois pouvait vous conſoler.
Avec plus de plaiſirs vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs, pour vous perſécutée,
Vous ai-je pour un mot ſacrifié mes pleurs?
Vous regrettez un père. Hélas, faibles douleurs!
Et moi (ce ſouvenir me fait frémir encore)
On voulait m'aracher de tout ce que j'adore!
Moi, dont vous connaiſſez le trouble & le tourment,
Quand vous ne me quitez que pour quelque moment!
Moi, qui mourrais le jour qu'on voudrait m'interdire
De vous....

TITUS.

Madame, hélas! que me venez-vous dire?
Quel tems choiſiſſez-vous? Ah, de grace, arrêtez!
C'eſt trop pour un ingrat prodiguer vos bontés!

BÉRÉNICE.

Pour un ingrat, ſeigneur ! & le pouvez-vous être ?
Ainſi donc mes bontés vous fatiguent peut-être ?

TITUS.

Non, madame. Jamais, puiſqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne ſe ſentit bruler.
Mais.....

BÉRÉNICE.

Achevez.

TITUS.

Hélas !

BÉRÉNICE.

Parlez.

TITUS.

Rome..., l'empire.

BÉRÉNICE.

Hé bien ?

TITUS.

Sortons, Paulin, je ne lui puis rien dire.

SCENE V.

BÉRÉNICE, PHENICE.

BÉRÉNICE.

QUoi ! me quiter ſi-tôt, & ne me dire rien !

Chère Phénice, hélas! quel funeſte entretien!
Qu'ai-je fait? que veut-il? & que dit ce ſilence?

PHÉNICE.

Comme vous je me perds d'autant plus que j'y penſe.
Mais ne s'ofre-t-il rien à votre ſouvenir,
Qui contre vous, madame, ait pu le prévenir?
Voyez, examinez.

BÉRÉNICE.

Hélas! tu peux m'en croire.
Plus je veux du paſſé rapeller la mémoire,
Du jour que je le vis, juſqu'à ce triſte jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendais. Il ne faut rien me taire.
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puiſſe déplaire?
Que ſai-je? J'ai peut-être, avec trop de chaleur,
Rabaiſſé ſes préſens, ou blâmé ſa douleur.

l) *Il craint peut-être, il craint d'épouſer une reine.... Mais non.*] Sans ce *mais non*, ſans les aſſurances que *Titus* lui a données tant de fois, de n'être jamais arrêté par ce ſcrupule, elle devrait s'atacher à cette idée; elle devrait dire, Pourquoi *Titus* embaraſſé vient-il de prononcer en ſoupirant les mots de *Rome* & d'*Empire*? Elle ſe raſſure ſur les promeſſes qu'on lui a faites; elle cherche de vaines raiſons. Il eſt pardonnable, ce me ſemble, qu'elle crai-

N'eſt-ce point que de Rome il redoute la haine?
I) Il craint peut-être, il craint d'épouſer une reine.
Hélas! s'il était vrai.... Mais non, il a cent fois
Raſſuré mon amour contre leurs dures loix.
Cent fois.... Ah! qu'il m'explique un ſilence ſi rude.
Je ne reſpire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrais, Phénice, & je pourais penſer,
Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'ofenſer!
Retournons ſur ſes pas. Mais quand je m'examine,
Je crois de ce deſordre entrevoir l'origine.
Phénice, il aura ſu tout ce qui s'eſt paſſé.
L'amour d'Antiochus l'a peut-être ofenſé.
Il atend, m'a-t-on dit, le roi de Comagène.
Ne cherchons point ailleurs le ſujet de ma peine.
Sans doute ce chagrin qui vient de m'allarmer,
N'eſt qu'un léger ſoupçon facile à deſarmer.

gne que *Titus* ne ſoit inſtruit de l'amour d'*Antiochus*. Les amans & les conjurés peuvent, je crois, ſur le théatre ſe livrer à des craintes un peu chimériques, & ſe méprendre. Ils ſont toujours troublés, & le trouble ne raiſonne pas. *Bérénice*, en raiſonnant juſte, aurait plutôt craint Rome que la jalouſie de *Titus*. Elle aurait dit, Si *Titus* m'aime, il forcera les romains à ſoufrir qu'il m'épouſe, & non pas, *Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.*

Je ne te vante point cette faible victoire,
Titus. Ah! plût au ciel, que ſans bleſſer ta gloire,
Un rival plus puiſſant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes piés plus d'empires que toi,
Que de ſceptres ſans nombre il pût payer ma flame,
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame!
C'eſt alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrais de quel prix ton cœur eſt à mes yeux.
Allons, Phénice, un mot poura le ſatisfaire.
Raſſurons nous, mon cœur, je puis encor lui plaire.
Je me comptais trop-tôt au rang des malheureux.
Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE. a)

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

QUOI, prince! vous partiez? Quelle raiſon ſubite
Preſſe votre départ, ou plutôt votre fuite?
Vouliez-vous me cacher juſques à vos adieux?
Eſt-ce comme ennemi que vous quitez ces lieux?
Que diront avec moi, la cour, Rome, l'empire?
Mais comme votre ami que ne puis-je point dire?
De quoi m'acuſez-vous? Vous avais-je ſans choix
Confondu juſqu'ici dans la foule des Rois?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père.
C'était le ſeul préſent que je pouvais vous faire.

a) On n'a d'autre remarque à faire ſur cette ſcène, ſinon qu'elle eſt écrite avec la même élégance que le reſte, & avec le même art. *Antiochus* chargé par ſon rival même de déclarer à *Bérénice*, que ce rival aimé renonce à elle, devient alors un perſonage un peu plus néceſſaire qu'il n'était.

Et lorſqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher.
Penſez-vous qu'oubliant ma fortune paſſée,
Sur ma ſeule grandeur j'arrête ma penſée?
Et que tous mes amis s'y préſentent de loin,
Comme autant d'inconnus, dont je n'ai plus beſoin?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous ſouſtraire,
Prince! plus que jamais vous m'êtes néceſſaire.

ANTIOCHUS.

Moi, ſeigneur?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Hélas! d'un prince malheureux,
Que pouvez-vous, ſeigneur, atendre que des vœux?

TITUS.

Je n'ai pas oublié, prince, que ma victoire
Devait à vos exploits la moitié de ſa gloire:
Que Rome vit paſſer, au nombre des vaincus,
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus:
Que dans le capitole elle voit atachées
Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.
Je n'attens pas de vous de ces ſanglans exploits,

Et je veux ſeulement emprunter votre voix.
Je ſais que Bérénice, à vos ſoins redevable,
Croit poſſéder en vous un ami véritable.
Elle ne voit dans Rome, & n'écoute que vous.
Vous ne faites qu'un cœur & qu'une ame avec nous.
Au nom d'une amitié ſi conſtante & ſi belle,
Employez le pouvoir que vous avez ſur elle.
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS.

Moi, paraître à ſes yeux!
La Reine pour jamais a reçu mes adieux.

TITUS.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS.

Ah parlez lui, ſeigneur! la reine vous adore.
Pourquoi vous dérober vous-même, en ce moment,
Le plaiſir de lui faire un aveu ſi charmant?
Elle l'atend, ſeigneur, avec impatience.
Je répons en partant de ſon obéiſſance:
Et même elle m'a dit que prêt à l'épouſer,
Vous ne la verrez plus que pour l'y diſpoſer.

TITUS.

Ah! qu'un aveu ſi doux aurait lieu de me plaire!
Que je ſerais heureux, ſi j'avais à le faire!
Mes tranſports aujourd'hui s'atendaient d'éclater.

Cependant aujourd'hui, Prince, il faut la quiter.

ANTIOCHUS.

La quiter ! Vous, ſeigneur ?

TITUS.

Telle eſt ma deſtinée.
Pour elle, & pour Titus, il n'eſt plus d'hymenée.
D'un eſpoir ſi charmant je me flatais en vain.
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entens-je, ô ciel !

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune.
Maître de l'univers je règle ſa fortune.
Je puis faire les rois, je puis les dépoſer.
Cependant de mon cœur je ne puis diſpoſer.
Rome contre les rois de tout tems ſoulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée :
L'éclat du diadême, & cent rois pour ayeux,
Deshonorent ma flame, & bleſſent tous les yeux.
Mon cœur libre d'ailleurs, ſans craindre les murmures,
Peut bruler à ſon choix dans des flames obſcures ;
Et Rome avec plaiſir recevait de ma main
La moins digne beauté, qu'elle cache en ſon ſein.
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraine.

Si

Si le peuple demain ne voit partir la reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux,
Me venir demander ſon départ à ſes yeux.
Sauvons de cet afront mon nom, & ſa mémoire;
Et puiſqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche, & mes regards, muëts depuis huit jours,
L'auront pu préparer à ce triſte diſcours;
Et même, en ce moment, inquiéte, empreſſée,
Elle veut qu'à ſes yeux j'explique ma penſée.
D'un amant interdit ſoulagez le tourment;
Epargnez à mon cœur cet éclairciſſement.
Allez, expliquez lui mon trouble & mon ſilence:
Surtout qu'elle me laiſſe éviter ſa préſence.
Soyez le ſeul témoin de ſes pleurs & des miens.
Portez lui mes adieux, & recevez les ſiens.
Fuyons tous deux, fuyons un ſpectacle funeſte,
Qui de notre conſtance acablerait le reſte,
Si l'eſpoir de régner & de vivre en mon cœur,
Peut de ſon infortune adoucir la rigueur.
Ah prince! jurez lui que toujours trop fidelle,
Gémiſſant dans ma cour, & plus exilé qu'elle,
Portant juſqu'au tombeau le nom de ſon amant,
Mon règne ne ſera qu'un long banniſſement,
Si le ciel, non content de me l'avoir ravie,

Veut encor m'afliger par une longue vie.
Vous, que l'amitié ſeule atache ſur ſes pas,
Prince, dans ſon malheur ne l'abandonnez pas.
Que l'Orient vous voye arriver à ſa ſuite ;
Que ce ſoit un triomphe, & non pas une fuite ;
Qu'une amitié ſi belle ait d'éternels liens ;
Que mon nom ſoit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos états plus voiſins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera ſon empire & le vôtre.
Je ſais que le ſénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagène.
Adieu, ne quitez point ma princeſſe, ma reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique deſir,
Tout ce que j'aimerai juſqu'au dernier ſoupir.

---

b) C'eſt ici qu'on voit plus qu'ailleurs, la néceſſité abſolue de faire de beaux vers, c'eſt-à-dire, d'être éloquent de cette éloquence propre au caractère du perſonage, & à ſa ſituation, de n'avoir que des idées juſtes & naturelles, de ne ſe pas permettre un mot vicieux, une conſtruction obſcure, une ſillabe rude, de charmer l'oreille & l'eſprit par une élégance continue. Les rôles qui ne ſont ni principaux ni relevés, ni tragiques, ont

SCENE II. b)

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ainſi le ciel s'aprête à vous rendre juſtice.
Vous partirez, ſeigneur, mais avec Bérénice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arſace, laiſſe moi le tems de reſpirer.
Ce changement eſt grand, ma ſurpriſe eſt extrême.
Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime.
Dois-je croire, grands dieux! ce que je viens d'ouïr?
Et quand je le croirais, dois-je m'en réjouïr?

ARSACE.

Mais moi-même, ſeigneur, que faut-il que je croie?
Quel obſtacle nouveau s'opoſe à votre joie?

ſurtout beſoin de cette élégance, & du charme d'une diction pure. *Bérénice*, *Atalide*, *Eriphile*, *Aricie* étaient perdues ſans ce prodige de l'art; prodige d'autant plus grand qu'il n'étonne point, qu'il plait par la ſimplicité, & que chacun croit que s'il avait eu à faire parler ces perſonages, il n'aurait pû les faire parler autrement.

Speret idem, ſudet multum, fruſtraque laboret.

Me trompiez-vous tantôt au ſortir de ces lieux,
Lorſqu'encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir oſé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me contait ſon audace nouvelle ?
Vous fuyiez un hymen qui vous faiſait trembler.
Cet hymen eſt rompu : quel ſoin peut vous troubler?
Suivez les doux tranſports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arſace, je me vois chargé de ſa conduite.
Je jouïrai longtems de ſes chers entretiens ;
Ses yeux même pouront s'acoutumer aux miens ;
Et peut-être ſon cœur fera la diférence
Des froideurs de Titus à ma perſévérance.
Titus m'acable ici du poids de ſa grandeur.
Tout diſparait dans Rome auprès de ſa ſplendeur.
Mais quoique l'Orient ſoit plein de ſa mémoire,
Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, ſeigneur, tout ſuccède à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah ! que nous nous plaiſons à nous tromper tous deux !

ARSACE.

Et pourquoi nous tromper ?

ANTIOCHUS.

Quoi ! je lui pourais plaire ?
Bérénice à mes vœux ne ſerait plus contraire ?
Bérénice d'un mot flaterait mes douleurs ?
Penſes-tu ſeulement que parmi ſes malheurs,
Quand l'univers entier négligerait ſes charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes,
Ou qu'elle s'abaiſſât juſques à recevoir
Des ſoins, qu'à mon amour elle croirait devoir ?

ARSACE.

Et qui peut mieux que vous conſoler ſa diſgrace ?
Sa fortune, ſeigneur, va prendre une autre face.
Titus la quite.

ANTIOCHUS.

Hélas ! de ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment,
D'aprendre par ſes pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verrai gémir, je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour j'aurai le triſte emploi
De recueillir des pleurs qui ne ſont pas pour moi.

ARSACE.

Quoi ! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner ſans ceſſe ?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de faibleſſe ?
Ouvrez les yeux, ſeigneur, & ſongeons entre nous

Par combien de raiſons Bérénice eſt à vous.
Puiſqu'aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient néceſſaire.

ANTIOCHUS.

Néceſſaire !

ARSACE.

A ſes pleurs acordez quelques jours,
De ſes premiers ſanglots laiſſez paſſer le cours,
Tout parlera pour vous ; le dépit, la vengeance,
L'abſence de Titus, le tems, votre préſence ;
Trois ſceptres que ſon bras ne peut ſeul ſoutenir ;
Vos deux états voiſins qui cherchent à s'unir ;
L'intérêt, la raiſon, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Oui, je reſpire, Arſace, & tu me rens la vie.
J'accepte avec plaiſir un préſage ſi doux.
Que tardons-nous ? faiſons ce qu'on atend de nous.
Entrons chez Bérénice; & puiſqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plutôt demeurons. Que faiſais-je ? Eſt-ce à moi,
Arſace, à me charger de ce cruel emploi ?
Soit vertu, ſoit amour, mon cœur s'en éfarouche.
L'aimable Bérénice entendrait de ma bouche,
Qu'on l'abandonne. Ah reine ! & qui l'aurait penſé,

Que ce mot dût jamais vous être prononcé ?

ARSACE.

La haine ſur Titus tombera toute entière.
Seigneur, ſi vous parlez, ce n'eſt qu'à ſa prière.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point. Reſpectons ſa douleur.
Aſſez d'autres viendront lui conter ſon malheur :
Et ne la crois-tu pas aſſez infortunée
D'aprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans lui donner encor le déplaiſir fatal
D'aprendre ce mépris par ſon propre rival ?
Encor un coup, fuyons ; & par cette nouvelle,
N'allons point nous charger d'une haine mortelle.

ARSACE.

Ah ! la voici, Seigneur, prenez votre parti.

ANTIOCHUS.

O ciel !

SCENE III.

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

HÉ quoi, ſeigneur, vous n'êtes point parti ?

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'était Céſar que cherchait votre vuë.
Mais n'acuſez que lui, ſi malgré mes adieux,
De ma préſence encor j'importune vos yeux.
Peut-être en ce moment je ſerais dans Oſtie,
S'il ne m'eût de ſa cour défendu la ſortie.

BÉRÉNICE.

Il vous cherche vous ſeul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu, que pour parler de vous.

BÉRÉNICE.

De moi, prince!

ANTIOCHUS.

Oui, madame.

BÉRÉNICE.

Et qu'a-t-il pû vous dire?

ANTIOCHUS.

Mille autres, mieux que moi, pouront vous en inſtruire.

c) *D'autres loin de ſe taire en ce même moment.*] Concevez l'excès de la tirannie de la rime, puiſque l'auteur qui lui commande le plus eſt gêné par elle au point de

BÉRÉNICE.

Quoi, ſeigneur....

ANTIOCHUS.

Suſpendez votre reſſentiment.
c) D'autres, loin de ſe taire en ce même moment,
Triompheraient peut-être, & pleins de confiance
Céderaient avec joie à votre impatience.
Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le ſavez bien,
A qui votre repos eſt plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colère.
Avant la fin du jour vous me juſtifîrez.
Adieu, madame.

BÉRÉNICE.

O ciel! quel diſcours! Demeurez,
Prince! c'eſt trop cacher mon trouble à votre vue.
Vous voyez devant vous une reine éperdue,
d) Qui, la mort dans le ſein, vous demande deux mots.

remplir un hémiſtiche de ces mots inutiles & lâches, *en ce même moment.*

d) *Qui la mort dans le ſein vous demande deux mots.*

Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
Seigneur, ſi mon repos vous eſt ſi précieux,
Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux,
Eclairciſſez le trouble où vous voyez mon ame.
Que vous a dit Titus ?

ANTIOCHUS.

Au nom des dieux, madame....

BÉRÉNICE.

Quoi ! vous craignez ſi peu de me déſobéir ?

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BÉRÉNICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux ! quelle violence !
Madame, encor un coup, vous loûrez mon ſilence.

BÉRÉNICE.

Prince, dès ce moment contentez mes ſouhaits,

Deux mots ailleurs ſeraient une expreſſion triviale, elle eſt ici très touchante ; tout intéreſſe, la ſituation, la paſſion, le diſcours de *Bérénice*, l'embaras même d'*Antiochus.*

Ou ſoyez de ma haine aſſuré pour jamais.

ANTIOCHUS.

Madame, après cela je ne puis plus me taire.
Hé bien, vous le voulez, il faut vous ſatisfaire.
Mais ne vous flatez point. Je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs, où vous n'oſez penſer.
Je connais votre cœur. Vous devez vous atendre,
Que je le vais fraper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé.....

BÉRÉNICE.

Quoi ?

ANTIOCHUS.

De vous déclarer,
Qu'à jamais l'un de l'autre il vous faut ſéparer.

BÉRÉNICE.

Nous ſéparer ? Qui ? moi ? Titus de Bérénice ?

ANTIOCHUS.

Il faut que devant vous je lui rende juſtice.
Tout ce que dans un cœur ſenſible & généreux,
L'amour au déſeſpoir peut raſſembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le ſien. Il pleure, il vous adore :
Mais enfin que lui ſert de vous aimer encore ?
Une reine eſt ſuſpecte à l'empire romain.
Il faut vous ſéparer, & vous partez demain.

BÉRÉNICE.

Nous ſéparer ? Hélas, Phénice !

PHÉNICE.

Hé bien, madame,
Il faut ici montrer la grandeur de votre ame.
Ce coup ſans doute eſt rude, il doit vous étonner.

BÉRÉNICE.

Après tant de ſermens Titus m'abandonner !
Titus qui me jurait.... Non, je ne le puis croire ;
Il ne me quite point, il y va de ſa gloire.
Contre ſon innocence on me veut prévenir.
Ce piége n'eſt tendu que pour nous déſunir.
Titus m'aime. Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir. Je veux lui parler tout-à-l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi ! vous pouriez ici me regarder.....

e) *Pour jamais à mes yeux gardez vous de paraître.*] Voilà le caractère de la paſſion. *Bérénice* vient de flater tout-à-l'heure *Antiochus* pour ſavoir ſon ſecret ; elle lui a dit : Si jamais je vous fus chère, parlez ; elle l'a menacé de ſa haine s'il garde le ſilence ; & dès qu'il a parlé, elle lui ordonne de ne jamais paraître devant elle. Ces flateries, ces emportemens font un effet très-intéreſſant dans la bouche d'une femme ; ils ne toucheraient pas ainſi

BÉRÉNICE.

Vous le ſouhaitez trop pour me perſuader.
Non, je ne vous crois point. Mais quoi qu'il en
puiſſe être,
e) Pour jamais à mes yeux gardez vous de paraître.
(*à Phénice.*)
Ne m'abandonnez pas dans l'état où je ſuis.
Hélas ! pour me tromper je fais ce que je puis.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

NE me trompai-je point ? L'ai-je bien entendue ?
Que je me garde, moi, de paraître à ſa vue ?
Je m'en garderai bien. Et ne partais-je pas,
Si Titus malgré moi n'eût arrêté mes pas ?

dans un homme. Tous ces ſymptomes de l'amour ſont le partage des amantes. Preſque toutes les héroïnes de *Racine* étalent ces ſentimens de tendreſſe, de jalouſie, de colère, de fureur ; tantôt ſoumiſes, tantôt déſeſpérées. C'eſt avec raiſon qu'on a nommé *Racine* le poëte des femmes. Ce n'eſt pas là du vrai tragique ; mais c'eſt la beauté que le ſujet comportait.

Sans doute il faut partir. Continuons, Arſace.
Elle croit m'afliger ; ſa haine me fait grace.
Tu me voyais tantôt inquiet, égaré :
Je partais amoureux, jaloux, deſeſpéré :
Et maintenant, Arſace, après cette défenſe,
Je partirai peut-être avec indiférence.

ARSACE.

Moins que jamais, Seigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS.

Moi je demeurerai pour me voir dédaigner ?
Des froideurs de Titus je ſerai reſponſable ?
Je me verrai puni, parce qu'il eſt coupable ?
Avec quelle injuſtice, & quelle indignité,
Elle doute à mes yeux de ma ſincérité !
Titus l'aime, dit-elle, & moi je l'ai trahie.
L'ingrate ! m'acuſer de cette perfidie !
Et dans quel tems encor ! Dans le moment fatal,
Que j'étale à ſes yeux les pleurs de mon rival ;
Que pour la conſoler je le faiſais paraître,
Amoureux & conſtant, plus qu'il ne l'eſt peut-être.

f) *Va voir ſi la douleur ne l'a point trop ſaiſie.*] Tous les actes de cette piéce finiſſent par des vers faibles, & un peu langoureux. Le public aime aſſez que chaque acte ſe termine par quelque morceau brillant qui enlève les

ARSACE.

Et de quel ſoin, Seigneur, vous allez-vous troubler ?
Laiſſez à ce torrent le tems de s'écouler.
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il paſſe.
Demeurez ſeulement.

ANTIOCHUS.

Non, je la quite, Arſace !
Je ſens qu'à ſa douleur je pourrais compatir.
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons, & de ſi loin évitons la cruelle,
Que de longtems, Arſace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reſte encor aſſez de jour.
Je vais dans mon palais atendre ton retour.
f) Va voir ſi la douleur ne l'a point trop ſaiſie;
Cours; & partons du-moins aſſurés de ſa vie.

Fin du troiſiéme acte.

---

aplaudiſſemens. Mais *Bérénice* réuſſit ſans ce ſecours. Les tendreſſes de l'amour ne comportent guères ces grands traits qu'on exige à la fin des actes dans des ſituations vraiment tragiques.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BÉRÉNICE, *ſeule.*

PHÉNICE *a*) ne vient point. Momens trop rigoureux,
Que vous paraiſſez lents à mes rapides vœux!
Je m'agite, je cours, languiſſante, abatue;
La force m'abandonne, & le repos me tue.
Phénice ne vient point. Ah que cette longueur
D'un préſage funeſte épouvante mon cœur!
Phénice n'aura point de réponſe à me rendre.
Titus, l'ingrat Titus, n'a point voulu l'entendre.
Il fuit, il ſe dérobe à ma juſte fureur.

SCENE

a) *Phénice ne vient point, momens trop rigoureux &c.* Je me ſouviens d'avoir vû autrefois une tragédie de *St. Jean Batiſte*, ſupoſée antérieure à *Bérénice*, dans laquelle on avait inſéré toute cette tirade, pour faire croire que *Racine* l'avait volée. Cette ſupoſition mal adroite, était aſſez confondue par le ſtile barbare du reſte de la piéce.

Mais

SCENE II.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

CHère Phénice, hé bien! as-tu vû l'empereur?
Qu'a-t-il dit? Viendra-t-il?

PHÉNICE.

Oui, je l'ai vû, madame,
Et j'ai peint à ſes yeux le trouble de votre ame.
J'ai vû couler des pleurs qu'il voulait retenir.

BÉRÉNICE.

Vient-il?

PHÉNICE.

N'en doutez point, madame, il va venir.
Mais voulez-vous paraître en ce deſordre extrême?
Remettez vous, madame, & rentrez en vous-même.

Mais ce trait ſufit pour faire voir à quels excès ſe porte la jalouſie, ſurtout quand il s'agit des ſuccès du théatre, qui étant les plus éclatans dans la litérature ſont auſſi ceux qui aveuglent le plus les yeux de l'envie. *Corneille* & *Racine* en reſſentirent les effets tant qu'ils travaillèrent.

Laiſſez moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux ſont cachés.
b) Soufrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

BÉRÉNICE.

Laiſſe, laiſſe, Phénice, il verra ſon ouvrage.
Et que m'importe, hélas! de ces vains ornemens,
Si ma foi, ſi mes pleurs, ſi mes gémiſſemens,
Mais que dis-je, mes pleurs! ſi ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène?
Dis moi, que produiront tes ſecours ſuperflus,
Et tout ce faible éclat qui ne le touche plus?

PHÉNICE.

Pourquoi lui faites-vous cet injuſte reproche?
J'entens du bruit, madame, & l'empereur s'aproche.
Venez, fuyez la foule, & rentrons promtement,
Vous l'entretiendrez ſeul dans votre apartement.

---

b) *Soufrez que de vos pleurs je répare l'outrage &c.* On peut apliquer à ces vers ce précepte de *Boileau :*

Qui dit ſans s'avilir les plus petites choſes.

En effet, rien n'eſt plus petit que de faire paraître ſur le théatre tragique une ſuivante qui propoſe à ſa maitreſſe

SCENE III.

TITUS, PAULIN, Suite.

TITUS.

DE la reine, Paulin, flatez l'inquiétude.
Je vais la voir. Je veux un peu de ſolitude.
Que l'on me laiſſe.

PAULIN.

O ciel! que je crains ce combat!
Grands dieux, ſauvez ſa gloire, & l'honneur de l'état!
Voyons la reine. *c*)

SCENE IV.

TITUS *ſeul.*

HÉ bien, Titus, que viens-tu faire?
Bérénice t'atend. D'où viens-tu, téméraire?

de rajuſter ſon voile & ſes cheveux. Otez à ces idées les graces de la diction, on rira.

c) Ou le théatre reſte vuide, ou *Titus* voit *Bérénice*; s'il la voit, il doit donc dire qu'il l'évite, ou lui parler.

Tes adieux ſont-ils prêts ? T'es-tu bien conſulté ?
Ton cœur te promet-il aſſez de cruauté ?
Car enfin au combat, qui pour toi ſe prépare,
C'eſt peu d'être conſtant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux, dont la douce langueur
Sait ſi bien découvrir les chemins de mon cœur ?
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,
Atachés ſur les miens, m'acabler de leurs larmes,
Me ſouviendrai-je alors de mon triſte devoir ?
Pourai-je dire enfin, Je ne veux plus vous voir ?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer ? Qui l'ordonne ? Moi-même.
Car enfin Rome a-t-elle expliqué ſes ſouhaits ?
L'entendons-nous crier autour de ce palais ?
Vois-je l'état panchant au bord du précipice ?
Ne le puis-je ſauver que par ce ſacrifice ?
Tout ſe tait, & moi ſeul trop promt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui ſait ſi ſenſible aux vertus de la reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour romaine ?
Rome peut par ſon choix juſtifier le mien.
Non, non, encor un coup, ne précipitons rien.
Que Rome avec ſes loix mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de perſévérance,

Rome ſera pour nous. Titus, ouvre les yeux.
Quel air reſpires-tu ? N'es-tu pas dans ces lieux,
Où la haine des rois avec le lait ſucée,
Par crainte ou par amour ne peut être éfacée ?
Rome jugea ta reine, en condamnant ſes rois.
N'as-tu pas en naiſſant entendu cette voix ?
Et n'as-tu pas encor ouï la renommée,
T'annoncer ton devoir juſques dans ton armée ?
Et lorſque Bérénice arriva ſur tes pas,
Ce que Rome en jugeait, ne l'entendis-tu pas ?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?
Ah lâche ! fui l'amour, ou renonce à l'empire.
Au bout de l'univers va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce-là ces projets de grandeur & de gloire,
Qui devaient dans les cœurs conſacrer ma mémoire ?
Depuis huit jours je règne ; & juſques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur ? j'ai tout fait pour l'amour.
D'un tems ſi précieux quel compte puis-je rendre ?
Où ſont ces heureux jours que je faiſais atendre ?
Quels pleurs ai-je ſechés ? Dans quels yeux ſatisfaits
Ai-je déja goûté le fruit de mes bienfaits ?

L'univers a-t-il vû changer ſes deſtinées ?
Sais-je combien le ciel m'a compté de journées ?
Et de ce peu de jours ſi longtems atendu,
Ah malheureux ! combien j'en ai déja perdu !
Ne tardons plus. Faiſons ce que l'honneur exige.
Rompons le ſeul lien ..... *d*)

SCENE V.

BÉRÉNICE, TITUS.

BÉRÉNICE (*en ſortant.*)

NOn, laiſſez moi, vous dis-je.
En vain tous vos conſeils me retiennent ici.
Il faut que je le voye. Ah ſeigneur ! vous voici.
Hé bien, il eſt donc vrai que Titus m'abandonne ?
Il faut nous ſéparer, & c'eſt lui qui l'ordonne ?

TITUS.

N'acablez point, madame, un prince malheureux.

d) Ce monologue eſt long, & il contient pour le fond les mêmes choſes à peu près que *Titus* a dites à *Paulin*. Mais remarquez qu'il y a des nuances diférentes. Les nuances ſont beaucoup dans la peinture des paſſions ; & c'eſt là le grand art ſi caché & ſi dificile, dont *Racine*

Il ne faut point ici nous atendrir tous deux.
Un trouble aſſez cruel m'agite & me dévore,
Sans que des pleurs ſi chers me déchirent encore.
Rapellez bien plutôt ce cœur, qui tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnaître la voix.
Il en eſt tems. Forcez votre amour à ſe taire;
Et d'un œil que la gloire & la raiſon éclaire,
Contemplez mon devoir dans toute ſa rigueur.
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur.
Aidez moi, s'il ſe peut, à vaincre ma faibleſſe,
A retenir des pleurs qui m'échapent ſans ceſſe:
Ou ſi nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins ſoutienne nos douleurs:
Et que tout l'univers reconnaiſſe ſans peine,
Les pleurs d'un empereur, & les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma princeſſe, il faut nous ſéparer.

BÉRÉNICE.

Ah cruel! eſt-il tems de me le déclarer?
Qu'avez-vous fait? Hélas! je me ſuis crue aimée.
Au plaiſir de vous voir mon ame acoutumée,

s'eſt ſervi pour aller juſqu'au cinquiéme acte ſans rebuter le ſpectateur. Il n'y a pas dans ce monologue un ſeul mot hors de ſa place. *Ah! láche, fais l'amour, & renonce à l'empire.* Ce vers, & tout ce qui ſuit, me paraiſſent admirables.

Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos loix;
Quand je vous l'avouai pour la première fois ?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée !
Que ne me diſiez-vous, Princeſſe infortunée,
Où vas-tu t'engager, & quel eſt ton eſpoir ?
Ne donne point un cœur, qu'on ne peut recevoir.
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre,
Quand de vos ſeules mains ce cœur voudrait dépendre ?
Tout l'empire a vingt fois conſpiré contre nous.
Il était tems encor, que ne me quitiez-vous ?
Mille raiſons alors conſolaient ma miſère.
Je pouvais de ma mort acuſer votre père,
Le peuple, le ſénat, tout l'empire Romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une ſi chère main.
Leur haine dès longtems contre moi déclarée,
M'avait à mon malheur dès longtems préparée.
Je n'aurais pas, ſeigneur, reçu ce coup cruel,
Dans le tems que j'eſpère un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il deſire,
Lorſque Rome ſe tait, quand votre père expire,
Lorſque tout l'univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS.

Et c'eſt moi ſeul auſſi qui pouvais me détruire.
Je pouvais vivre alors, & me laiſſer ſéduire.
Mon cœur ſe gardait bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvait un jour nous deſunir.
Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible.
Je n'examinais rien, j'eſpérais l'impoſſible.
Que ſais-je! j'eſpérais de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obſtacles ſemblaient renouveller ma flame.
Tout l'empire parlait; mais la gloire, madame,
Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur,
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
Je ſais tous les tourmens où ce deſſein me livre.
Je ſens bien que ſans vous je ne ſaurais plus vivre,
Que mon cœur de moi-même eſt prêt à s'éloigner.
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE.

Hé bien régnez, cruel! contentez votre gloire.
Je ne diſpute plus. J'atendais, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille ſermens
D'un amour qui devait unir tous nos momens,
Cette bouche à mes yeux s'avouant infidelle,
M'ordonnât elle-même une abſence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.

Je n'écoute plus rien, & pour jamais adieu.
Pour jamais! Ah ſeigneur! ſongez-vous en vous-même,
Combien ce mot cruel eſt afreux quand on aime?
Dans un mois, dans un an, comment ſoufrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me ſéparent de vous?
Que le jour recommence, & que le jour finiſſe,
Sans que jamais Titus puiſſe voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puiſſe voir Titus?
Mais quelle eſt mon erreur, & que de ſoins perdus!
L'ingrat de mon départ conſolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon abſence?
Ces jours ſi longs pour moi lui ſembleront trop courts.

TITUS.

Je n'aurai pas, madame, à compter tant de jours.
J'eſpère que bientôt la triſte renommée
Vous fera confeſſer que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pû ſans expirer.....

BÉRÉNICE.

Ah ſeigneur! s'il eſt vrai, pourquoi nous ſéparer?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée.
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous reſpirez?

TITUS.

Hélas! vous pouvez tout, madame ; demeurez ;
Je n'y réſiſte point ; mais je ſens ma faibleſſe.
Il faudra vous combatre & vous craindre ſans ceſſe,
Et ſans ceſſe veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraînent vos apas.
Que dis-je! En ce moment mon cœur hors de lui-même
S'oublie, & ſe ſouvient ſeulement qu'il vous aime.

BÉRÉNICE.

Hé bien, ſeigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver?
Voyez-vous les Romains prêts à ſe ſoulever?

TITUS.

Et qui ſait de quel œil ils prendront cette injure?
S'ils parlent, ſi les cris ſuccèdent au murmure,
Faudra-t-il par le ſang juſtifier mon choix?
S'ils ſe taiſent, madame, & me vendent leurs loix,
A quoi m'expoſez-vous? Par quelle complaiſance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience?
Que n'oſeront-ils point alors me demander?
Maintiendrai-je des loix, que je ne puis garder?

BÉRÉNICE.

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.

TITUS.

Je les compte pour rien! Ah ciel! quelle injuſtice!

BÉRÉNICE.

Quoi! pour d'injuſtes loix que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger!
Rome a ſes droits, ſeigneur; n'avez-vous pas les vôtres?
Ses intérêts ſont-ils plus ſacrés que les nôtres?
Dites, parlez.

TITUS.

Hélas! que vous me déchirez!

BÉRÉNICE.

e) Vous êtes empereur, ſeigneur, & vous pleurez!

TITUS.

f) Oui, madame, il eſt vrai, je pleure, je ſoupire;
Je frémis. Mais enfin quand j'acceptai l'empire,

e) *Vous êtes empereur, ſeigneur, & vous pleurez.*] Ce vers ſi connu faiſait alluſion à cette réponſe de mademoiſelle *Mancini* à *Louïs XIV. Vous m'aimez, vous êtes roi, vous pleurez, & je pars!* Cette réponſe eſt bien plus remplie de ſentiment, eſt bien plus énergique que le vers de *Bérénice.* Ce vers même n'eſt au fond qu'un reproche un peu ironique. Vous dites qu'un empereur doit vaincre l'amour, vous êtes empereur, & vous pleurez!

f) *Oui, madame, il eſt vrai, je pleure, je ſoupire.*] Cela eſt trop faible; il ne faut pas dire, *je pleure*, il faut que par vos diſcours on juge que votre cœur eſt déchiré.

Rome me fit jurer de maintenir ſes droits,
Il les faut maintenir. Déja plus d'une fois,
Rome a de mes pareils exercé la conſtance.
Ah! ſi vous remontiez juſques à ſa naiſſance,
Vous les verriez toujours à ſes ordres ſoumis.
L'un, jaloux de ſa foi va chez les ennemis,
Chercher avec la mort la peine toute prête.
D'un fils victorieux l'autre proſcrit la tête.
L'autre avec des yeux ſecs, & preſque indiférens,
Voit mourir ſes deux fils par ſon ordre expirans.
Malheureux! mais toujours la patrie & la gloire
Ont parmi les Romains remporté la victoire.
Je ſais qu'en vous quitant le malheureux Titus
g) Paſſe l'auſtérité de toutes leurs vertus,

Je m'étonne comment *Racine* a cette fois manqué à une règle qu'il connaiſſait ſi bien.

g) *Paſſe l'auſtérité de toutes leurs vertus.*] Cela me paraît encor plus faible, parce que rien ne l'eſt tant que l'exagération outrée. Il eſt ridicule qu'un empereur diſe qu'il y a plus de vertu, plus d'auſtérité à quiter ſa maîtreſſe, qu'à immoler à ſa patrie ſes deux enfans coupables. Il falait peut-être dire en parlant des *Brutus* & des *Manlius*, *Titus en vous quitant les égalè peut-être :* ou plutôt, il ne falait point comparer une victoire remportée ſur l'amour à ces exemples étonnans, & preſque ſurna-

Qu'elle n'aproche point de cet effort inſigne.
Mais, madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laiſſer un exemple à la poſtérité,
Qui ſans de grands efforts ne puiſſe être imité?

BÉRÉNICE.

Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, ingrat! de m'arracher la vie.
De tous vos ſentimens mon cœur eſt éclairci.
Je ne vous parle plus de me laiſſer ici.
Qui moi? j'aurais voulu, honteuſe & mépriſée,
D'un peuple qui me hait ſoutenir la riſée?
J'ai voulu vous pouſſer juſques à ſon refus.
C'en eſt fait, & bientôt vous ne me craindrez plus.
N'atendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'ateſte le ciel ennemi des parjures:

turels de la rigidité des anciens romains. Les vers ſont bien faits, je l'avoue; mais encor une fois, cette ſcène élégante n'eſt pas ce qu'elle devrait être.

h) Peut-être cette ſcène pouvait-elle être plus vive, & porter dans les cœurs plus de trouble & d'atendriſſement; peut-être eſt-elle plus élégante & meſurée que déchirante.

Et que tout l'univers reconnaiſſe ſans peine
Les pleurs d'un empereur, & les pleurs d'une reine.

Non, ſi le ciel encor eſt touché de mes pleurs,
Je le prie en mourant d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injuſtice,
Si devant que mourir la triſte Bérénice
Vous veut de ſon trépas laiſſer quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat! qu'au fond de votre cœur.
Je ſais que tant d'amour n'en peut être effacée,
Que ma douleur préſente, & ma bonté paſſée,
Mon ſang, qu'en ce palais je veux même verſer,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laiſſer;
Et ſans me repentir de ma perſévérance,
Je me remets ſur eux de toute ma vengeance.
Adieu. *h*)

Car enfin, ma princeſſe, il faut nous ſéparer.
Eh bien, ſeigneur, eh bien, qu'en peut-il arriver?
Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.
Je les compte pour rien! ah ciel, quelle injuſtice!

Tout cela me paraît petit, je le dis hardiment, & je ſuis en cela ſeul de l'opinion de *St. Evremont*, qui dit en pluſieurs endroits, que les ſentimens dans nos tragédies ne ſont pas aſſez profonds, que le déſeſpoir n'y eſt qu'une ſimple douleur, la fureur, un peu de colère.

SCENE VI.

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

DAns quel deſſein vient-elle de ſortir, Seigneur ? eſt-elle enfin diſpoſée à partir ?

TITUS.

Paulin, je ſuis perdu, je n'y pourai ſurvivre. La reine veut mourir. Allons, il faut la ſuivre. Courons à ſon ſecours.

PAULIN.

Hé quoi ! n'avez-vous pas Ordonné dès tantôt qu'on obſerve ſes pas ? Ses femmes, à toute heure autour d'elle empreſſées, Sauront la détourner de ces triſtes penſées. Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups. Seigneur, continuez, la victoire eſt à vous.

Je

i) *Néron tant déteſté.*] Autre exagération puérile. Quelle comparaiſon y a-t-il à faire d'un homme qui n'épouſe point ſa maîtreſſe à un monſtre qui fait aſſaſſiner ſa mère ?

k) *Rome en dira ce qu'elle voudra dire.*

Je

Je ſais que ſans pitié vous n'avez pû l'entendre ;
Moi-même en la voyant je n'ai pû m'en défendre.
Mais regardez plus loin. Songez en ce malheur
Quelle gloire va ſuivre un moment de douleur,
Quels aplaudiſſemens l'univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir.

TITUS.

Non, je ſuis un barbare.
Moi-même je me hais. *i*) Néron tant déteſté
N'a point à cet excès pouſſé ſa cruauté.
Je ne ſoufrirai point que Bérénice expire.
Allons, *k*) Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN.

Quoi, ſeigneur !

TITUS.

Je ne ſais, Paulin, ce que je dis.
L'excès de la douleur acable mes eſprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de votre renommée.
Déja de vos adieux la nouvelle eſt ſemée.

Je ne ſais, Paulin, ce que je dis.]
Dire, & *dis* ſont un mauvais effet. *Je ne ſais ce que je dis*, eſt du ſtile comique, & c'était quand il ſe croyait plus auſtère que *Brutus*, & plus cruel que *Néron*, qu'il pouvait s'écrier, *Je ne ſais ce que je dis.*

Rome, qui gémiſſait, triomphe avec raiſon :
Tous les temples ouverts fument en votre nom ;
Et le peuple élevant *l*) vos vertus juſqu'aux nues,
Va partout de lauriers couronner vos ſtatues.

TITUS.

Ah Rome ! Ah Bérénice ! Ah prince malheureux !
Pourquoi ſuis-je empereur ? *m*) pourquoi ſuis-je amoureux ?

SCENE VII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS.

QU'avez-vous fait, ſeigneur ? L'aimable Bérénice

l) *Vos vertus juſqu'aux nues.*] Ni cette expreſſion, ni cette cacofonie, ne ſemblent dignes de *Racine.*

m) *Pourquoi ſuis-je amoureux ?*] Tous ces actes finiſſent froidement, & par des vers qui apartiennent plus à la haute comédie qu'à la tragédie. Il ne doit pas demander pourquoi il eſt empereur. *Amoureux* eſt d'une idile ; *amoureux* eſt trop général. Pourquoi dois-je quiter ce que je dois adorer ? Pourquoi ſuis-je forcé à rendre malheureuſe celle qui mérite le moins de l'être ? C'eſt là (du

Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.
n) Elle n'entend ni pleurs, ni conſeil, ni raiſon.
Elle implore à grands cris le fer & le poiſon.
Vous ſeul vous lui pouvez aracher cette envie.
On vous nomme, & ce nom la rapelle à la vie.
Ses yeux toujours tournés vers votre apartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis réſiſter, ce ſpectacle me tue.
Que tardez-vous? allez vous montrer à ſa vue.
Sauvez tant de vertus, de graces, de beauté,
Ou renoncez, ſeigneur, à toute humanité.

TITUS.

Hélas! quel mot puis-je lui dire?
Moi-même en ce moment ſais-je ſi je reſpire? *o*)

---

moins je le crois) le ſentiment qu'il devait exprimer.

n) *Elle n'entend ni pleurs.*] Ce mot *pleurs*, joint avec *conſeil* & *raiſon*, ſauve l'irrégularité du terme *entendre*. On n'entend point de pleurs; mais ici, *n'entend* ſignifie *ne donne point atention.*

o) Cette ſcène, & la ſuivante, qui ſemblent être peu de choſe, me paraiſſent parfaites. *Antiochus* joue le rôle d'un homme qui eſt ſupérieur à ſa paſſion. *Titus* eſt atendri & ébranlé comme il doit l'être; & dans le moment

SCENE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE.

SEigneur, tous les tribuns, les conſuls, le ſénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'état.
Un grand peuple les ſuit, qui, plein d'impatience,
Dans votre apartement atend votre préſence.

TITUS.

Je vous entens, grands dieux! Vous voulez raſſurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

le ſénat vient le féliciter d'une victoire qu'il craint de remporter ſur lui-même. Ce ſont des reſſorts preſque imperceptibles qui agiſſent puiſſamment ſur l'ame. Il y a mille fois plus d'art dans cette belle ſimplicité, que dans cette foule d'incidens dont on a chargé tant de tragédies. *Corneille* a auſſi le mérite de n'avoir jamais recours à cette malheureuſe ſtérile fécondité qui entaſſe événemens ſur événemens; mais il n'a pas l'art de *Racine*, de trouver dans l'incident le plus ſimple, le dévelopement du cœur humain.

PAULIN.

Venez, ſeigneur, paſſons dans la chambre prochaine.
Allons voir le ſénat.

ANTIOCHUS.

Ah ! courez chez la reine.

PAULIN.

Quoi ! vous pouriez, ſeigneur, par cette indignité,
De l'empire à vos piés fouler la majeſté ?
Rome....

TITUS.

Il ſufit, Paulin, nous allons les entendre.
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la reine. Allez, j'eſpère à mon retour,
Qu'elle ne poura plus douter de mon amour.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSACE *ſeul.*

OU pourai-je trouver ce prince trop fidèle ?
Ciel ! conduiſez mes pas & ſecondez mon zèle.
Faites qu'en ce moment je lui puiſſe annoncer
Un bonheur où peut-être il n'oſe plus penſer.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AH ! quel heureux deſtin en ces lieux vous renvoie,
Seigneur ?

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'aporte quelque joie,
Arſace, rens-en grace à mon ſeul deſeſpoir.

ARSACE.

La reine part, ſeigneur.

ANTIOCHUS.

Elle part ?

ARSACE.

Dès ce ſoir.

Ses ordres ſont donnés. Elle s'eſt ofenſée,
Que Titus à ſes pleurs l'ait ſi longtems laiſſée.
Un généreux dépit ſuccède à ſa fureur.
Bérénice renonce à Rome, à l'empereur,
Et même veut partir, avant que Rome inſtruite
Puiſſe voir ſon deſordre, & jouïr de ſa fuite.
Elle écrit à Céſar.

ANTIOCHUS.

O ciel! qui l'aurait cru ?
Et Titus ?

ARSACE.

A ſes yeux Titus n'a point paru.
Le peuple avec tranſport l'arrête & l'environne,
Aplaudiſſant aux noms que le ſénat lui donne :
Et ces noms, ces reſpects, ces aplaudiſſemens,
Deviennent pour Titus autant d'engagemens,
Qui le liant, ſeigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous les ſoupirs & les pleurs de la reine,
Fixent dans ſon devoir ſes vœux irréſolus.
C'en eſt fait ; & peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de ſujets d'eſpoir, Arſace, je l'avoue !

Mais d'un ſoin ſi cruel la fortune ſe joue :
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis :
Et mon cœur prévenu d'une crainte importune,
Croit même, en eſpérant, irriter la fortune.
Mais que vois-je ? Titus porte vers nous ſes pas.
Que veut-il ?

SCENE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS (*en entrant.*)

DEmeurez, qu'on ne me ſuive pas.
Enfin, Prince, je viens dégager ma promeſſe.
Bérénice m'ocupe, & m'aſſige ſans ceſſe.
Je viens le cœur percé de vos pleurs & des ſiens,
Calmer des déplaiſirs moins cruels que les miens.
Venez, prince, venez ; je veux bien que vous-même,
Pour la dernière fois vous voyiez ſi je l'aime.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

HÉ bien ! voilà l'eſpoir que tu m'avais rendu,
Et tu vois le triomphe où j'étais atendu.
Bérénice partait juſtement irritée.
Pour ne la plus revoir Titus l'avait quitée.
Qu'ai-je donc fait, grands dieux ! Quel cours infortuné
A ma funeſte vie aviez-vous deſtiné !
Tous mes momens ne ſont qu'un éternel paſſage
De la crainte à l'eſpoir, de l'eſpoir à la rage !
Et je reſpire encor ! Bérénice ! Titus !
Dieux cruels ! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

SCENE V.

TITUS, BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

NOn, je n'écoute rien ; me voilà réſolue.
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue ?

Pourquoi venir encor aigrir mon deſeſpoir ?
N'êtes-vous pas content ? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais de grace, écoutez.

BÉRÉNICE.

Il n'eſt plus tems.

TITUS.

Madame,
Un mot.

BÉRÉNICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon ame!
Ma Princeſſe, d'où vient ce changement ſoudain ?

BÉRÉNICE.

C'en eſt fait. Vous voulez que je parte demain ;
Et moi, j'ai réſolu de partir tout-à-l'heure,
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BÉRÉNICE.

Ingrat, que je demeure !
Et pourquoi ? Pour entendre un peuple injurieux,
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux ?
Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,

Tandis que dans les pleurs moi ſeule je me noie?
Quel crime, quelle ofenſe a pû les animer?
Hélas! & qu'ai-je fait, que de vous trop aimer?

TITUS.

Ecoutez-vous, madame, une foule inſenſée?

BÉRÉNICE.

Je ne vois rien ici dont je ne ſois bleſſée.
Tout cet apartement préparé par vos ſoins,
Ces lieux de mon amour ſi longtems les témoins,
Qui ſemblaient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces feſtons, où nos noms enlaſſés l'un dans l'autre,
A mes triſtes regards viennent partout s'ofrir,
Sont autant d'impoſteurs que je ne puis ſoufrir.
Allons, Phénice.

TITUS.

O ciel! que vous êtes injuſte!

BÉRÉNICE.

Retournez, retournez vers ce ſénat auguſte,
Qui vient vous aplaudir de votre cruauté.
Hé bien, avec plaiſir l'avez-vous écouté?
Etes-vous pleinement content de votre gloire?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire?
Mais ce n'eſt pas aſſez expier vos amours,
Avez-vous bien promis de me haïr toujours?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïſſe!
Que je puiſſe jamais oublier Bérénice !
Ah dieux ! dans quel moment ſon injuſte rigueur,
De ce cruel ſoupçon vient afliger mon cœur !
Connaiſſez moi, madame ; & depuis cinq années,
Comptez tous les momens, & toutes les journées,
Où par plus de tranſports, & par plus de ſoupirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les deſirs.
Ce jour ſurpaſſe tout : jamais, je le confeſſe,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendreſſe ;
Et jamais .....

BÉRÉNICE.

Vous m'aimez, vous me le ſoutenez,
Et cependant je pars, & vous me l'ordonnez.
Quoi ! dans mon deſeſpoir trouvez-vous tant de charmes ?
Craignez-vous que mes yeux verſent trop peu de larmes ?
Que me ſert de ce cœur l'inutile retour ?
Ah cruel ! par pitié montrez moi moins d'amour.
Ne me rapellez point une trop chère idée ;

a) *Titus* liſait tout haut cette lettre à la première repréſentation. Un mauvais plaiſant dit que c'était le teſtament de *Bérénice*. *Racine* en fit ſuprimer la lecture. On

Et laiſſez moi du moins partir perſuadée,
Que déja de votre ame exilée en ſecret,
J'abandonne un ingrat qui me perd ſans regret.
Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
(*Il lit une lettre.*) *a*)
Voilà de votre amour tout ce que je deſire.
Liſez, ingrat! liſez, & me laiſſez ſortir.

TITUS.

Vous ne ſortirez point, je n'y puis conſentir.
Quoi! ce départ n'eſt donc qu'un cruel ſtratagême?
Vous cherchez à mourir? & de tout ce que j'aime,
Il ne reſtera plus qu'un triſte ſouvenir?
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le faſſe venir.
(*Bérénice ſe laiſſe tomber ſur un ſiége.*)

SCENE VI.

TITUS, BÉRÉNICE.

TITUS.

MAdame, il faut vous faire un aveu véritable.
Lorſque j'enviſageai le moment redoutable,

a cru que la vraie raiſon était que la lettre ne contenait que les mêmes choſes que *Bérénice* dit dans le cours de la piéce.

Où preſſé par les loix d'un auſtère devoir,
Il falait pour jamais renoncer à vous voir ;
Quand de ce triſte adieu je prévis les aproches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je préparai mon ame à toutes les douleurs
Que peut faire ſentir le plus grand des malheurs.
Mais quoi que je craigniſſe, il faut que je le die,
Je n'en avais prévu que la moindre partie.
Je croyais ma vertu moins prête à ſucomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vû devant mes yeux Rome entière aſſemblée.
Le ſénat m'a parlé ; mais mon ame acablée
Ecoutait ſans entendre, & ne leur a laiſſé,
Pour prix de leurs tranſports, qu'un ſilence glacé.
Rome de votre ſort eſt encor incertaine.
Moi-même à tous momens je me ſouviens à peine,
Si je ſuis empereur, & ſi je ſuis Romain.
Je ſuis venu vers vous ſans ſavoir mon deſſein.
Mon amour m'entraînait, & je venais peut-être
Pour me chercher moi-même, & pour me reconnaître.
Qu'ai-je trouvé ? je vois la mort peinte en vos yeux.
Je vois pour la chercher que vous quitez ces lieux.
C'en eſt trop. Ma douleur, à cette triſte vue,

A ſon dernier excès eſt enfin parvenue.
Je reſſens tous les maux que je puis reſſentir ;
Mais je vois le chemin par où j'en puis ſortir.
Ne vous atendez point, que las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tariſſe vos larmes.
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me ſuit.
Sans ceſſe elle préſente à mon ame étonnée,
L'empire incompatible avec votre hymenée :
Me dit, qu'après l'éclat & les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouſer encor moins que jamais.
Oui, madame ; & je dois moins encore vous dire,
Que je ſuis prêt pour vous d'abandonner l'empire,
De vous ſuivre, & d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite.
Vous verriez à regret marcher à votre ſuite,
Un indigne empereur ſans empire, ſans cour,
Vil ſpectacle aux humains des faibleſſes d'amour.
Pour ſortir des tourmens, dont mon ame eſt la proie,
Il eſt, vous le ſavez, une plus noble voie.
Je me ſuis vû, madame, enſeigner ce chemin,
Et par plus d'un héros, & par plus d'un Romain.
Lorſque trop de malheurs ont laſſé leur conſtance,

Ils ont tous expliqué cette perſévérance,
Dont le ſort s'atachait à les perſécuter,
Comme un ordre ſecret de n'y plus réſiſter.
Si vos pleurs plus longtems viennent fraper ma vue,
Si toujours à mourir je vous vois réſolue,
S'il faut qu'à tous momens je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en reſpecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous atendre.
En l'état où je ſuis je puis tout entreprendre :
Et je ne répons pas que ma main à vos yeux
N'enſanglante à la fin nos funeſtes adieux.

BÉRÉNICE.

Hélas !

TITUS.

Non, il n'eſt rien dont je ne ſois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant reſponſable.
Songez-y bien, madame ; & ſi je vous ſuis cher...

SCENE DERNIERE.

TITUS, BÉRÉNICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

VEnez, prince, venez, je vous ai fait chercher :
Soyez ici témoin de toute ma faibleſſe.

Voyez ſi c'eſt aimer avec peu de tendreſſe.
Jugez nous. .

ANTIOCHUS.

Je crois tout. Je vous connais tous deux :
Mais connaiſſez vous-même un prince malheureux.
Vous m'avez honoré, ſeigneur, de votre eſtime :
Et moi, je puis ici vous le jurer ſans crime,
A vos plus chers amis j'ai diſputé ce rang,
Je l'ai diſputé même aux dépens de mon ſang.
Vous m'avez, malgré moi, confié l'un & l'autre,
La reine ſon amour, & vous, ſeigneur, le vôtre.
La reine qui m'entend, peut me deſavouer :
Elle m'a vu toujours ardent à vous louer,
Répondre par mes ſoins à votre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnaiſſance :
Mais le pouriez-vous croire, en ce moment fatal,
Qu'un ami ſi fidèle était votre rival ?

TITUS.

Mon rival !

ANTIOCHUS.

Il eſt tems que je vous éclairciſſe.
Oui, ſeigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
Pour ne la plus aimer, j'ai cent fois combatu.
Je n'ai pû l'oublier, au moins je me ſuis tû.
De votre changement la flateuſe aparence
M'avait rendu tantôt quelque faible eſpérance.

Les larmes de la reine ont éteint cet eſpoir.
Ses yeux baignés de pleurs demandaient à vous voir.
Je ſuis venu, ſeigneur, vous apeller moi-même.
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime.
Vous vous êtes rendu, je n'en ai point douté.
Pour la dernière fois je me ſuis conſulté.
J'ai fait de mon courage une épreuve dernière.
Je viens de rapeller ma raiſon toute entière.
Jamais je ne me ſuis ſenti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds:
Ce n'eſt qu'en expirant que je puis le *détruire;*
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous inſtruire.
Oui, madame, vers vous j'ai rapellé ſes pas.
Mes ſoins ont réuſſi, je ne m'en repens pas.
Puiſſe le ciel verſer, ſur toutes vos années,
Mille proſpérités l'une à l'autre enchaînées!
Ou s'il vous garde encor un reſte de couroux,
Je conjure les dieux d'épuiſer tous les coups,
Qui pouraient menacer une ſi belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous ſacrifie.

BÉRÉNICE (*ſe levant.*)

Arrêtez, arrêtez! Princes trop généreux,
En quelle extrémité me jettez-vous tous deux!
Soit que je vous regarde, ou que je l'enviſage,
Par-tout du déſeſpoir je rencontre l'image.

Je ne vois que des pleurs ; & je n'entens parler
Que de trouble, d'horreur, de ſang prêt à couler.
(*à Titus.*)
Mon cœur vous eſt connu, ſeigneur, & je puis dire,
Qu'on ne l'a jamais vû ſoupirer pour l'empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Céſars
N'a point, vous le ſavez, atiré mes regards.
J'aimais, ſeigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
Ce jour, je l'avoûrai, je me ſuis allarmée.
J'ai cru que votre amour allait finir ſon cours.
Je connais mon erreur, & vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'eſt troublé, j'ai vû couler vos larmes.
Bérénice, ſeigneur, ne vaut point tant d'alarmes :
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le tems que Titus atire tous ſes vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voye en un moment enlever ſes délices.
Je crois depuis cinq ans juſqu'à ce dernier jour,
Vous avoir aſſuré d'un véritable amour.
Ce n'eſt pas tout : je veux en ce moment funeſte,
Par un dernier effort couronner tout le reſte.
Je vivrai, je ſuivrai vos ordres abſolus.
Adieu, ſeigneur, régnez, je ne vous verrai plus.
(*à Antiochus.*)
Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même,

Que je ne conſens pas de quiter ce que j'aime,
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, & faites vous un effort généreux.
Sur Titus, & ſur moi, réglez votre conduite.
Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quite.
Portez loin de mes yeux vos ſoupirs, & vos fers.
Adieu, ſervons tous trois d'exemple à l'univers,
De l'amour la plus tendre & la plus malheureuſe,
Dont il puiſſe garder l'hiſtoire douloureuſe.
Tout eſt prêt. On m'atend. Ne ſuivez point mes pas.
(*à Titus.*)
Pour la dernière fois adieu, ſeigneur.

ANTIOCHUS.

Hélas ! *b*)

Fin du cinquiéme & dernier acte.

b) Je n'ai rien à dire de ce cinquiéme acte, ſinon que c'eſt en ſon genre un chef-d'œuvre, & qu'en le reliſant avec des yeux ſévères, je ſuis encor étonné qu'on ait pu tirer des choſes ſi touchantes d'une ſituation qui eſt toujours la même, qu'on ait trouvé encor de quoi atendrir quand on paraît avoir tout dit, que même tout paraiſſe neuf dans ce dernier acte, qui n'eſt que le réſumé des quatre précédens ; le mérite eſt égal à la difficulté, & cette difficulté était extrême. On peut être un peu choqué qu'une piéce finiſſe par un *hélas* ! il falait

être sûr de s'être rendu maître du cœur des ſpectateurs pour oſer finir ainſi.

Voilà ſans contredit la plus faible des tragédies de *Racine* qui ſont reſtées au théatre. Ce n'eſt pas même une tragédie. Mais que de beautés de détail & quel charme inexprimable régne preſque toujours dans la diction ! Pardonnons à *Corneille* de n'avoir jamais connu ni cette pureté, ni cette élégance. Mais comment ſe peut-il faire que perſonne depuis *Racine* n'ait aproché de ce ſtile enchanteur ? Eſt-ce un don de la nature ? eſt-ce le fruit d'un travail aſſidu ? C'eſt l'effet de l'un & de l'autre. Il n'eſt pas étonnant que perſonne ne ſoit arrivé à ce point de perfection ; mais il l'eſt que le public ait depuis aplaudi avec tranſport à des piéces qui à peine étaient écrites en français, dans leſquelles il n'y avait ni connaiſſance du cœur humain, ni bon ſens, ni poëſie ; c'eſt que des ſituations ſéduiſent, c'eſt que le goût eſt très rare. Il en a été de même dans d'autres arts. En vain on a devant les yeux des *Raphael*, des *Titien*, des *Paul Veroneſe ;* des peintres médiocres uſurpent après eux de la réputation, & il n'y a que les connaiſſeurs qui fixent à la longue le mérite des ouvrages.

H. Gravelot inven. *A. Radigues Sculp. 1763*

Rome a ſauvé ma gloire en me donnant ſa voix,
Sauvons lui, vous et moi, la gloire de ſes loix.

TITE
ET
BÉRÉNICE,
COMÉDIE HÉROÏQUE.

1670.

XIPHILINUS

EX DIONE

IN VESPASIANO.

GUILLELMO BLANCO Interprete.

VESPASIANUS à Senatu abſens, Imperator creatur; Tituſque & Domitianus Cæſares deſignantur.

Domitianus animum ad amorem Domitiæ filiæ Corbulonis applicaverat, eamque à Lucio Lamio Æmiliano viro ejus, abductam ſecum habebat in numero amicarum, eamdemque poſtea uxorem duxit.

Per id tempus Berenice maximè florebat, ob eamque cauſam cum Agrippa fratre Romam venit. Is Prætoriis honoribus auctus eſt, ipſa habitavit in palatio, cœpitque cum Titio coïre. Spes erat eam Tito nuptum iri, jam enim omnia, ut ſi eſſet uxor, gerebat. Sed Titus cum intelligeret populum Romanum id moleſtè ferre, eam repudiavit, præſertim quod de iis rebus magni rumores perferrentur.

IN TITO.

TITUS, ex quo tempore principatum ſolus obtinuit

nec cædes fecit, nec amoribus inſervivit, ſed comis, quamvis inſidiis peteretur, & continens, Berenice licet in urbem reverſa, fuit.

Titus moriens ſe unius tantum rei pœnitere dixit. Id autem quid eſſet non aperuit, nec quiſquam certò novit, aliud aliis conjicientibus. Conſtans fama fuit, ut nonnulli tradunt, quòd Domitiam uxorem fratris habuiſſet. Alii putant, quibus ego aſſentior, quod Domitianum, à quo certò ſciebat ſibi inſidias parari, non interfeciſſet, ſed id ab eo pati maluiſſet, & quod traderet imperium Romanum tali viro.

ACTEURS.

TITE, empereur de Rome, & amant de Bérénice.

DOMITIAN, frère de Tite, & amant de Domitie.

BÉRÉNICE, reine d'une partie de la Judée.

DOMITIE, fille de Corbulon.

PLAUTINE, confidente de Domitie.

FLAVIAN, confident de Tite.

ALBIN, confident de Domitian.

PHILON, miniſtre d'état, confident de Bérénice.

La ſcène eſt à Rome, dans le palais impérial.

TITE
ET
BÉRÉNICE,
COMÉDIE HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

LAISSE MOI mon chagrin, tout injuſte qu'il eſt;
Je le chaſſe, il revient; je l'étoufe, il renaît;
Et plus nous aprochons *a*) de ce grand hyménée,
Plus en dépit de moi je m'en trouve gênée :

a) *De ce grand hyménée.*] On ſaura bientôt de quel hyménée on parle ; mais on ne ſaura point que c'eſt *Domitie* qui parle ; & le lieu où elle eſt n'eſt point annoncé.

Il fait toute ma gloire, il fait tous mes deſirs,
b) Ne devrait-il pas faire auſſi tous mes plaiſirs ?
Depuis plus de ſix mois la pompe s'en aprête ;
Rome s'en fait d'avance *c*) en l'eſprit une fête ;
Et tandis qu'à l'envi tout l'empire l'atend,
Mon cœur dans tout l'empire eſt le ſeul mécontent.

PLAUTINE.

Que trouvez-vous, madame, ou d'amer, ou de rude,
A voir qu'un tel bonheur n'ait plus d'incertitude ;
Et quand dans quatre jours vous y devez monter,
Quel importun chagrin pouvez-vous écouter ?

Cette *Domitie*, fille de *Corbulon*, eſt amoureuſe de *Domitian*, qui l'eſt auſſi d'elle. Il eſt vrai que cet amour eſt froid ; mais il eſt vrai auſſi que quand *Domitian* & ſa maîtreſſe *Domitie* s'exprimeraient avec la tendre élégance des héros de *Racine*, ils n'en intéreſſeraient pas davantage. Il y a des perſonages qu'il ne faut jamais repréſenter amoureux ; les grands hommes, comme *Alexandre*, *Céſar*, *Scipion*, *Caton*, *Cicéron*, parce que c'eſt les avilir ; & les méchans hommes, parce que l'amour dans une ame féroce ne peut jamais être qu'une paſſion groſſière, qui révolte au lieu de toucher ; à moins qu'un tel caractère ne ſoit atendri & changé par un amour qui le ſubjugue. *Domitian*, *Caligula*, *Néron*, *Commode*, en un mot, tous les tyrans qui feront l'amour à l'ordinaire,

Si vous n'en êtes pas tout-à-fait la maîtreſſe,
Du moins à l'empereur cachez cette triſteſſe.
Le dangereux ſoupçon de n'être pas aimé
Peut le rendre à l'objet dont il fut trop charmé:
Avant qu'il vous aimât, il aimait Bérénice;
Et s'il n'en put alors faire une impératrice,
A préſent il eſt maître, & ſon père au tombeau
Ne peut plus le forcer d'éteindre un feu ſi beau.

DOMITIE.

C'eſt là ce qui me gène, & l'image importune
Qui trouble les douceurs de toute ma fortune:
J'ambitionne, & crains l'hymen d'un empereur,

déplairont toujours. Dès que *Domitian* eſt l'amoureux de la piéce, la piéce eſt tombée.

b) *Ne devrait-il pas faire auſſi tous mes plaiſirs.*] Il ſemble par ce vers, & par tant d'autres dans ce goût, que *Corneille* ait voulu imiter la moleſſe du ſtile de ſon rival, qui ſeul alors était en poſſeſſion des aplaudiſſemens au théatre; mais il l'imite comme un homme robuſte, ſans grace & ſans ſoupleſſe, qui voudrait ſe donner les atitudes gracieuſes d'un danſeur agile & élégant.

c) *En l'eſprit une fête.*] Cette expreſſion, & l'*amer* & le *rude*, *tout-à-fait la maîtreſſe*, *un nœud reculé qui dégoute*, font bien voir que *Corneille* n'était pas fait pour combatre *Racine* dans la carrière de l'élégance & du ſentiment.

Dont j'ai lieu de douter ſi j'aurai tout le cœur.
Ce pompeux apareil, où ſans ceſſe il ajoute,
Recule chaque jour un nœud qui le dégoûte.
Il ſoufre chaque jour que le gouvernement
Vole ce qu'à me plaire il doit d'atachement;
Et ce qu'il en étale agit d'une manière
Qui ne m'aſſure point d'une ame toute entière.
Souvent même, au milieu des ofres de ſa foi,
Il ſemble tout-à-coup qu'il n'eſt pas avec moi,
Qu'il a quelque plus douce, ou noble inquiétude.
Son feu de ſa raiſon eſt l'effet, & l'étude;
Il s'en fait un plaiſir bien moins qu'un embarras,
Et s'efforce à m'aimer, mais il ne m'aime pas.

d) *J'ai quelques droits, Plautine, à l'empire romain.*] Où ſont donc ces droits à l'empire, qu'elle *peut mettre en bonne main?* Quoi! parce qu'elle eſt fille d'un *Corbulon*, que quelques troupes voulurent déclarer Céſar, elle a des droits à l'empire? c'eſt heurter toutes les notions qu'on a du gouvernement des romains.

e) *Mon père avant le ſien élû pour cet empire.*] On n'eſt point élu pour l'empire; cela n'eſt pas français. Et que veut dire ce *préféra* avec ces points....? On peut laiſſer une phraſe ſuſpendue quand on craint de s'expliquer, quand on aurait trop de choſes à dire, quand on fait entendre par ce qui ſuit ce qu'on n'a pas voulu énoncer

PLAUTINE.

A cet effort pour vous qui pourait le contraindre?
Maître de l'univers a-t-il un maître à craindre?

DOMITIE.

d) J'ai quelques droits, Plautine, à l'empire Romain,
Que le choix d'un époux peut mettre en bonne main;
e) Mon père avant le ſien élû pour cet empire
Préféra.. tu le ſais, & c'eſt aſſez t'en dire:
C'eſt par cet intérêt qu'il m'aporte ſa foi;
Mais pour le cœur, te dis-je, il n'eſt pas tout à moi.

PLAUTINE.

f) La choſe eſt bien égale, il n'a pas tout le vôtre:

d'abord, & qu'on le fait plus fortement entendre que ſi on s'expliquait: comme dans *Britannicus*:

Et ce même Sénèque, & ce même Burrus,
Qui depuis . . . Rome alors eſtimait leurs vertus.

Mais ici ce *préféra* ne ſignifie autre choſe ſinon que *Corbulon* préféra ſon devoir; ce n'était pas là la place d'une réticence. On s'eſt un peu étendu ſur cette remarque, parce qu'elle contient une règle générale, & que ces réticences inutiles & déplacées ne ſont que trop communes.

f) *La choſe eſt bien égale*: *Il n'a pas tout le vôtre*: *Vous en aimez un autre*: *Et comme ſa raiſon*: *Une ardeur pour un rang*: *Qu'entre nous la choſe ſoit égale*: *Un divorce*

S'il aime un autre objet, vous en aimez un autre ;
Et comme ſa raiſon vous donne tous ſes vœux,
Votre ardeur pour ſon rang fait pour lui tous vos feux.

DOMITIE.

Ne dis point qu'entre nous la choſe ſoit égale :
Un divorce avec moi n'a rien qui le ravale.
Sans avilir ſon ſort il me renvoye au mien,
Et du rang qui lui reſte il ne me reſte rien.

PLAUTINE.

Que ce que vous avez d'ambitieux caprice,
Pardonnez moi ce mot, vous fait un dur ſuplice !
Le cœur rempli d'amour, vous prenez un époux,
Sans en avoir pour lui, ſans qu'il en ait pour vous.
Aimez pour être aimée, & montrez lui vous-même,
En l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous aime ; Et

qui ravale : Un ſort à qui l'on renvoye : Ce que Plautine a d'ambitieux caprice qui lui fait un dur ſuplice : En l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous aime.] Eſt-il poſſible qu'avec un tel ſtile on ait voulu joûter contre *Racine* dans un ouvrage où tout dépend du ſtile !

g) *Et quand l'ambition en met l'empire à bas.*] Je paſſe tous les vers ou faibles ou durs, ou qui ofenſent la langue ; & je remarquerai ſeulement que voila des diſſertations ſur l'amour, des ſentences générales. Ce n'eſt pas

Et ſi vous vous aimez, gagnez ſur vous ce point,
De vous donner entière, ou ne vous donnez point.

DOMITIE.

Si l'amour quelquefois ſoufre qu'on le contraigne,
Il ſoufre rarement qu'une autre ardeur l'éteigne;
g) Et quand l'ambition en met l'empire à bas,
Elle en fait ſon eſclave, & ne l'étouſe pas.
Mais un ſi fier eſclave ennemi de ſa chaîne,
La ſecoue à toute heure, & la porte avec gêne;
Et maître de nos ſens qu'il apelle au ſecours,
Il échape ſouvent, & murmure toujours.
Veux-tu que je te faſſe un aveu tout ſincère?
Je ne puis aimer Tite, ou n'aimer pas ſon frère;
Et malgré cet amour je ne puis m'arrêter
Qu'au degré le plus haut où je puiſſe monter.
Laiſſe moi retracer ma vie en ta mémoire;
h) Tu me connais aſſez pour en ſavoir l'hiſtoire;

pas là comme il faut s'y prendre pour traiter une paſſion douce & tendre. Ce n'eſt pas là *Horatii curioſa felicitas*, & le *molle* de *Virgile*.

h) *Tu me connais aſſez pour en ſavoir l'hiſtoire.*] Pourquoi donc répète-t-elle cette hiſtoire à une perſonne qui la ſait ſi bien? Le ſentiment de ſon *illuſtre orgueil* n'eſt pas une raiſon ſufiſante pour fonder ce récit, qui d'ailleurs eſt trop long & trop peu intéreſſant.

Mais tu n'as pû connaître en chaque événement
De mon illuſtre orgueil quel fut le ſentiment.
En naiſſant, je trouvai l'empire en ma famille;
Néron m'eut pour parente, & Corbulon pour fille;
Et le bruit qu'en tous lieux fit ſa haute valeur,
Autant que ma naiſſance enfla mon jeune cœur.
De l'éclat des grandeurs par-là préocupée,
Je vis d'un œil jaloux Octavie & Poppée;
Et Néron, des mortels & l'horreur & l'effroi,
M'eût paru grand héros, s'il m'eût ofert ſa foi.
Après tant de forfaits, & de morts entaſſées,
Les troupes du Levant d'un tel monſtre laſſées,
Pour Céſar en ſa place élurent Corbulon:
Son auſtère vertu rejeta ce grand nom;
Un lâche aſſaſſinat en fut le promt ſalaire;
Mais mon orgueil ſenſible à ces honneurs d'un père,
Prit de tout autre rang une aſſez forte horreur,
Pour me traiter dans l'ame en fille d'empereur.

Cette *Domitie* partagée entre l'ambition & l'amour, n'eſt véritablement ni ambitieuſe, ni ſenſible. Ces caractères indécis & mitoyens ne peuvent jamais réuſſir, à moins que leur incertitude ne naiſſe d'une paſſion violente, & qu'on ne voye juſques dans cette indéciſion l'effet du ſentiment dominant qui les emporte. Tel eſt *Pyrrhus* dans *Andromaque*, caractère vraiment théatral &

Néron périt enfin. Trois empereurs de ſuite
Virent de leur fortune une aſſez promte fuite.
L'Orient de leurs noms fut à peine averti,
Qu'il fit Veſpaſian chef d'un plus fort parti.
Le ciel l'en avoua : ce guerrier magnanime
Par Tite ſon aîné fit aſſiéger Solyme ;
Et tandis qu'en Egypte il prit d'autres emplois,
Domitian ici vint diſpenſer ſes loix.
Je le vis, & l'aimai : ne blâme point ma flamme.
Rien de plus grand que lui n'éblouïſſait mon ame.
Je ne voyais point Tite, un hymen me l'ôtait.
Mille ſoupirs aidaient au rang qui me flatait.
Pour remplir tous nos vœux nous n'atendions qu'un père :
Il vint, mais d'un eſprit à nos vœux ſi contraire,
Que quoi qu'on lui pût dire, on ne put aracher
Ce qu'atendait un feu qui nous était ſi cher.
On n'en ſut point la cauſe, & divers bruits coururent,

tragique, excepté dans la ſcène imitée de *Térence : Crois-tu, ſi je l'épouſe, qu'Andromaque en ſon cœur n'en ſera pas jalouſe ?* & dans la ſcène où *Pyrrhus* vient dire à *Hermione* qu'il ne peut l'aimer.

Cette première ſcène de *Domitie* annonce que la piéce ſera ſans intérêt ; c'eſt le plus grand des défauts.

Qui tous à notre amour également déplurent ;
J'en eus un bon chagrin. Tite fit tôt après
De Bérénice à Rome admirer les atraits.
Pour elle avec Martie il avait fait divorce ;
Et cette belle reine eut ſur lui tant de force,
Que pour montrer à tous ſa flame, & hautement,
Il lui fit au palais prendre un apartement.
L'empereur, bien qu'en l'ame il prévît quelle haine
Concevrait tout l'état pour l'époux d'une reine,
Sembla voir cet amour d'un œil indiférent,
Et laiſſer un cours libre aux flots de ce torrent :
Mais ſous ſes vains dehors de cette complaiſance
On ménagea ce prince avec tant de prudence,
Qu'en dépit de ſon cœur, que charmaient tant d'apas,
Il l'obligea lui-même à revoir ſes états.
A peine je le vis ſans maîtreſſe, & ſans femme,
Que mon orgueil vers lui tourna toute mon ame ;
Et s'étant emparé du plus doux de mes ſoins,
Son frère commença de me plaire un peu moins.
Non qu'il ne fût toujours maître de ma tendreſſe ;
Mais je la regardais ainſi qu'une faibleſſe,
Comme un honteux effet d'un amour éperdu,
Qui me volait un rang que je me croyais dû.
Tite à peine ſur moi jetait alors la vûe,
Cent fois avec douleur je m'en ſuis aperçûe ;

Mais ce qui conſolait ce juſte & long ennui,
C'eſt que Veſpaſian me regardait pour lui.
Je commençais pourtant à n'en plus rien atendre,
Quand je vis en ſes yeux quelque choſe de tendre.
Il me rendit viſite, & fit tout ce qu'on fait
Alors qu'on veut aimer, ou qu'on aime en effet.
Je veux bien t'avouer que j'y crûs du myſtère,
Qu'il ne me diſait rien que par l'ordre d'un père;
Mais qui ne pencherait à s'en déſabuſer,
Lorſque ce père mort il ſonge à m'épouſer?
Toi, qui vois tout mon cœur, juge de ſon martyre;
L'ambition l'entraine, & l'amour le déchire.
Quand je crois m'être miſe au-deſſus de l'amour,
L'amour vers ſon objet me ramène à ſon tour.
Je veux régner, & tremble à quiter ce que j'aime,
Et ne me ſaurais voir d'acord avec moi-même.

PLAUTINE.

Ah, ſi Domitian devenait empereur,
Que vous auriez bien-tôt calmé tout ce grand cœur!
Que bien-tôt.... Mais il vient. Ce grand cœur en ſoupire!

DOMITIE.

Hélas! plus je le vois, moins je ſais que lui dire.
Je l'aime, & le dédaigne, & n'oſant m'atendrir,
Je me veux mal des maux que je lui fais ſoufrir.

SCENE II.

DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIAN.

i) FAut-il mourir, madame? & ſi proche du terme, Votre illuſtre inconſtance eſt-elle encor ſi ferme,

i) *Faut-il mourir, madame, & ſi proche du terme &c.*] Cette ſeconde ſcène tient au delà de ce que la première a promis. Un *Domitian* qui veut mourir d'amour ! c'eſt mettre un hochet entre les mains de *Polyphème* : & qu'eſt-ce qu'une *illuſtre inconſtance proche du terme, ſi ferme, que les reſtes d'un feu ſi fort ſe promettent la mort de Domitian dans quatre jours ?* Ces paroles, ces tours inintelligibles qui ſont comme jettés au hazard, forment un étrange diſcours ! La princeſſe *Henriette* joua un tour bien ſanglant à *Corneille*, quand elle le fit travailler à *Bérénice*.

On ne voit que trop combien la ſuite eſt digne de ce commencement. Quels vers que ceux-ci ! & que de barbariſmes ! *Ce n'eſt pas un mal qui vaille en ſoupirer ; un choix qui charme avec peu d'apas qu'on met ſi bas ;* & tous ces complimens ironiques que ſe font *Domitian* & *Domitie ;* & *cette beauté qui n'a écouté aucun des ſoupirans*

Que les reſtes d'un feu, que j'avais crû ſi fort,
Puiſſent dans quatre jours ſe promettre ma mort ?

DOMITIE.

Ce qu'on m'ofre, ſeigneur, me ferait peu d'envie,
S'il en coûtait à Rome une ſi belle vie ;
Et ce n'eſt pas un mal qui vaille en ſoupirer,
Que de faire une perte aiſée à réparer.

DOMITIAN.

Aiſée à réparer ! Un choix qui m'a ſû plaire,

qui l'acablaient de leurs regards mourans ; & ſon cœur qui va tout à Domitian quand on le laiſſe aller.

On eſt étonné qu'on ait pû jouer une piéce ainſi écrite, ainſi dialoguée & raiſonnée.

Tous ces raiſonnemens de *Domitie* ne peuvent être écoutés. Comme la paſſion du trône eſt la première, elle eſt la dominante : ce n'eſt pas qu'elle ne *ſe violente à trahir l'amour ;* mais il eſt juſte que *des ſoupirs ſecrets la puniſſent d'aimer contre ſes intérêts.*

Il ſemble que dans cette piéce *Corneille* ait voulu en quelque ſorte imiter ce double amour qui règne dans l'*Andromaque*, & qu'il ait tenté de plier la roideur de ſon caractère à ce genre de tragédie ſi délicat & ſi difficile. *Domitian* aime *Domitie*, *Titus* aime auſſi *Domitie* un peu. On propoſe *Bérénice* à *Domitian*, & *Bérénice* eſt aimée véritablement de *Titus*. Avouons qu'on ne pouvait faire un plus mauvais plan.

Et qui ne plaît pas moins à l'empereur mon frère,
Charme-t-il l'un & l'autre avec ſi peu d'apas,
Que vous ſachiez leur prix, & le mettiez ſi bas ?

DOMITIE.

Quoi qu'on ait pour ſoi même ou d'amour, ou d'eſtime,
Ne s'en croire pas trop n'eſt pas faire un grand crime :
Mais n'examinons point, en cet excès d'honneur,
Si j'ai quelque mérite, ou n'ai que du bonheur.
Telle que je puis être, obtenez moi d'un frère.

DOMITIAN.

Hélas ! ſi je n'ai pû vous obtenir d'un père,
Si même je ne puis vous obtenir de vous,
Qu'obtiendrai-je d'un frère amoureux & jaloux ?

DOMITIE.

Et moi, réſiſterai-je à ſa toute-puiſſance,
Quand vous n'y répondez qu'avec obéiſſance ?
Moi qui n'ai ſous les cieux que vous ſeul pour ſoutien,
Que puis-je contre lui, quand vous n'y pouvez rien ?

DOMITIAN.

Je ne puis rien ſans vous, & pourais tout, madame,
Si je pouvais encor m'aſſurer de votre ame.

DOMITIE.

Pouvez-vous en douter, après deux ans de pleurs

Qu'à vos yeux j'ai donnés à nos communs malheurs?
Durant un déplaiſir ſi long & ſi ſenſible
De voir toujours un père à nos vœux infléxible,
Ai-je écouté quelqu'un de tant de ſoupirans,
Qui m'acablaient par-tout de leurs regards mourans?
Quel que fût leur amour, quel que fût leur mérite...

DOMITIAN.

Oui, vous m'avez aimé, juſqu'à l'amour de Tite;
Mais de ces ſoupirans qui vous ofraient leur foi,
Aucun ne vous eût miſe alors ſi haut que moi.
Votre ame ambitieuſe à mon rang atachée,
N'en voyait point en eux dont elle fût touchée;
Ainſi de ces rivaux aucun n'a réuſſi;
Mais les tems ſont changés, madame, & vous auſſi.

DOMITIE.

Non, ſeigneur, je vous aime, & garde au fond de l'ame
Tous ce que j'eus pour vous de tendreſſe & de flame:
L'effort que je me fais me tue autant que vous;
Mais enfin l'empereur veut être mon époux.

DOMITIAN.

Ah, ſi vous n'acceptez ſa main qu'avec contrainte,

Venez, venez, madame, autoriſer ma plainte :
L'empereur m'aime aſſez pour quiter vos liens,
Quand je lui porterai vos vœux avec les miens.
Dites que vous m'aimez, & que tout ſon empire...

DOMITIE.

C'eſt ce qu'à dire vrai j'aurai peine à lui dire,
Seigneur, & le reſpect qui n'y peut conſentir....

DOMITIAN.

Non, votre ambition ne ſe peut démentir,
Ne la déguiſez plus, montrez-la toute entière,
Cette ame que le trône a ſû rendre ſi fière,
Cette ame dont j'ai fait les plaiſirs les plus doux,
Cette ame...

DOMITIE.

Voyez-la cette ame toute à vous,
Voyez-y tout ce feu que vous y fites naître,
Et ſoyez ſatisfait, ſi vous le pouvez être.
Je ne veux point, ſeigneur, vous le diſſimuler,
Mon cœur va tout à vous, quand je le laiſſe aller;
Mais ſans diſſimuler, j'oſe auſſi vous le dire,
Ce n'eſt pas mon deſſein qu'il m'en coûte l'empire;
Et je n'ai point une ame à ſe laiſſer charmer
Du ridicule honneur de ſavoir bien aimer.
La paſſion du trône eſt ſeule toujours belle,
Seule à qui l'ame doive une ardeur immortelle.

J'ignorais de l'amour quel eſt le doux poiſon,
Quand elle s'empara de toute ma raiſon.
Comme elle eſt la première, elle eſt la dominante;
Non qu'à trahir l'amour je ne me violente;
Mais il eſt juſte enfin que des ſoupirs ſecrets
Me puniſſent d'aimer contre mes intérêts.
Daignez donc voir, ſeigneur, quelle route il faut prendre
Pour ne point m'impoſer la honte de deſcendre.
Tout mon cœur vous préfère à cet heureux rival;
Pour m'avoir toute à vous, devenez ſon égal:
Vous dites qu'il vous aime, & je ne le puis croire,
Si je ne vois ſur vous un rayon de ſa gloire.
On vous a vu tous deux ſortir d'un même flanc,
Ayez mêmes honneurs ainſi que même ſang:
Dites lui que le droit qu'a ce ſang à l'empire...

DOMITIAN.

C'eſt là ce qu'à mon tour j'aurai peine à lui dire,
Madame, & le devoir qui n'y peut conſentir....

DOMITIE.

A mes vives douleurs daignez donc compatir,
Seigneur, j'achète aſſez le rang d'impératrice,
Sans qu'un reproche injuſte augmente mon ſuplice.

DOMITIAN.

Hé bien dans cet hymen qui n'en a que pour moi,

J'aplaudirai moi-même à votre peu de foi.
Je dirai que le ciel doit à votre mérite....

DOMITIE.

Non, ſeigneur, faites mieux, & quitez qui vous quite :
Rome a mille beautés dignes de votre cœur,
Mais dans toute la terre il n'eſt qu'un empereur.
Si mon père avait eu les ſentimens du vôtre,
Je vous aurais donné ce que j'atens d'un autre ;
Et ma flame en vos mains eût mis, ſans balancer,
Le ſceptre qu'en la mienne il aurait dû laiſſer.
Laiſſez à ſon défaut ſupléer la fortune,
Et n'ayez pas une ame aſſez baſſe & commune,
Pour s'opoſer au ciel qui me rend par autrui
Ce que trop de vertu me fait perdre par lui :
Pour peu que vous m'aimiez, aimez mes avantages,
Il n'eſt point d'autre amour digne des grands courages.
Voilà toute mon ame. Après cela, ſeigneur,
Laiſſez moi m'épargner les troubles de mon cœur :
Un plus long entretien ne pourait rien produire,
Qui ne pût malgré moi vous déplaire, ou me nuire.

k) Elle ſe défend bien, & dans la cour aucun n'a plus d'eſprit & moins d'amour !] Il s'agit bien là d'eſprit ; &

SCENE III.

DOMITIAN, ALBIN.

ALBIN.

k) ELle ſe défend bien, ſeigneur, & dans la cour...

DOMITIAN.

Aucun n'a plus d'eſprit, Albin, & moins d'amour.
J'admire, ainſi que toi, dans ce qu'elle m'opoſe,
Son adreſſe à défendre une mauvaiſe cauſe;
Et ſi pour m'aſſurer que ſon cœur n'eſt qu'à moi,
Tant d'eſprit agiſſait en faveur de ſa foi,
Si ſa flame au ſecours apliquait cette adreſſe,
L'empereur convaincu me rendrait ma maîtreſſe.

ALBIN.

Cependant n'eſt-ce rien que ce cœur ſoit à vous?

DOMITIAN.

D'un bonheur ſi mal ſûr je ne ſuis point jaloux;
Et trouve peu de jour à croire qu'elle m'aime,
Quand elle ne regarde & n'aime que ſoi-même.

ALBIN.

Seigneur, s'il m'eſt permis de parler librement,

cette adreſſe à défendre une mauvaiſe cauſe ; & la flamme qui aplique cette adreſſe au ſecours. Quels vains & mal-

l) Dans toute la nature aime-t-on autrement ?
L'amour propre eſt la ſource en nous de tous les
autres,
C'en eſt le ſentiment qui forme tous les nôtres ;
Lui ſeul allume, éteint, ou change nos deſirs ;
Les objets de nos vœux le ſont de nos plaiſirs.
Vous-même, qui brûlez d'une flame ſi belle,
Aimez-vous Domitie, ou vos plaiſirs en elle ?
Et quand vous aſpirez à des liens ſi doux,
Eſt-ce pour l'amour d'elle, ou pour l'amour de vous ?
De ſa poſſeſſion l'aimable & chère idée
Tient vos ſens enchantés, & votre ame obſédée ;
Mais ſi vous conceviez quelques deſtins meilleurs,
Vous porteriez bien-tôt toute cette ame ailleurs.
Sa conquête eſt pour vous le comble des délices ;
Vous ne vous figurez ailleurs que des ſuplices :
C'eſt par-là qu'elle ſeule a droit de vous charmer,

heureux propos ! Peut-on dire en de plus mauvais vers des choſes plus indignes du théatre tragique ?

l) *Dans toute la nature aime-t-on autrement ?*] Quoi ! dans une tragédie une diſſertation ſur l'amour propre ? Finiſſons. Il a bien falu faire quelques remarques ſur ce premier acte, pour montrer que c'eſt une peine perdue d'en faire ſur les autres. Un commentaire peut être utile quand on a des beautés & des défauts à examiner. Mais

Et vous n'aimez que vous, quand vous croyez l'aimer.

DOMITIAN.

En l'état où je ſuis les maux dont je ſoupire
M'ôtent la liberté de te rien contredire :
Cherchons-en le remède, au lieu d'en raiſonner
Sur l'amour où le ciel ſe plait à m'obſtiner.
N'eſt-il point de ſecret ? n'eſt-il point d'artifice...

ALBIN.

Oui, ſeigneur, il en eſt, rapellons Bérénice ;
Sous le nom de Céſar pratiquons ſon retour ;
Qu'il retarde l'hymen, & ſuſpende l'amour.

DOMITIAN.

Que je verrais, Albin, ma volage punie,
Si de ces grands aprêts pour la cérémonie,
Que depuis ſi longtems on dreſſe à ſi grand bruit,
Elle n'avait que l'ombre, & qu'une autre eût le fruit !

ce ſerait vouloir outrager la mémoire de *Corneille*, de s'apeſantir ſur toutes les fautes d'un ouvrage où il n'y a guères que des fautes. Finiſſons nos remarques par reſpect pour lui : rendons lui juſtice, convenons que c'eſt un grand homme qui fut trop ſouvent diférent de lui-même, ſans que ſes piéces malheureuſes fiſſent tort aux beaux morceaux qui ſont dans les autres.

Qu'elle ſerait confuſe, & que j'aurais de joie!
Mais il faut que le ciel lui-même la renvoie,
Cette belle rivale, & tout notre diſcours
Ne la ſaurait ici rendre dans quatre jours.

ALBIN.

N'importe, en l'atendant préparons ſa victoire;
Dans l'eſprit d'un rival ranimons ſa mémoire;
Retraçons à ſes yeux l'image du paſſé,
Et profitons par-là d'un cœur embarraſſé.
N'y perdez point de tems, allez, ſans plus rien taire,
Tâter juſqu'en ce cœur les tendreſſes de frère.
Si vous ne l'emportez, il poura s'ébranler;
S'il ne romt cet hymen, il poura reculer;
Je me trompe, ou ſon ame y panche d'*elle-même*:
S'il s'émeut, redoublez, dites que l'on vous aime,
Dites qu'un pur reſpect contraint avec ennui
Une ame toute à vous à ſe donner à lui.
S'il ſe trouble, achevez, parlez de Bérénice,
De tant d'amour qu'il traite avec tant d'injuſtice:
Pour lui donner le tems de venir au ſecours,
Nous aurons quatre mois au lieu de quatre jours.

DOMITIAN.

Mais j'aime Domitie, & lui parler contre elle,
C'eſt me mettre au hazard d'irriter l'infidelle.
Ne me condamne point, Albin, à la trahir,

A joindre à ſes mépris le droit de me haïr :
En vain je veux contre elle écouter ma colère,
Toute ingrate qu'elle eſt, je tremble à lui déplaire.

ALBIN.

Seigneur, quelle meſure avez-vous à garder?
Quand on voit tout perdu, craint-on de hazarder?
Et ſi l'ambition vers un autre l'entraine,
Que vous peut importer ſon amour ou ſa haine?

DOMITIAN.

Qu'un ſalutaire avis fait une douce loi,
A qui peut avoir l'ame auſſi libre que toi!
Mais celle d'un amant n'eſt pas comme une autre ame;
Il ne voit, il n'entend, il ne croit que ſa flame;
Du plus puiſſant remède il ſe fait un poiſon;
Et la raiſon pour lui n'eſt pas toujours raiſon.

ALBIN.

Et ſi je vous diſais que déja Bérénice
Eſt dans Rome inconnue; & par mon artifice,
Qu'elle ſurprendra Tite, & qu'elle y vient exprès,
Pour de ce grand hymen renverſer les aprêts?

DOMITIAN.

Albin, ſerait-il vrai?

ALBIN.

La nouvelle vous flate;

Peut-être eſt-elle fauſſe, atendez qu'elle éclate;
Sur-tout à l'empereur déguiſez la ſi bien...

DOMITIAN.

Va, je lui parlerai comme n'en ſachant rien.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

QUOI ! des ambaſſadeurs, que Bérénice envoie,
Viennent ici, dis-tu, me témoigner ſa joie,
M'aporter ſon hommage, & me féliciter
Sur ce comble de gloire où je viens de monter ?

FLAVIAN.

En atendant votre ordre ils ſont au port d'Oſtie.

TITE.

Ainſi, graces aux dieux, ſa flame eſt amortie;
Et de pareils devoirs ſont pour moi des froideurs,
Puiſqu'elle s'en raporte à ſes ambaſſadeurs.
Juſqu'après mon hymen remettons leur venue;
J'aurais trop à rougir ſi j'y ſoufrais leur vûe,
Et recevais les yeux de ſes propres ſujets,
Pour envieux témoins du vol que je lui fais.
Car mon cœur fut ſon bien, à cette belle reine,
Et pourait l'être encor malgré Rome & ſa haine,
Si ce divin objet, qui fut tout mon deſir,

Par quelques doux regards s'en venait reſſaiſir.
Mais du haut de ſon trône elle aime mieux me rendre
Ces froideurs que pour elle on me força de prendre.
Peut-être en ce moment que toute ma raiſon
Ne ſaurait ſans déſordre entendre ſon beau nom.
Entre les bras d'un autre un autre amour la livre;
Elle ſuit mon exemple, & ſe plait à le ſuivre;
Et ne m'envoye ici traiter de ſouverain,
Que pour braver l'amant qu'elle charmait en vain.

FLAVIAN.

Si vous la revoyiez, je plaindrais Domitie.

TITE.

Contre tous ſes atraits ma raiſon endurcie
Ferait de Domitie encor la ſûreté;
Mais mon cœur aurait peu de cette dureté.
Naurais-tu point apris qu'elle fût infidelle,
Qu'elle écoutât les rois qui ſoupirent pour elle?
Dis moi que Polémon règne dans ſon eſprit,
J'en aurai du chagrin, j'en aurai du dépit,
D'une vive douleur j'en aurai l'ame ateinte;
Mais j'épouſerai l'autre avec moins de contrainte.
Car enfin elle eſt belle & digne de ma foi;
Elle aurait tout mon cœur, s'il était tout à moi.
La nobleſſe du ſang, la grandeur de courage,
Font avec ſon mérite un illuſtre aſſemblage;

C'eſt le choix de mon père, & je connais trop bien
Qu'à choiſir en Céſar ce doit être le mien :
Mais tout mon cœur renonce à lui faire juſtice,
Dès que mon ſouvenir lui rend ſa Bérénice.

FLAVIAN.

Si de tels ſouvenirs vous ſont encor ſi doux,
L'hyménée a, ſeigneur, peu de charmes pour vous.

TITE.

Si de tels ſouvenirs ne me faiſaient la guerre,
Serait-il potentat plus heureux ſur la terre ?
Mon nom par la victoire eſt ſi bien afermi,
Qu'on me croit dans la paix un lion endormi :
Mon réveil incertain du monde fait l'étude :
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude ;
Et tandis qu'en ma cour les aimables loiſirs
Ménagent l'heureux choix des jeux & des plaiſirs,
Pour envoyer l'éfroi ſous l'un & l'autre pole,
Je n'ai qu'à faire un pas, & hauſſer la parole.
Que de félicité, ſi mes vœux imprudens
N'étaient de mon pouvoir les ſeuls indépendans !
Maître de l'univers, ſans l'être de moi-même,
Je ſuis le ſeul rebelle à ce pouvoir ſuprême ;
D'un feu que je combats je me laiſſe charmer,
Et n'aime qu'à regret ce que je veux aimer.
En vain de mon hymen Rome preſſe la pompe,

Je veux de la lenteur, j'aime qu'on l'interrompe ;
Et n'oſe réſiſter aux dangereux ſouhaits
De préparer toujours, & n'achever jamais.

FLAVIAN.

Si ce dégoût, ſeigneur, va juſqu'à la rupture,
Domitie aura peine à ſoufrir cette injure.
Ce jeune eſprit qu'entête, & le ſang de Néron ;
Et le choix qu'en Syrie on fit de Corbulon,
S'attribue à l'empire un droit imaginaire,
Et s'en fait, comme vous, un rang héréditaire.
Si de votre parole un manque ſurprenant
La jette entre les bras d'un homme entreprenant,
S'il l'unit à quelque ame aſſez fière & hautaine,
Pour ſervir ſon orgueil, & ſeconder ſa haine,
Un vif reſſentiment lui fera tout oſer ;
En un mot, il vous faut la perdre, ou l'épouſer.

TITE.

J'en ſais la politique, & cette loi cruelle
A preſque fait l'amour qu'il m'a falu pour elle.
Réduit au triſte choix dont tu viens de parler,
J'aime mieux, Flavian, l'aimer que l'immoler ;
Et ne puis démentir cette horreur magnanime,
Qu'en recevant le jour je conçus pour le crime.
Moi, qui ſeul des Céſars me vois en ce haut rang,
Sans qu'il en coûte à Rome une goute de ſang,

Moi, que du genre humain on nomme les délices,
Moi, qui ne puis ſoufrir les plus juſtes ſuplices,
Pourais-je autoriſer une injuſte rigueur
A perdre une héroïne à qui je dois mon cœur?
Non, malgré les atraits de ſa belle rivale,
Malgré les vœux flotans de mon ame inégale,
Je veux l'aimer, je l'aime, & ſa ſeule beauté
Pouvait me conſoler de ce que j'ai quité;
Elle ſeule en ſes yeux porte de quoi contraindre
Mes feux à s'aſſoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre,
De quoi flater mon ame, & forcer mes douleurs
A ſouhaiter du moins de n'aimer plus ailleurs.
Mais je ne vois pas bien que j'en ſois encor maître;
Dès que ma flame expire, un mot la fait renaître;
Et mon cœur malgré moi rapelle un ſouvenir
Que je n'oſe écouter, & ne ſaurais bannir.
Ma raiſon s'en veut faire en vain un ſacrifice,
Tout me ramène ici, tout m'ofre Bérénice;
Et même je ne ſais par quel preſſentiment
Je n'ai ſoufert perſonne en ſon apartement;
Mais depuis cet adieu ſi cruel, & ſi tendre,
Il eſt demeuré vuide, & ſemble encor l'atendre.
Va, fais porter mon ordre à ſes ambaſſadeurs;
C'eſt trop entretenir d'inutiles ardeurs,
Il eſt tems de chercher qui m'en puiſſe diſtraire,

Et le ciel à propos envoye ici mon frère.

FLAVIAN.

Irez-vous au ſénat ?

TITE.

Non, il peut s'aſſembler
Sur ce déluge ardent qui nous a fait trembler,
Et pourvoir ſous mon ordre aux afreuſes ruines
Dont ſes feux ont couvert les campagnes voiſines.

SCENE II.

DOMITIAN, TITE, ALBIN.

DOMITIAN.

PUis-je, parler, ſeigneur, & de votre amitié
Eſpérer une grace à force de pitié ?
Je me ſuis juſqu'ici fait trop de violence,
Pour augmenter encor mes maux par mon ſilence.
Ce que je vais vous dire eſt digne du trépas,
Mais auſſi j'en mourrai ſi je ne le dis pas.
Aprenez donc mon crime, & voyez s'il faut faire
Juſtice d'un coupable, ou grace aux vœux d'un frère.
J'ai vû ce que j'aimais choiſi pour être à vous,
Et je l'ai vû longtems ſans en être jaloux.

Vous n'aimiez Domitie alors que par contrainte,
Vous vous faiſiez effort, j'imitais votre feinte;
Et comme aux loix d'un père il falait obéir,
Je feignais d'oublier, vous de ne point haïr.
Le ciel, qui dans vos mains met ſa toute-puiſſance,
Ne met-il point de borne à cette obéiſſance?
La faut-il à ſon ombre, & que ce même effort
Vous déchire encor l'ame, & me donne la mort?

TITE.

Soufrez ſur cet effort que je vous déſabuſe.
Il fut grand, & de ceux que tout le cœur refuſe,
Pour en ſauver le mien, je fis ce que je pus;
Mais ce qui fut effort, à préſent ne l'eſt plus.
Sachez-en la raiſon. Sous l'empire d'un père
Je murmurai toujours d'un ordre ſi ſévère,
Et cherchai les moyens de tirer en longueur
Cet hymen qui vous gêne, & m'arrachait le cœur.
Son trépas a changé toutes choſes de face.
J'ai pris ſes ſentimens, lorſque j'ai pris ſa place.
Je m'impoſe à mon tour les loix qu'il m'impoſait,
Et me dis après lui tout ce qu'il me diſait.
J'ai des yeux d'empereur, & n'ai plus ceux de Tite.
Je vois en Domitie un tout autre mérite.
J'écoute la raiſon, j'en goûte les conſeils,
Et j'aime comme il faut qu'aiment tous mes pareils.

Si dans les premiers jours que vous m'avez vû maître,
Votre feu mal éteint avait voulu paraître,
J'aurais pû me combatre, & me vaincre pour vous;
Mais ſi près d'un hymen ſi ſouhaité de tous,
Quand Domitie a droit de s'en croire aſſurée,
Que le jour en eſt pris, la fête préparée,
Je l'aime, & lui dois trop, pour jetter ſur ſon front
L'éternelle rougeur d'un ſi mortel afront.
Rome entière, & ma foi l'apellent à l'empire:
Voyez mieux de quel œil on m'en verrait dédire,
Ce qu'oſe ſe permettre une femme en fureur,
Et combien Rome entière aurait pour moi d'horreur.

DOMITIAN.

Elle n'en aurait point de vous voir pour un frère
Faire autant que pour elle il vous a plû de faire.
Seigneur, à vos bontés laiſſez un libre cours.
Qui ſe vainc une fois peut ſe vaincre toujours:
Ce n'eſt pas un effort que votre ame redoute.

TITE.

Qui ſe vainc une fois ſait bien ce qu'il en coûte:
L'effort eſt aſſez grand pour en craindre un ſecond.

DOMITIAN.

Ah, ſi votre grande ame à peine s'en répond,
La mienne qui n'eſt pas d'une trempe ſi belle,

Réduite au même effort, ſeigneur, que fera-t-elle ?

TITE.

Ce que je fais, mon frère, aimez ailleurs.

DOMITIAN.

Hélas !

Ce qui vous fut aiſé, ſeigneur, ne me l'eſt pas.
Quand vous avez changé, voyiez-vous Bérénice ?
De votre changement ſon départ fut complice ;
Vous l'avez éloignée, & j'ai devant les yeux,
Je vois preſque en vos bras ce que j'aime le mieux.
Jugez de ma douleur par l'excès de la vôtre.
Si vous voyiez la reine entre les bras d'un autre,
Contre un rival heureux épargneriez-vous rien,
A moins que d'un reſpect auſſi grand que le mien ?

TITE.

Vengez vous, j'y conſens, que rien ne vous retienne.
Je prens votre maitreſſe, allez, prenez la mienne.
Epouſez Bérénice, & ...

DOMITIAN.

Vous n'achevez point,
Seigneur, me pouriez-vous aimer juſqu'à ce point ?

TITE.

Oui, ſi je ne craignais pour vous l'injuſte haine
Que Rome concevrait pour l'époux d'une reine.

DOMITIAN.

Dites, dites, ſeigneur, qu'il eſt bien malaiſé
De céder ce qu'adore un cœur bien embraſé.
Ne vous contraignez plus, ne gênez plus votre ame,
Satisfaites en maître une ſi belle flame.
Quand vous aurez ſû dire une fois, *Je le veux*,
D'un ſeul mot prononcé vous ferez quatre heureux.
Bérénice eſt toujours digne de votre couche,
Et Domitie enfin vous parle par ma bouche;
Car je ne ſaurais plus vous le taire, oui, ſeigneur,
Vous en voulez la main, & j'en ai tout le cœur;
Elle m'en fit le don dès la premiere vûe,
Et ce don fut l'effet d'une force imprévûe,
De cet ordre du ciel qui verſe en nos eſprits
Les principes ſecrets de prendre, & d'être pris:
Je vous dirais, ſeigneur, quelle en eſt la puiſſance,
Si vous ne le ſaviez par votre expérience.
Ne rompez pas des nœuds, & ſi forts, & ſi doux,
Rien ne les peut briſer que le trépas, ou vous;
Et c'eſt un triſte honneur pour une ſi grande ame,
Que d'acabler un frère, & contraindre une femme.

TITE.

Je ne contrains perſonne, & de ſa propre voix
Nous allons, vous & moi, ſavoir quel eſt ſon choix.

SCENE III.

DOMITIE, TITE, DOMITIAN, ALBIN, PLAUTINE.

TITE.

PArlez, parlez, madame, & daignez nous apren-
dre,
Où porte votre cœur ce qu'il ſent de plus tendre,
Qui le poſſède entier de mon frère, ou de moi ?

DOMITIE.

En doutez-vous, ſeigneur, quand vous avez ma
foi ?

TITE.

J'aime à n'en point douter, mais on veut que j'en
doute ;
On dit que cette foi ne vous donne pas toute,
Que ce cœur reſte ailleurs. Parlez en liberté,
Et n'en conſultez point cette noble fierté,
Ce digne orgueil du ſang que mon rang ſolicite ;
De tout ce que je ſuis, ne regardez que Tite ;
Et pour mieux écouter vos deſirs les plus doux,
Entre le prince & moi, ne regardez que vous.

DOMITIE *à Domitian.*

Qu'avez-vous dit de moi, Prince ?

DOMITIAN.

Que dans votre ame
Vous laiſſez vivre encor notre première flame,
Et qu'en faveur du rang ſi vous m'oſez trahir,
Ce n'eſt pas tant aimer, madame, qu'obéir.
C'eſt en dire un peu plus que vous n'aviez envie;
Mais il y va de vous, il y va de ma vie;
Et qui ſe voit ſi près de perdre tout ſon bien,
Se fait armes de tout, & ne ménage rien.

DOMITIE.

Je ne ſais de vous deux, ſeigneur, à ne rien feindre,
Duquel je dois le plus me louer, ou me plaindre.
C'eſt aimer aſſez mal, que remettre tous deux
Au choix de mes deſirs le ſuccès de vos vœux;
Et cette liberté par tous les deux offerte
Montre que tous les deux peuvent ſoufrir ma perte,
Et que tout leur amour eſt prêt à conſentir
Que mon cœur, ou ma foi veuille ſe démentir.
Je me plains de tous deux, & vous plains l'un & l'autre,
Si pour voir tout ce cœur vous m'ouvrez tout le vôtre.
Le prince n'agit pas en amant fort diſcret;
S'il ne m'impoſe rien, il trahit mon ſecret:
Tout ce qu'il vous en dit m'ofenſe, ou vous abuſe;

Mais ce que fait l'amour, l'amour auſſi l'excuſe.

[*à Tite.*]

Vous, ſeigneur, je croyais que vous m'aimiez aſſez
Pour m'épargner le trouble où vous m'embaraſſez,
Et laiſſer pour couleur à mon peu de conſtance
La gloire d'obéir à la toute-puiſſance :
Vous m'ôtez cette excuſe, & me voulez charger
De ce qu'a d'odieux la honte de changer.
Si le prince en mon cœur garde encor même place,
C'eſt manquer de reſpect que vous le dire en face;
Et ſi mon choix pour vous n'eſt point violenté,
C'eſt trop d'ambition, & d'infidélité.
Ainſi des deux côtés tout ſert à me confondre.
J'ai cent choſes à dire, & rien à vous répondre;
Et ne voulant déplaire à pas un de vous deux,
Je veux, ainſi que vous, douter où vont mes vœux.
Ce qui le plus m'étonne en cette déférence,
Qui veut du cœur entier une entière aſſurance,
C'eſt que dans ce haut rang vous ne vouliez pas voir,
Qu'il n'importe du cœur quand on fait ſon devoir,
Et que de vos pareils les hautes deſtinées
Ne le conſultent point ſur ces grands hyménées.

TITE.

Si le votre, madame, était de moindre prix...
Mais que veut Flavian ?

SCENE IV.

TITE, DOMITIAN, DOMITIE, PLAUTINE, FLAVIAN, ALBIN.

FLAVIAN.

VOus en ſerez ſurpris,
Seigneur, je vous aporte une grande nouvelle.
La reine Bérénice....

TITE.

Hé bien ? eſt infidelle ?
Et ſon eſprit charmé par un plus doux ſouci...

FLAVIAN.

Elle eſt dans ce palais, ſeigneur, & la voici.

SCENE V.

BÉRÉNICE, TITE, DOMITIAN, DOMITIE, FLAVIAN, ALBIN, PHILON, PLAUTINE.

TITE.

O Dieux! eſt-ce, madame, aux reines de ſurprendre ?

Quel

Quel acueil, quels honneurs peuvent-elles atendre,
Quand leur ſurpriſe envie au ſouverain pouvoir
Celui de donner ordre à les bien recevoir ?

BÉRÉNICE.

Pardonnez-le, ſeigneur, à mon impatience.
J'ai fait ſous d'autres noms demander audience:
Vous la donniez trop tard à mes ambaſſadeurs;
Je n'ai pû tant atendre à voir tant de grandeurs;
Et quoique par vous-même autrefois exilée,
Sans ordre, & ſans aveu, je me ſuis rapellée,
Pour être la première à mettre à vos genoux
Le ſceptre qu'à préſent je ne tiens que de vous;
Et prendre ſur les rois cet illuſtre avantage,
De leur donner l'exemple à vous en faire hommage.
Je ne vous dirai point avec quelles langueurs
D'un ſi cruel exil j'ai ſoufert les longueurs.
Vous ſavez trop...

TITE.

Je ſais votre zèle, & l'admire,
Madame; & pour me voir poſſeſſeur de l'empire,
Pour me rendre vos ſoins, je ne méritais pas
Que rien vous pût réſoudre à quiter vos états,
Qu'une ſi grande reine en formât la penſée.
Un voyage ſi long doit vous avoir laſſée.

Conduiſez-la, mon frère, en ſon apartement.
[*à Flavian & Albin.*]
Vous, faites-l'y ſervir auſſi pompeuſement,
Avec le même éclat, qu'elle s'y vit ſervie,
Alors qu'elle faiſait le bonheur de ma vie.

SCENE VI.

TITE, DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

SEigneur, faut-il ici vous rendre votre foi?
Ne regardez que vous entre la reine, & moi;
Parlez ſans vous contraindre, & me daignez aprendre
Où porte votre cœur ce qu'il ſent de plus tendre.

TITE.

Adieu, madame, adieu. Dans le trouble où je ſuis,
Me taire, & vous quiter, c'eſt tout ce que je puis.

SCENE VII.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

SE taire, & me quiter! Après cette retraite

Crois-tu qu'un tel arrêt ait beſoin d'interprète ?

PLAUTINE.

Oui, madame, & ce n'eſt que dérober au jour,
Que vous cacher le trouble où le met ce retour.

DOMITIE.

Non, non, tu l'as voulu, Plautine, que je vinſſe
Déſavouer ici les vanités du prince,
Empêcher qu'un amant, dont je n'ai pas le cœur,
Ne cédât ma conquête à mon premier vainqueur :
Vois la honte qu'ainſi je me ſuis atirée.
Quand la reine a paru, m'a-t-il conſidérée ?
A-t-il jetté les yeux ſur moi qu'en me quitant ?

PLAUTINE.

Penſez-vous que ſa reine ait l'eſprit plus content ?
Avant que vous quiter lui-même il l'a bannie.

DOMITIE.

Oui, mais avec reſpect, avec cérémonie,
Avec des yeux enfin, qui l'éloignant des miens,
Lui promettaient aſſez de plus doux entretiens.
Tu me diras encor que la choſe eſt égale,
Que s'il m'oſe quiter, il chaſſe ma rivale ;
Mais pour peu qu'il m'aimât, du moins il m'aurait dit
Que je garde en ſon ame encor même crédit ;
Il m'en aurait donné des ſûretés nouvelles,

Il m'en aurait laiſſé quelques marques fidelles :
S'il me voulait cacher le trouble où je le voi,
La plus mauvaiſe excuſe était bonne pour moi :
Mais pour toute réponſe il ſe tait, & me quite ;
Et tu ne peux ſoufrir que mon cœur s'en irrite !
Tu veux, lorſque lui-même oſe ſe déclarer,
Que je me flate encor aſſez pour eſpérer !
C'eſt avec le perfide être d'intelligence.
Sans me flater en vain, courons à la vengeance ;
Faiſons voir ce qu'en moi peut le ſang de Néron,
Et que je ſuis de plus fille de Corbulon.

PLAUTINE.

Vous l'êtes, mais enfin c'eſt n'être qu'une fille,
Que le reſte impuiſſant d'une illuſtre famille.
Contre un tel empereur où prendrez-vous des bras ?

DOMITIE.

Contre un tel empereur nous n'en manquerons pas.
S'il épouſe ſa reine, il eſt l'horreur de Rome.
Trouvons alors, trouvons un grand cœur, un grand homme,
Un Romain qui réponde au ſang de mes ayeux ;
Et pour le révolter, laiſſe faire à mes yeux.
Juge par le pouvoir de ceux de Bérénice,
Si les miens auront peine à s'en faire juſtice.
Si ceux-là forcent Tite à me manquer de foi,

Ceux-ci feront briſer le joug d'un nouveau roi ;
Et ſi de l'univers les ſiens charment le maître,
Les miens charmeront ceux qui méritent de l'être.
Dis-le-moi, tu l'as vûe, ai-je peu de raiſon
Quand de mes yeux aux ſiens je fais comparaiſon ?
Eſt-elle plus charmante ? ai-je moins de mérite ?
Suis-je moins digne qu'elle enfin du cœur de Tite ?

PLAUTINE.

Madame...

DOMITIE.

Je m'emporte, & mes ſens interdits
Impriment leur déſordre en tout ce que je dis.
Comment ſaurais-je auſſi ce que je te dois dire,
Si je ne ſais pas même à quoi mon ame aſpire ?
Mon aveugle fureur s'égare à tous propos :
Allons penſer à tout avec plus de repos.

PLAUTINE.

Vous pouriez hazarder un moment de viſite,
Pour voir ſi ce retour eſt ſans l'aveu de Tite,
Ou ſi c'eſt de concert qu'il a fait le ſurpris.

DOMITIE.

Oui, mais auparavant remetons nos eſprits.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DOMITIAN, BÉRÉNICE, PHILON.

DOMITIAN.

JE vous l'ai dit, madame, & j'aime à le redire,
Qu'il eſt beau qu'à vous plaire un empereur aſpire!
Qu'il lui doit être doux qu'un véritable feu
Par de juſtes ſoupirs mérite votre aveu!
Serait-ce un crime à moi? ſerait-ce vous déplaire,
Après un empereur, de vous ofrir ſon frère?
Et voudriez-vous croire en faveur de ma foi,
Qu'un frère d'empereur pourait valoir un roi?

BÉRÉNICE.

Si votre ame, ſeigneur, en veut être éclaircie,
Vous pouvez le ſavoir de votre Domitie.
De tous les deux aimée, & douce à tous les deux,
Elle ſait mieux que moi comme on change de vœux,
Et ſait peut-être mal la route qu'il faut prendre,
Pour trouver le ſecret de les faire deſcendre,
Quelque facilité qu'elle ait eue à trouver,
Malgré ſa flame & vous, l'art de les élever.

Pour moi qui n'eus jamais l'honneur d'être Romaine,
Et qu'un deſtin jaloux n'a fait naître que reine,
Sans qu'un de vous deſcende au rang que je remplis,
Ce me doit être aſſez d'un de vos afranchis;
Et ſi votre empereur ſuit les traces des autres,
Il ſufit d'un tel ſort pour relever les nôtres.
Mais changeons de diſcours, & me dites, ſeigneur,
Par quel ordre aujourd'hui vous m'ofrez votre cœur.
Eſt-ce pour obliger ou Domitie ou Tite?
N'oſe-t-il me quiter à moins que je le quite?
Et peut-il à ſon rang ſi peu ſe confier,
Qu'il veuille mon exemple à ſe juſtifier?
Me donne-t-il à vous alors qu'il m'abandonne?

DOMITIAN.

Il vous reſpecte trop, c'eſt à vous qu'il me donne,
Et me fait la juſtice, en m'enlevant mon bien,
De vouloir que je tâche à m'enrichir du ſien;
Mais à peine il le veut, qu'il craint pour moi la haine
Que Rome concevrait pour l'époux d'une reine.
C'eſt à vous de juger d'où part ce ſentiment:
En vain par politique il fait ailleurs l'amant,
Il s'y réduit en vain par grandeur de courage:
A ces fauſſes clartés opoſez quelque ombrage,
Et je renonce au jour, s'il ne revient à vous,

Pour peu que vous penchiez à le rendre jaloux.

BÉRÉNICE.

Peut-être ; mais, ſeigneur, croyez-vous Bérénice
D'un cœur à s'abaiſſer juſqu'à cet artifice,
Juſques à mendier lâchement le retour
De ce qu'un grand ſervice a mérité d'amour ?

DOMITIAN.

Madame, ſur ce point je n'ai rien à vous dire.
Vous ſavez ce que vaut l'empereur, & l'empire ;
Et ſi vous conſentez qu'on vous manque de foi,
Vous pouvez regarder ſi je vaux bien un roi.
J'aperçois Domitie, & lui cède la place.

SCENE II.

DOMITIE, BÉRÉNICE, DOMITIAN, PHILON.

DOMITIE.

JE vais me retirer, ſeigneur, ſi je vous chaſſe ;
Et j'ai des intérêts que vous ſervez trop bien,
Pour arêter le cours d'un ſi long entretien.

DOMITIAN.

Je faiſais à la reine une ofre de ſervice,
Qui peut vous aſſurer le rang d'impératrice,

Madame, & ſi j'en ſuis accepté pour époux,
Tite n'aura plus d'yeux pour d'autres que pour vous.
Eſt-ce vous mal ſervir ?

DOMITIE.

Quoi, madame, il vous aime ?

BÉRÉNICE.

Non, mais il me le dit, madame.

DOMITIE.

Lui ?

BÉRÉNICE.

Lui-même.
Eſt-ce vous ofenſer que m'ofrir vos refus ?
Et vous doit-il un cœur dont vous ne voulez plus ?

DOMITIE.

Je ne ſais ſi je puis vous dire s'il m'ofenſe,
Quand vous vous préparez à prendre ſa défenſe.

BÉRÉNICE.

Et moi je ne ſais pas s'il a droit de changer ;
Mais je ſais que l'amour ne peut déſobliger.

DOMITIE.

Du moins ce nouveau feu rend juſtice au mérite.

DOMITIAN.

Vous m'avez commandé de quiter qui me quite ;
Vous le ſavez, madame, & ſi c'eſt vous trahir,
Vous m'avouerez auſſi que c'eſt vous obéir.

DOMITIE.

S'il échape à l'amour un mot qui le trahiſſe,
A l'effort qu'il ſe fait veut-il qu'on obéiſſe ?
Il cherche une révolte, & s'en laiſſe charmer.
Vous le ſauriez, ingrat, ſi vous ſaviez aimer,
Et ne vous feriez pas l'indigne violence
De vous offrir ailleurs, & même en ma préſence.

DOMITIAN *à Bérénice.*

Madame, vous voyez ce que je vous ai dit;
La preuve eſt convaincante, & l'exemple ſufit.

BÉRÉNICE.

Il ſufit pour vous croire, & non pas pour le ſuivre.

DOMITIE.

Allez, ſous quelques loix qu'il vous plaiſe de vivre,
Vivez-y, j'y conſens; mais vous pouviez, ſeigneur,
Vous hâter un peu moins de m'ôter votre cœur,
Atendre que l'honneur de ce grand hyménée
Vous renvoyât la foi que vous m'avez donnée;
Si vous vouliez paſſer pour véritable amant,
Il falait eſpérer juſqu'au dernier moment;
Il vous falait...

DOMITIAN.

Hé bien, puiſqu'il faut que j'eſpère,
Madame, faites grace à l'empereur mon frère,
A la reine, à vous-même, enfin, ſi vous m'aimez

Autant qu'il le parait à vos yeux alarmés.
Les ſcrupules d'état qu'il falait mieux combatre
Aſſez & trop longtems nous ont gênés tous quatre.
Réuniſſez des cœurs de qui rompt l'union,
Cette chimère en Tite, en vous l'ambition.
Vous trouverez au mien encor les mêmes flames,
Qui dès que je vous vis charmèrent nos deux ames.
Dès ce premier moment j'adorai vos apas,
Dès ce premier moment je ne vous déplus pas.
Ai-je épargné depuis aucuns ſoins pour vous plaire ?
Eſt-ce un crime pour moi que l'aîneſſe d'un frère ?
Et faut-il m'acabler d'un éternel ennui,
Pour avoir vû le jour deux luſtres après lui,
Comme ſi de mon choix il dépendait de naître
Dans le tems qu'il falait pour devenir ſon maître ?

[*à Bérénice.*]

Au nom de votre amour, & de ce digne amant,
Madame, qui vous aime encor ſi chérement,
Prenez quelque pitié d'un amant déplorable,
Faites-la partager à cette inexorable;
Diſſipez la fierté d'une injuſte rigueur.
Pour juge entre elle & moi je ne veux que mon cœur.
Je vous laiſſe avec elle arbitre de ma vie.

[*à Domitie.*]

Adieu, madame. Adieu, trop aimable ennemie!

SCENE III.

BÉRÉNICE, DOMITIE, PHILON.

BÉRÉNICE.

LEs intérêts du prince avancent trop le mien,
Pour vous oſer, madame, importuner de rien;
Et l'incivilité de la moindre prière
Semblerait vous preſſer de me rendre ſon frère.
Tout ce qu'en ſa faveur je crois m'être permis,
Après qu'à votre cœur lui-même il s'eſt remis,
C'eſt de vous faire voir ce que hazarde une ame
Qui ſacrifie au rang les douceurs de ſa flame,
Et quel long repentir ſuit ces nobles ardeurs,
Qui ſoumettent l'amour à l'éclat des grandeurs.

DOMITIE.

Quand les choſes, madame, auront changé de face,
Je reviendrai ſavoir ce qu'il faut que je faſſe,
Et demander votre ordre avec empreſſement,
Sur le choix, ou du prince, ou de quelqu'autre amant.

Agréez cependant un reſpect qui m'amène
Vous rendre mes devoirs comme à ma ſouveraine;
Car je n'oſe douter que déja l'empereur
Ne vous ait redonné bonne part en ſon cœur.
Vous avez ſur vos rois pris ce digne avantage,
D'être ici la première à rendre un juſte hommage;
Et pour vous imiter, je veux avoir le bien
D'être auſſi la première à vous ofrir le mien.
Cet exemple qu'aux rois vous donnez pour un homme,
J'aime pour une reine à le donner à Rome;
Et plus il eſt nouveau, plus j'ai lieu d'eſpérer
Que de quelques bontés vous voudrez m'honorer.

BÉRÉNICE.

A vous dire le vrai, ſa nouveauté m'étonne:
J'aurais eu quelque peine à vous croire ſi bonne;
Et je recevrais l'ofre avec confuſion,
Si je n'y ſoupçonnais un peu d'illuſion.
Quoi qu'il en ſoit, madame, en cette incertitude,
Qui nous met l'une & l'autre en quelque inquiétude,
Ce que je puis répondre à vos civilités,
C'eſt de vous demander pour moi mêmes bontés;
Et que celle des deux qui ſera ſatisfaite
Traite l'autre de l'air qu'elle veut qu'on la traite.
J'ai vû Tite ſe rendre au peu que j'ai d'apas;

Je ne l'eſpère plus, & n'y renonce pas.
Il peut ſe ſouvenir, dans ce grade ſublime,
Qu'il ſoumit votre Rome en détruiſant Solyme,
Qu'en ce ſiége pour lui je hazardai mon rang,
Prodiguai mes tréſors, & mes peuples leur ſang;
Et que s'il me fait part de ſa toute-puiſſance,
Ce ſera moins un don qu'une reconnaiſſance.

DOMITIE.

Ce ſont là de grands droits; & ſi l'amour s'y joint,
Je dois craindre une chûte à n'en relever point.
Tite y peut ajouter que je n'ai point la gloire
D'avoir ſur ma patrie étendu ſa victoire,
De l'avoir ſacagée, & détruite à l'envi,
Et renverſé l'autel du Dieu que j'ai ſervi.
C'eſt par là qu'il vous doit cette haute fortune.
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu, quelqu'autre fois nous ſuivrons ce diſcours.

BÉRÉNICE.

Je ſuis venue ici trop tôt de quatre jours,
J'en ſuis au déſeſpoir, & vous en fais excuſe.

DOMITIE.

Dans quatre jours, madame, on verra qui s'abuſe.

SCENE IV.

BÉRÉNICE, PHILON.

BÉRÉNICE.

QUel caprice, Philon, l'amène juſqu'ici
M'expliquer elle-même un ſi cuiſant ſouci ?
Tite après mon départ l'aurait-il maltraitée ?

PHILON.

Après votre départ il l'a ſoudain quitée,
Madame, & s'eſt défait de cet eſprit jaloux,
Avec un compliment encor plus court qu'à vous.

BÉRÉNICE.

Ainſi tout eſt égal ; s'il me chaſſe, il la quite ;
Mais ce peu qu'il m'a dit ne peut qu'il ne m'irrite :
Il marque trop pour moi ſon infidélité.
Vois de ſes derniers mots quelle eſt la dureté :
Qu'on la ſerve, a-t-il dit, *comme elle fut ſervie*,
Alors qu'elle faiſait le bonheur de ma vie.
Je ne le fais donc plus ! Voilà ce que j'ai craint.
Il fait en liberté ce qu'il faiſait contraint.
Cet ordre de ſortir ſi promt & ſi ſévère,
N'a plus pour s'excuſer l'autorité d'un père,
Il eſt libre, il eſt maître, il veut tout ce qu'il fait.

PHILON.

Du peu qu'il vous a dit j'atens un autre effet.
Le trouble de vous voir auprès d'une rivale
Voulait pour ſe remetre un moment d'intervalle ;
Et quand il a rompu ſi-tôt vos entretiens,
Je liſais dans ſes yeux qu'il évitait les ſiens,
Qu'il fuyait l'embaras d'une telle préſence.
Mais il vient à ſon tour prendre ſon audience ;
Madame, & vous voyez ſi j'en ſais bien juger.
Songez de quelle ſorte il faut le ménager.

SCENE V.

TITE, BÉRÉNICE, FLAVIAN, *PHILON.*

BÉRÉNICE.

ME cherchez-vous, ſeigneur, après m'avoir chaſſée ?

TITE.

Vous avez ſû mieux lire au fond de ma penſée,
Madame, & votre cœur connait aſſez le mien,
Pour me juſtifier, ſans que j'explique rien.

BÉRÉNICE.

Mais juſtifiera-t-il le don qu'il vous plaît faire
De ma propre perſonne au prince votre frère ?

Et

Et n'eſt-ce point aſſez de me manquer de foi,
Sans prendre encor le droit de diſpoſer de moi?
Pouvez-vous juſque-là me bannir de votre ame?
Le pouvez-vous, ſeigneur?

TITE.

Le croyez-vous, madame?

BÉRÉNICE.

Hélas, que j'ai de peur de vous dire que non!
J'ai voulu vous haïr, dès que j'ai ſû ce don;
Mais à de tels couroux l'ame en vain ſe confie:
A peine je vous vois, que je vous juſtifie.
Vous me manquez de foi, vous me donnez, chaſſez.
Que de crimes! Un mot les a tous effacés.
Faut-il, ſeigneur, faut-il que je ne vous acuſe,
Que pour dire auſſi-tôt que c'eſt moi qui m'abuſe,
Que pour me voir forcée à répondre pour vous?
Epargnez cette honte à mon dépit jaloux;
Sauvez moi du déſordre où ma bonté m'expoſe;
Et du moins par pitié dites moi quelque choſe:
Acuſez moi plutôt, ſeigneur, à votre tour,
Et m'imputez pour crime un trop parfait amour.
Vos chimères d'état, vos indignes ſcrupules,
Ne pouront-ils jamais paſſer pour ridicules?
Et ſoufrez-vous encor la tyrannique loi?
Ont-ils encor ſur vous plus de pouvoir que moi?

Du bonheur de vous voir j'ai l'ame ſi ravie,
Que pour peu qu'il durât j'oublierais Domitie :
Pourez-vous l'épouſer dans quatre jours ? O cieux !
Dans quatre jours, ſeigneur, y voudrez-vous mes yeux ?
Vous plairez-vous à voir qu'en triomphe menée
Je ſerve de victime à ce grand hyménée ?
Que traînée avec pompe aux marches de l'autel,
J'aille de votre main atendre un coup mortel ?
M'y verrez-vous mourir ſans verſer une larme ?
Vous y préparez-vous ſans trouble & ſans alarme ?
Et ſi vous concevez l'excès de ma douleur,
N'en réjaillit-il rien juſque dans votre cœur ?

TITE.

Hélas, madame, hélas ! pourquoi vous ai-je vûe ?
Et dans quel contre-tems êtes-vous revenue ?
Ce qu'on fit d'injuſtice à de ſi chers apas
M'avait aſſez coûté pour ne l'envier pas.
Votre abſence & le tems m'avaient fait quelque grace ;
J'en craignais un peu moins les malheurs où je paſſe ;
Je ſoufrais Domitie, & d'aſſidus efforts
M'avaient malgré l'amour fait maître du dehors.
La contrainte ſemblait tourner en habitude,

Le joug que je prenais m'en paraiſſait moins rude,
Et j'allais être heureux, du moins aux yeux de tous,
Autant qu'on le peut être en n'étant point à vous:
J'allais...

BÉRÉNICE.

N'achevez point, c'eſt là ce qui me tue,
Et je pourais ſoufrir votre hymen à ma vûe,
Si vous aviez choiſi quelque objet ſans éclat,
Qui ne pût être à vous que par raiſon d'état,
Qui de ſes grands ayeux n'eût reçû rien d'aimable,
Qui n'en eût que le nom, qui fût conſidérable.
Il s'eſt aſſez puni de ſon manque de foi,
Me dirais-je, *& ſon cœur n'en eſt pas moins à moi.*
Mais Domitie eſt belle, elle a tout l'avantage
Qu'ajoute un vrai mérite à l'éclat du viſage;
Et pour vous épargner les diſcours ſuperflus,
Elle eſt digne de vous, ſi vous ne m'aimez plus.
Elle a toujours charmé le prince votre frère;
Elle a gagné ſur vous de ne vous plus déplaire;
L'hymen achévera de me faire oublier;
Elle aura votre cœur, & l'aura tout entier.
Seigneur, faites moi grace, épouſez Sulpitie,
Ou Camille, ou Sabine, & non pas Domitie;
Choiſiſſez-en quelqu'une enfin dont le bonheur
Ne m'ôte que la main, & me laiſſe le cœur.

TITE.

Domitie aiſément ſoufrirait ce partage ;
Ma main ſatisferait l'orgueil de ſon courage ;
Et pour le cœur, à peine il vous ſait en ces lieux,
Qu'il revient tout entier faire hommage à vos yeux.

BÉRÉNICE.

N'importe, ayez pitié, ſeigneur, de ma faibleſſe.
Vous avez un cœur fait à changer de maîtreſſe ;
Vous ne ſavez que trop l'art de manquer de foi,
Ne l'exercerez-vous jamais que contre moi ?

TITE.

Domitie eſt le choix de Rome, & de mon père ;
Ils crurent à propos de l'ôter à mon frère,
De crainte que ce cœur jeune & préſomptueux
Ne rendit téméraire un prince impétueux.
Si pour vous obéir je lui ſuis infidelle,
Rome qui l'a choiſie y conſentira-t-elle ?

BÉRÉNICE.

Quoi, Rome ne veut pas, quand vous avez voulu ?
Que faites-vous, ſeigneur, du pouvoir abſolu ?
N'êtes-vous dans ce trône, où tant de monde
aſpire,
Que pour aſſujétir l'empereur à l'empire ?
Sur ſes plus hauts degrés Rome vous fait la loi !
Elle afermit, ou romt le don de votre foi !

Ah! ſi j'en puis juger ſur ce qu'on voit paraître,
Vous en êtes l'eſclave, encor plus que le maître.

TITE.

Tel eſt le triſte ſort de ce rang ſouverain,
Qui ne diſpenſe pas d'avoir un cœur romain;
Ou plutôt des Romains tel eſt le dur caprice
A ſuivre obſtinément une aveugle injuſtice,
Qui rejettant d'un roi le nom plus que les loix,
Accepte un empereur plus puiſſant que cent rois.
C'eſt ce nom ſeul qui donne à leurs farouches haines,
Cette invincible horreur qui paſſe juſqu'aux reines,
Juſques à leurs époux; & vos yeux adorés
Verraient de notre hymen naître cent conjurés.
Encor s'il n'y falait hazarder que ma vie,
Si ma perte auſſi-tôt de la vôtre ſuivie...

BÉRÉNICE.

Non, ſeigneur, ce n'eſt pas aux reines comme moi
A hazarder leurs jours pour ſignaler leur foi.
La plus illuſtre ardeur de périr l'un pour l'autre
N'a rien de glorieux pour mon rang & le vôtre.
L'amour de nos pareils la traite de fureur,
Et ces vertus d'amant ne ſont pas d'empereur.
Mes ſecours en Judée achevèrent l'ouvrage
Qu'avait des légions ébauché le ſufrage:
Il m'eſt trop précieux pour le mettre au hazard;

Et j'y pourais, ſeigneur, mériter quelque part,
N'était qu'afermiſſant votre heureuſe fortune,
Je n'ai fait qu'empêcher qu'elle nous fût commune.
Si j'euſſe eu moins pour elle ou de zèle, ou de foi,
Vous ſeriez moins puiſſant, mais vous ſeriez à moi;
Vous n'auriez que le nom de général d'armée,
Mais j'aurais pour époux l'amant qui m'a charmée;
Et je poſſéderais dans ma cour, en repos,
Au lieu d'un empereur, le plus grand des héros.

TITE.

Hé bien, madame, il faut renoncer à ce titre;
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos états m'en donner un plus doux;
Ma gloire la plus haute eſt celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour ſouveraine,
Où vos bras amoureux ſeront ma ſeule chaîne,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'éteindra;
Et ſoit de Rome eſclave, & maître qui voudra.

BÉRÉNICE.

Il n'eſt plus tems, ce nom ſi ſujet à l'envie
Ne ſe quite jamais, ſeigneur, qu'avec la vie;
Et des nouveaux Céſars la tremblante fierté
N'oſe faire de grace à ceux qui l'ont porté.
Qui l'a pris une fois eſt toujours puniſſable.
Ce fut par-là qu'Othon ſe traita de coupable,

Par-là Vitellius mérita le trépas ;
Et vous n'auriez partout qu'aſſaſſins ſur vos pas.

TITE.

Que faire donc, madame ?

BÉRÉNICE.

Aſſurer votre vie ;
Et s'il y faut enfin la main de Domitie...
Mais, adieu, ſur ce point ſi vous pouvez douter,
Ce n'eſt pas moi, ſeigneur, qu'il en faut conſulter.

TITE *à Bérénice qui ſort.*

Non, madame, & dût-il m'en coûter trône & vie,
Vous ne me verrez point épouſer Domitie.
Ciel, ſi vous ne voulez qu'elle régne en ces lieux,
Que vous m'êtes cruel de la rendre à mes yeux !

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BÉRÉNICE, PHILON.

BÉRÉNICE.

AVEZ-VOUS ſû, Philon, quel bruit & quel murmure
Fait mon retour à Rome en cette conjoncture?

PHILON.

Oui, madame, j'ai vû preſque tous vos amis,
Et ſû d'eux quel eſpoir vous peut être permis.
Il eſt peu de Romains qui panchent la balance
Vers l'extrême hauteur, ou l'extrême indulgence;
La plûpart d'eux embraſſe un avis modéré,
Par qui votre retour n'eſt pas déshonoré;
Mais à l'hymen de Tite il vous ferme la porte.
La fière Domitie eſt partout la plus forte:
La vertu de ſon père, & ſon illuſtre ſang,
A ſon ambition aſſurent ce haut rang;
Il eſt peu ſur ce point de voix qui ſe diviſent,
Madame, & quant à vous, voici ce qu'ils en diſent.
Elle a bien ſervi Rome, il le faut avouer;

L'empereur & l'empire ont lieu de s'en louer;
On lui doit des honneurs, des titres ſans exemples;
Mais enfin elle eſt reine, elle abhorre nos temples,
Et ſert un Dieu jaloux, qui ne peut endurer
Qu'aucun autre que lui ſe faſſe révérer;
Elle traite à nos yeux les nôtres de fantômes:
On peut lui prodiguer des villes, des royaumes:
Il eſt des rois pour elle, & déja Polémon
De ce Dieu qu'elle adore invoque le ſeul nom:
Des nôtres pour lui plaire il dédaigne le culte;
Qu'elle règne avec lui ſans nous faire d'inſulte:
Si ce trône & le ſien ne lui ſuffiſent pas,
Rome eſt prête d'y joindre encor d'autres états,
Et de faire éclater avec magnificence
Un juſte & plein effet de ſa munificence.

BÉRÉNICE.

Qu'elle répande ailleurs ces effets éclatans,
Et ne m'enlève point le ſeul où je prétens.
Elle n'a point de part en ce que je mérite;
Elle ne me doit rien, je n'ai ſervi que Tite:
Si j'ai vû ſans douleur mon pays déſolé,
C'eſt à Tite, à lui ſeul, que j'ai tout immolé.
Sans lui, ſans l'eſpérance à mon amour oferte,
J'aurais ſervi Solyme, ou péri dans ſa perte;
Et quand Rome s'efforce à m'arracher ſon cœur,

Elle ſert le couroux d'un Dieu juſte & vengeur.
Mais achevez, Philon, ne dit-on autre choſe ?

PHILON.

On parle des périls où votre amour l'expoſe.
De cet hymen, dit-on, *les nœuds ſi deſirés*
Serviront de prétexte à mille conjurés,
Ils pouront ſoulever juſqu'à ſon propre frère.
Il ſe voulut jadis cantonner contre un père,
N'eût été Mucian qui le tint dans Lyon,
Il ſe faiſait le chef de la rébellion,
Avouait Civilis, apuyait ſes Bataves,
Des Gaulois belliqueux ſoulevait les plus braves;
Et les deux bords du Rhin l'auraient pour empereur,
Pour peu qu'eût Céréal écouté ſa fureur.
Il aime Domitie, & régne dans ſon ame;
Si Tite ne l'épouſe, il en fera ſa femme;
Vous ſavez de tous deux quelle eſt l'ambition,
Jugez ce qui peut ſuivre une telle union.

BÉRÉNICE.

Ne dit-on rien de plus ?

PHILON.

Ah, madame, je tremble
A vous dire encor...

BÉRÉNICE.

Quoi ?

PHILON.

Que le ſénat s'aſſemble.

BÉRÉNICE.

Quelle eſt l'ocaſion qui le fait aſſembler ?

PHILON.

L'ocaſion n'a rien qui vous doive troubler ;
Et ce n'eſt qu'à deſſein de pourvoir aux dommages
Que du Véſuve ardent ont cauſé les ravages ;
Mais Domitie aura des amis, des parens,
Qui pouront bien après vous mettre ſur les rangs.

BÉRÉNICE.

Quoi que ſur mes deſtins ils uſurpent d'empire,
Je ne vois pas leur maître en état d'y ſouſcrire.
Philon, laiſſons-les faire, ils n'ont qu'à me bannir,
Pour trouver hautement l'art de me retenir.
Contre toutes leurs voix je ne veux qu'un ſufrage,
Et l'ardeur de me nuire achévera l'ouvrage.
Ce n'eſt pas qu'en effet la gloire où je prétens
N'ofre trop de prétexte aux eſprits mécontens.
Je ne puis jetter l'œil ſur ce que je ſuis née,
Sans voir que de périls ſuivront cet hyménée ;
Mais pour y parvenir s'il faut trop hazarder,
Je veux donner le bien que je n'oſe garder ;
Je veux du moins, je veux ôter à ma rivale
Ce miracle vivant, cette ame ſans égale,

Qu'en dépit des Romains, leur digne ſouverain,
S'il prend une moitié, la prenne de ma main;
Et pour tout dire enfin, je veux que Bérénice
Ait une créature en leur impératrice.
Je vois Domitian. Contre tous leurs arrêts
Il n'eſt pas malaiſé d'unir nos intérêts.

SCENE II.

DOMITITIAN, BÉRÉNICE, PHILON, ALBIN.

BÉRÉNICE.

AUriez-vous au ſénat, ſeigneur, aſſez de brigue,
Pour combatre & confondre une inſolente ligue?
S'il ne s'aſſemble pas exprès pour m'exiler,
J'ai quelques envieux qui pouront en parler.
L'exil m'importe peu, j'y ſuis acoutumée;
Mais vous perdez l'objet dont votre ame eſt charmée:
L'audacieux decret de mon banniſſement
Met votre Domitie au bras d'un autre amant;
Et vous pouvez juger que s'il faut qu'on m'exile,
Sa conquête pour vous n'en eſt pas plus facile.

Voyez ſi votre amour ſe veut laiſſer ravir
Cet unique ſecours qui pourait le ſervir.

DOMITIAN.

On en poura parler, madame, & mon ingrate
En a déja conçû quelque eſpoir qui la flate ;
Mais je puis dire auſſi que le rang que je tiens
M'a fait aſſez d'amis pour opoſer aux ſiens ;
Et que ſi dès l'abord ils ne les font pas taire,
Ils rompront le grand coup qui ſeul nous peut déplaire.
Non que tout cet eſpoir ne coure grand hazard,
Si votre amant volage y prend la moindre part ;
On l'aime, & ſi ſon ordre à nos amis s'opoſe,
Leur plus fidèle ardeur oſera peu de choſe.

BÉRÉNICE.

Ah ! Prince, je mourrai de honte & de douleur,
Pour peu qu'il contribue à faire mon malheur :
Mais je n'ai qu'à le voir pour calmer ces allarmes.

DOMITIAN.

N'y perdez point de tems, portez-y tous vos charmes,
N'en oubliez aucun dans un péril ſi grand.
Peut-être ainſi que vous ce deſſein le ſurprend ;
Mais je crains qu'après tout ſon ame irréſolue
Ne relâche un peu trop ſa puiſſance abſolue,

Et ne laiſſe au ſénat décider de ſes vœux,
Pour ſe faire une excuſe envers l'une des deux.

BÉRÉNICE.

Quelques efforts qu'on faſſe, & quelque art qu'on déploie,
Je vous répons de tout, pourvû que je le voie;
Et je ne crois pas même au pouvoir de vos dieux
De lui faire épouſer Domitie à mes yeux.
Si vous l'aimez encor, ce mot vous doit ſufire.
Quant au ſénat, qu'il m'ôte, ou me donne l'empire,
Je ne vous dirai point à quoi je me réſous.
Voici votre inconſtante. Adieu, penſez à vous.

SCENE III.

DOMITIE, DOMITIAN, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIE.

PRince, ſi vous m'aimez, l'ocaſion eſt belle.

DOMITIAN.

Si je vous aime? eſt-il un amant plus fidelle?
Mais, madame, ſachons ce que vous ſouhaitez.

DOMITIE.

Vous me ſervirez mal, puiſque vous en doutez.

L'amant digne du cœur de la beauté qu'il aime
Sait mieux ce qu'elle veut, que ce qu'il veut lui-même ;
Mais puiſque j'ai beſoin d'expliquer mon couroux,
J'en veux à Bérénice, à l'empereur, à vous ;
A lui, qui n'oſe plus m'aimer en ſa préſence,
A vous, qui vous mettez de leur intelligence,
Et dont tous les amis vont ſervir un amour,
Qui me rend à vos yeux la fable de la cour.
Si vous m'aimez, ſeigneur, il faut ſauver ma gloire,
M'aſſurer par vos ſoins une pleine victoire.
Il faut...

DOMITIAN.

Si vous croyez votre bonheur douteux,
Votre retour vers moi ſerait-il ſi honteux ?
Suis-je indigne de vous ? ſuis-je ſi peu de choſe,
Que toute votre gloire à mon amour s'opoſe ?
Ne voit-on plus en moi ce que vous eſtimez ?
Et ſuis-je moindre enfin, qu'alors que vous m'aimiez ?

DOMITIE.

Non, mais un autre eſpoir va m'acabler de honte,
Quand le trône m'atend, ſi Bérénice y monte.
Délivrez-en mes yeux, & prêtez moi la main,
Du moins à ſoutenir l'honneur du nom Romain.
De quel œil verrez-vous qu'une main étrangère....

DOMITIAN.

De l'œil dont je verrais que l'empereur mon frère
En prît d'autres pour vous, ranimât mon eſpoir,
Et pour ſe rendre heureux, uſât de ſon pouvoir.

DOMITIE.

Ne vous y trompez pas; s'il me donne le change,
Je ne ſuis point à vous, je ſuis à qui me venge;
Et trouverai peut-être à Rome aſſez d'apui
Pour me venger de vous auſſi-bien que de lui.

DOMITIAN.

Et c'eſt du nom Romain la gloire qui vous touche,
Madame? & vous l'avez au cœur comme en la bouche?
Ah, que le nom de Rome eſt un nom précieux,
Alors qu'en la ſervant on ſe ſert encor mieux!
Qu'avec nos intérêts ce grand devoir conſpire,
Et que pour récompenſe on ſe promet l'empire!
Parlons à cœur ouvert, madame, & dites moi
Quel fruit je dois atendre enfin d'un tel emploi.

DOMITIE.

Voulez-vous pour ſervir être ſûr du ſalaire,
Seigneur? & n'avez-vous qu'un amour mercenaire?

DOMITIAN.

Je n'en connais point d'autre, & ne connais pas bien

Qu'un

Qu'un amant puiſſe plaire, en ne prétendant rien.

DOMITIE.

Que ces prétentions ſentent les ames baſſes !

DOMITIAN.

Les dieux à qui les ſert font eſpérer des graces.

DOMITIE.

Les exemples des dieux s'apliquent mal ſur nous.

DOMITIAN.

Je ne veux donc, madame, autre exemple que vous.
N'atendez-vous de Tite, & n'avez-vous pour Tite
Qu'une ſtérile ardeur qui s'atache au mérite ?
De vos deſtins aux ſiens preſſez-vous l'union,
Sans vouloir aucun fruit de tant de paſſion ?

DOMITIE.

Peut-être en ce deſſein ne ſuis-je intéreſſée
Que par l'intérêt ſeul de ma gloire bleſſée :
Croyez moi généreuſe, & ſoyez généreux :
N'aimez plus, ou n'aimez que comme je le veux.
Je ſais ce que je dois à l'amant qui m'oblige ;
Mais j'aime qu'on l'atende, & non pas qu'on l'exige ;
Et qui peut immoler ſon intérêt au mien,
Peut ſe promettre tout de qui ne promet rien.
Peut-être qu'en l'état où je ſuis avec Tite,
Je veux bien le quiter, mais non pas qu'il me quite,

Vous en dis-je trop peu pour vous l'imaginer ?
Et depuis quand l'amour n'oſe-t-il deviner ?
Tous mes emportemens pour la grandeur ſuprême
Ne vous déguiſent point, ſeigneur, que je vous aime ;
Et l'on ne voit que trop quel droit j'ai de haïr
Un empereur ſans foi qui meurt de me trahir.
Me condamnerez-vous à voir que Bérénice
M'enlève de hauteur le rang d'impératrice ?
Lui pourez-vous aider à me perdre d'honneur ?

DOMITIAN.

Ne pouvez-vous le mettre à faire mon bonheur ?

DOMITIE.

J'ai quelque orgueil encor, ſeigneur, *je le confeſſe.*
De tout ce qu'il atend rendez moi la maitreſſe,
Et laiſſez à mon choix l'effet de votre eſpoir ;
Que ce ſoit une grace, & non pas un devoir ;
Et que...

DOMITIAN.

Me faire grace après tant d'injuſtice !
De tant de vains détours je vois trop l'artifice,
Et ne ſaurais douter du choix que vous ferez,
Quand vous aurez par moi ce que vous eſpérez.
Epouſez, j'y conſens, le rang de ſouveraine ;
Faites l'impératrice, en donnant une reine ;

Diſpoſez de ſa main, & pour première loi,
Madame, ordonnez lui d'abaiſſer l'œil ſur moi.

DOMITIE.

Cet objet de ma haine a pour vous quelque charme!

DOMITIAN.

Son nom ſeul prononcé vous a miſe en allarme!
Me puis-je mieux venger, ſi vous me trahiſſez,
Que d'aimer à vos yeux ce que vous haïſſez?

DOMITIE.

Parlons à cœur ouvert. Aimez-vous Bérénice?

DOMITIAN.

Autant qu'il faut l'aimer pour vous faire un ſuplice.

DOMITIE.

Ce ſera donc le vôtre encor plus que le mien.
Après cela, ſeigneur, je ne vous dis plus rien.
S'il n'a pas pour votre ame une aſſez rude gêne,
J'y puis joindre au beſoin une implacable haine.

DOMITIAN.

Et moi, dût à jamais croitre ce grand couroux,
J'épouſerai, madame, ou Bérénice, ou vous.

DOMITIE.

Ou Bérénice, ou moi! La choſe eſt donc égale;
Et vous ne m'aimez plus, qu'autant que ma rivale?

DOMITIAN.

La douleur de vous perdre, hélas!...

DOMITIE.

C'en eſt aſſez :
Nous verrons cet amour dont vous nous menacez.
Cependant ſi la reine auſſi fière que belle,
Sait comme il faut répondre aux vœux d'un *infidèle*,
Ne me raportez point l'objet de ſon dédain,
Qu'elle n'ait repaſſé les rives du Jourdain.

SCENE IV.

DOMITIAN, ALBIN.

DOMITIAN.

ADmire ainſi que moi de quelle jalouſie
Au ſeul nom de la reine elle a paru ſaiſie,
Comme s'il importait à ſes heureux apas
A qui je donne un cœur dont elle ne veut pas.

ALBIN.

Seigneur, telle eſt l'humeur de la plupart des femmes.
L'amour ſous leur empire eût-il rangé mille ames,
Elles regardent tout comme leur propre bien,
Et ne peuvent ſoufrir qu'il leur échape rien.
Un captif mal gardé leur ſemble une infamie ;
Qui l'oſe recevoir devient leur ennemie ;

Et ſans leur faire un vol on ne peut diſpoſer
D'un cœur qu'un autre choix les force à refuſer :
Elles veulent qu'ailleurs par leur ordre il ſoupire,
Et qu'un don de leur part marque un reſte d'empire.
Domitie a pour vous ces communs ſentimens,
Que les fières beautés ont pour tous les amans ;
Et craint, ſi votre main ſe donne à Bérénice,
Qu'elle ne porte en vain le nom d'impératrice,
Quand d'un coté l'hymen, & de l'autre l'amour,
Feront à cet hymen un empire à ſa cour.
Voila ſa jalouſie, & ce qu'elle redoute,
Seigneur. Pour le ſénat n'en ſoyez point en doute ;
Il aime l'empereur, & l'honore à tel point,
Qu'il ſervira ſa flame, ou n'en parlera point.
Pour le ſtupide Claude il eut bien la baſſeſſe
D'autoriſer l'hymen de l'oncle avec la niéce ;
Il ne fera pas moins pour un prince adoré,
Et je l'y tiens déja, ſeigneur, tout préparé.

DOMITIAN.

Tu parles du ſénat, & je veux parler d'elle,
De l'ingrate qu'un trône a rendue infidelle.
N'eſt-il point de moyen, ne vois-tu point de jour
A mettre enfin d'acord ſa gloire & ſon amour ?

ALBIN.

Tout dépendra de Tite, & du ſecret office

Qu'il peut dans le ſénat rendre à ſa Bérénice.
L'air dont il agira pour un eſpoir ſi doux
Tournera l'aſſemblée, ou pour, ou contre vous;
Et ſi ſa politique à vos amis s'opoſe,
Vous l'avez dit vous-même, ils pouront peu de choſe.
Sondez ſes ſentimens, & réglez vous ſur eux:
Votre bonheur eſt ſûr, s'il conſent d'être heureux.
Que ſi ſon choix balance, ou flate mal le vôtre,
Demandez Bérénice, afin d'obtenir l'autre.
Vous l'avez déja vû ſenſible à de tels coups;
Et c'eſt un grand reſſort qu'un peu d'amour jaloux.
Au moindre empreſſement pour cette belle reine,
Il vous fera juſtice, & reprendra ſa chaine.
Songez à pénétrer ce qu'il a dans l'eſprit.
Le voici.

DOMITIAN.

Je ſuivrai ce que ton zèle en dit.

SCENE V.

TITE, DOMITIAN, FLAVIAN, ALBIN.

TITE.

AVez-vous regagné le cœur de votre ingrate,

Mon frère ?

DOMITIAN.

Sa fierté de plus en plus éclate.
Voyez s'il fut jamais orgueil pareil au ſien.
Il veut que je la ſerve, & ne prétende rien,
Que j'apuie en l'aimant toute ſon injuſtice,
Que je faſſe de Rome exiler Bérénice.
Mais, ſeigneur, à mon tour puis-je vous demander
Ce qu'à vos plus doux vœux il vous plait d'acorder ?

TITE.

J'aurai peine à bannir la reine de ma vûe.
Par quels ordres, grands dieux, eſt-elle revenue ?
Je ſoufrais, mais enfin je vivais ſans la voir;
J'allais...

DOMITIAN.

N'avez-vous pas un abſolu pouvoir,
Seigneur ?

TITE.

Oui, mais j'en ſuis comptable à tout le monde;
Comme dépoſitaire, il faut que j'en réponde.
Un monarque a ſouvent des loix à s'impoſer;
Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oſer.

DOMITIAN.

Que refuſerez-vous aux deſirs de votre ame,
Si le ſénat aprouve une ſi belle flame ?

TITE.

Qu'il parle du Véſuve, & ne ſe mêle pas
De jetter dans mon ame un nouvel embarras.
Eſt-ce à lui d'abuſer de mon inquiétude,
Juſqu'à mettre une borne à ſon incertitude ?
Et s'il oſe en mon choix prendre quelque intérêt,
Me croit-il en état d'en croire ſon arrêt ?
S'il exile la reine, y pourai-je ſouſcrire ?

DOMITIAN.

S'il parle en ſa faveur, pourez-vous l'en dédire ?
Ah, que je vous plaindrais d'avoir ſi peu d'amour !

TITE.

J'en ai trop, & le mets peut-être trop au jour.

DOMITIAN.

Si vous en aviez tant, vous auriez peu de peine
A rendre Domitie à ſa première chaine.

TITE.

Ah, s'il ne s'agiſſait que de vous la céder,
Vous auriez peu de peine à me perſuader ;
Et pour me rendre heureux, me rendre à Bérénice,
Ne ſerait pas vous faire un fort grand ſacrifice.
Il y va de bien plus.

DOMITIAN.

De quoi, ſeigneur ?

TITE.

De tout.

Il y va d'épouſer ſa haine juſqu'au bout,
D'en ſuivre la furie, & d'être le miniſtre
De ce qu'un noir dépit conçoit de plus ſiniſtre:
Et peut-être l'aigreur de ces inimitiés
Voudra que je vous perde, ou que vous me perdiez.
Voilà ce qui peut ſuivre un ſi doux hyménée.
Vous voyez dans l'orgueil Domitie obſtinée:
Quand pour moi cet orgueil oſe vous dédaigner,
Elle ne m'aime pas; elle cherche à régner,
Avec vous, avec moi, n'importe la manière:
Tout plairait à ce prix à ſon humeur altière;
Tout ſerait digne d'elle, & le nom d'empereur
A mon aſſaſſin même atacherait ſon cœur.

DOMITIAN.

Pouvez-vous mieux choiſir un frein à ſa colère,
Seigneur, que de la mettre entre les mains d'un frère?

TITE.

Non, je ne puis la mettre en de plus ſûres mains;
Mais plus vous m'êtes cher, prince, & plus je vous crains.
De ceux qu'unit le ſang plus douces ſont les chaînes,
Plus leur déſunion met d'aigreur dans leurs haines;

L'ofenſe en eſt plus rude, & le couroux plus grand,
La ſuite plus barbare, & l'effet plus ſanglant.
La nature en fureur s'abandonne à tout faire;
Et cinquante ennemis ſont moins haïs qu'un frère.
Je ne réveille point des ſoupçons aſſoupis,
Et veux bien oublier le tems de Civilis.
Vous étiez encor jeune, & ſans vous bien connaître,
Vous penſiez n'être né que pour vivre ſans maître;
Mais les ocaſions renaiſſent aiſément.
Une femme eſt flateuſe, un empire eſt charmant;
Et comme avec plaiſir on s'en laiſſe ſurprendre,
On néglige bien-tôt les ſoins de s'en défendre.
Croyez moi, ſéparez vos intérêts des ſiens.

DOMITIAN.

Hé bien, j'en briſerai les dangereux liens.
Pour votre ſûreté, j'accepte ce ſuplice:
Mais pour m'en conſoler donnez moi Bérénice;
Dût le ſénat, dût Rome en frémir de couroux,
Vous n'oſez l'épouſer, j'oſerai plus que vous;
Je l'aime & l'aimerai, ſi votre ame y renonce.
Quoi, n'oſez-vous, ſeigneur, me faire de réponſe?

TITE.

Se donne-t-elle à vous, & ne tient-il qu'à moi?

DOMITIAN.

Elle a droit d'imiter qui lui manque de foi.

TITE.

Elle n'en a que trop, & toutefois je doute
Que ſon amour trahi prenne la même route.

DOMITIAN.

Mais ſi pour ſe venger elle répond au mien?

TITE.

Epouſez-la, mon frère, & ne m'en dites rien.

DOMITIAN.

Et ſi je regagnais l'eſprit de Domitie?
Si pour moi ſa fierté ſe montrait adoucie?
Si mes vœux, ſi mes ſoins en étaient mieux reçûs,
Seigneur?

TITE *en rentrant.*

Epouſez-la ſans m'en parler non plus.

DOMITIAN.

Allons, & malgré lui, rendons lui Bérénice.
Albin, de nos projets ſon amour eſt complice;
Et puiſqu'il aime aſſez pour en être jaloux,
Malgré l'ambition Domitie eſt à nous.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

AS-TU vû Bérénice ? aime-t-elle mon frère ?
Et ſe plait-elle à voir qu'il tâche de lui plaire ?
Me la demande-t-il de ſon conſentement ?

FLAVIAN.

Ne la ſoupçonnez point d'un ſi bas ſentiment ;
Elle n'en peut ſoufrir, non pas même la *feinte*.

TITE.

As-tu vû dans ſon cœur encor la même ateinte ?

FLAVIAN.

Elle veut vous parler, c'eſt tout ce que j'en ſai.

TITE.

Faut-il de ſon pouvoir faire un nouvel eſſai ?

FLAVIAN.

M'en croirez-vous, ſeigneur ? évitez ſa préſence,
Ou mettez vous contre elle un peu mieux en défenſe.
Quel fruit eſpérez-vous de tout ſon entretien ?

TITE.

L'en aimer davantage, & ne réſoudre rien.

FLAVIAN.

L'irréſolution doit-elle être éternelle ?
Vous ne me dites plus que Domitie eſt belle,
Seigneur, vous qui diſiez que ſes ſeules beautés
Vous peuvent conſoler de ce que vous quitez,
Qu'elle ſeule en ſes yeux porte de quoi contraindre
Vos feux à s'aſſoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre.

TITE.

Je l'ai dit, il eſt vrai, mais j'avais d'autres yeux,
Et je ne voyais pas Bérénice en ces lieux.

FLAVIAN.

Quand aux feux les plus beaux un monarque défère,
Il s'en fait un plaiſir, & non pas une afaire;
Et regarde l'amour comme un lâche atentat,
Dès qu'il veut prévaloir ſur la raiſon d'état.
Son grand cœur au-deſſus des plus dignes amorces,
A ſes devoirs preſſans laiſſe toutes leurs forces;
Et ſon plus doux eſpoir n'oſe lui demander
Ce que ſa dignité ne lui peut acorder.

TITE.

Je ſais qu'un empereur doit parler ce langage;
Et quand il l'a falu, j'en ai dit davantage.
Mais de ces duretés que j'étale à regret,

Chaque mot à mon cœur coûte un ſoupir ſecret ;
Et quand à la raiſon j'acorde un tel empire,
Je le dis ſeulement, parce qu'il le faut dire ;
Et qu'étant au-deſſus de tous les potentats,
Il me ſerait honteux de ne le dire pas.
De quoi s'enorgueillit un ſouverain de Rome,
Si par reſpect pour elle il doit ceſſer d'être homme,
Eteindre un feu qui plait, ou ne le reſſentir
Que pour s'en faire honte, & pour le démentir?
Cette toute-puiſſance eſt bien imaginaire,
Qui s'aſſervit ſoi-même à la peur de déplaire,
Qui laiſſe au goût public régler tous ſes projets,
Et prend le plus haut rang pour craindre ſes ſujets.
Je ne me donne point d'empire ſur leurs ames ;
Je laiſſe en liberté leurs ſoupirs & leurs flames ;
Et quand d'un bel objet j'en vois quelqu'un charmé,
J'aplaudis au bonheur d'aimer, & d'être aimé.
Quand je l'obtiens du ciel, me portent-ils envie?
Qu'ont d'amer pour eux tous les douceurs de ma vie ?
Et par quel intérêt...

FLAVIAN.

Ils perdraient tout en vous.
Vous faites le bonheur, & le ſalut de tous,
Seigneur, & l'univers de qui vous êtes l'ame...

TITE.

Ne perds plus de raiſons à combatre ma flame:
Les yeux de Bérénice inſpirent des avis,
Qui perſuadent mieux que tout ce que tu dis.

FLAVIAN.

Ne vous expoſez donc qu'à ceux de Domitie.

TITE.

Je n'ai plus, Flavian, que quatre jours de vie:
Pourquoi prens-tu plaiſir à les tyranniſer?

FLAVIAN.

Mais vous ſavez qu'il faut la perdre, ou l'épouſer?

TITE.

En vain donc à ſes vœux tout mon amour s'opoſe.
Périr, ou faire un crime, eſt pour moi même choſe.
Laiſſons lui toutefois ſoulever des mutins;
Hazardons ſur la foi de nos heureux deſtins;
Ils m'ont promis la reine, & doivent à ſes charmes
Tout ce qu'ils ont ſoumis à l'effort de mes armes.
Par elle j'ai vaincu, pour elle il faut périr.

FLAVIAN.

Seigneur...

TITE.

Oui, Flavian, c'eſt à faire à mourir.
La vie eſt peu de choſe, & tôt ou tard, qu'importe
Qu'un traître me l'arrache, ou que l'âge l'emporte?

Nous mourons à toute heure, & dans le plus doux
ſort
Chaque inſtant de la vie eſt un pas vers la mort.

FLAVIAN.

Flatez mieux les deſirs de votre ambitieuſe,
Et ne la changez pas de fière en furieuſe.
Elle vient vous parler.

TITE.

Dieux, quel comble d'ennuis!

SCENE II.

DOMITIE, TITE, FLAVIAN, PLAUTINE.

DOMITIE.

JE viens ſavoir de vous, ſeigneur, ce que je *ſuis*.
J'ai votre foi pour gage, & mes ayeux pour marques
Du grand droit de prétendre au plus grand des mo-
narques;
Mais Bérénice eſt belle, & des yeux ſi puiſſans
Renverſent aiſément des droits ſi languiſſans.
Ce grand jour qui devait unir mon ſort au vôtre,
Servira-t-il, ſeigneur, au triomphe d'une autre?

TITE.

J'ai quatre jours encor pour en délibérer,
Madame,

Madame, juſques-là laiſſez moi reſpirer.
C'eſt peu de quatre jours pour un tel ſacrifice ;
Et s'il faut à vos droits immoler Bérénice,
Je ne vous répons pas que Rome, & tous vos droits,
Puiſſent en quatre jours m'en impoſer les loix.

DOMITIE.

Il n'en faudrait pas tant, ſeigneur, pour vous réſoudre
A lancer ſur ma tête un dernier coup de foudre,
Si vous ne craigniez point qu'il rejaillit ſur vous.

TITE.

Suſpendez quelque tems encor ce grand courroux.
Puis-je étoufer ſi-tôt une ſi belle flamme ?

DOMITIE.

Quoi, vous ne pouvez pas ce que peut une femme ?
Que vous me rendez mal ce que vous me devez !
J'ai briſé de beaux fers, ſeigneur, vous le ſavez ;
Et mon ame ſenſible à l'amour comme une autre,
En étoufe un peut-être auſſi fort que le vôtre.

TITE.

Peut-être auriez-vous peine à le bien étoufer,
Si votre ambition n'en ſavait triompher.
Moi, qui n'ai que les dieux au-deſſus de ma tête,
Qui ne vois plus de rang digne de ma conquête,

Du trône où je me ſieds, puis-je aſpirer à rien,
Qu'à poſſéder un cœur qui n'aſpire qu'au mien ?
C'eſt là de mes pareils la noble inquiétude :
L'ambition remplie y jette leur étude ;
Et ſi-tôt qu'à prétendre elle n'a plus de jour,
Elle abandonne un cœur tout entier à l'amour.

DOMITIE.

Elle abandonne ainſi le vôtre à cette reine,
Qui cherche une grandeur encor plus ſouveraine.

TITE.

Non, madame, je veux que vous ſortiez d'erreur.
Bérénice aime Tite, & non pas l'empereur ;
Elle en veut à mon cœur, & non pas à l'empire.

DOMITIE.

D'autres avaient déja pris ſoin de me le dire,
Seigneur, & votre reine a le goût délicat,
De n'en vouloir qu'au cœur & non pas à l'éclat.
Cet amour épuré que Tite ſeul lui donne,
Renoncerait au rang pour être à la perſonne :
Mais on a beau, ſeigneur, rafiner ſur ce point,
La perſonne & le rang ne ſe ſéparent point.
Sous les tendres brillans de cette noble amorce,
L'ambition cachée ataque, preſſe, force ;
Par-là de ſes projets elle vient mieux à bout,
Elle ne prétend rien, & s'empare de tout.

L'art eſt grand, mais enfin je ne ſais s'il mérite
La bouche d'une reine, & l'oreille de Tite.
Pour moi, j'aime autrement, & tout me charme en vous :
Tout m'en eſt précieux, ſeigneur, tout m'en eſt doux ;
Et ne ſais point ſi j'aime ou l'empereur, ou Tite ;
Si je m'atache au rang, ou n'en veux qu'au mérite ;
Mais je ſais qu'en l'état où je ſuis aujourd'hui,
J'aplaudis à mon cœur de n'aſpirer qu'à lui.

TITE.

Mais me le donnez-vous tout ce cœur qui n'aſpire,
En ſe tournant vers moi, qu'aux honneurs de l'empire ?
Suit-il l'ambition en dépit de l'amour,
Madame ? la ſuit-il ſans eſpoir de retour ?

DOMITIE.

Si c'eſt à mon égard ce qui vous inquiéte,
Le cœur ſe rend bientôt quand l'ame eſt ſatisfaite ;
Nous le défendons mal de qui remplit nos vœux.
Un moment dans le trône éteint tous autres feux ;
Et donner tout ce cœur ſouvent ce n'eſt que faire
D'un tréſor inviſible un don imaginaire.
A l'amour vraiment noble il ſufit du dehors ;
Il veut bien du dedans ignorer les reſſorts :

Il n'a d'yeux que pour voir ce qui s'ofre à la vûe,
Tout le reſte eſt pour eux une terre inconnue ;
Et ſans importuner le cœur d'un ſouverain,
Il a tout ce qu'il veut quand il en a la main.
Ne m'ôtez pas la votre, & diſpoſez du reſte.
Le cœur a quelque choſe en ſoi de tout céleſte ;
Il n'apartient qu'aux dieux ; & comme c'eſt leur
choix,
Je ne veux point, ſeigneur, atenter ſur leurs droits.

TITE.

Et moi, qui ſuis des dieux la plus viſible *image*,
Je veux ce cœur comme eux, & j'en veux tout
l'homage ;
Mais vous n'en avez plus, madame, à *me donner*,
Vous ne voulez ma main que pour vous couronner,
D'autres pouront un jour vous rendre ce ſervice.
Cependant pour régler le ſort de Bérénice,
Vous pouvez faire agir vos amis au ſénat ;
Ils peuvent m'y nommer lâche, parjure, ingrat,
J'atendrai ſon arrêt, & le ſuivrai peut-être.

DOMITIE.

Suivez-le, mais tremblez, s'il flate trop ſon maître.
Ce grand corps tous les ans change d'ame & de
cœurs,
C'eſt le même ſénat, & d'autres ſénateurs.

S'il alla pour Néron juſqu'à l'idolatrie,
Il le traita depuis de traître à ſa patrie,
Et réduiſit ce prince, indigne de ſon rang,
A la néceſſité de ſe percer le flanc.
Vous êtes ſon amour, craignez d'être ſa haine,
Après l'indignité d'épouſer une reine.
Vous avez quatre jours pour en délibérer.
J'atens le coup fatal que je ne puis parer.
Adieu, ſi vous l'oſez, contentez votre envie;
Mais en m'ôtant l'honneur, n'épargnez pas ma vie.

SCENE III.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

L'Impétueux eſprit! Conçois-tu, Flavian,
Où pouraient ſes fureurs porter Domitian,
Et de quelle importance eſt pour moi l'hyménée
Où par tous mes deſirs je la ſens condamnée?

FLAVIAN.

Je vous l'ai déja dit, ſeigneur, penſez-y bien,
Et ſur-tout de la reine évitez l'entretien,
Redoutez.... Mais elle entre, & ſa moindre tendreſſe
De toutes nos raiſons va montrer la faibleſſe.

SCENE IV.

BÉRÉNICE, TITE, PHILON, FLAVIAN.

TITE.

HÉ bien, madame, hé bien, faut-il tout hazarder ?
Et venez-vous ici pour me le commander ?

BÉRÉNICE.

De ce qui m'eſt permis je ſais mieux la *meſure*,
Seigneur, & j'ai pour vous une flame trop pure,
Pour vouloir en faveur d'un zèle ambitieux,
Mettre au moindre péril des jours ſi *précieux*.
Quelque pouvoir ſur moi que notre amour obtienne,
J'ai ſoin de votre gloire, ayez-en de la mienne;
Je ne demande plus que pour de ſi beaux feux
Votre abſolu pouvoir hazarde un, *Je le veux*.
Cet amour le voudrait, mais comme je ſuis reine,
Je ſais des ſouverains la raiſon ſouveraine.
Si l'ardeur de vous voir l'a voulu ignorer,
Si mon indigne exil s'eſt permis d'eſpérer,
Si j'ai rentré dans Rome avec quelque imprudence,
Tite à ce trop d'ardeur doit un peu d'indulgence.
Soufrez qu'un peu d'éclat pour prix de tant d'amour

Signale ma venue, & marque mon retour.
Voudrez-vous que je parte avec l'ignominie
De ne vous avoir vû, que pour me voir bannie ?
Laiſſez moi la douceur de languir en ces lieux,
D'y ſoupirer pour vous, d'y mourir à vos yeux :
C'en ſera bientôt fait, ma douleur eſt trop vive,
Pour y tenir longtems votre atente captive ;
Et ſi je tarde trop à mourir de douleur,
J'irai loin de vos yeux terminer mon malheur ;
Mais laiſſez m'en choiſir la funeſte journée,
Et du moins juſques-là, ſeigneur, point d'hyménée.
Pour votre ambitieuſe avez-vous tant d'amour,
Que vous ne le puiſſiez diférer d'un ſeul jour ?
Pouvez-vous refuſer à ma douleur profonde . . .

TITE.

Hélas, que voulez-vous que la mienne réponde ?
Et que puis-je réſoudre alors que vous parlez,
Moi, qui ne puis vouloir que ce que vous voulez ?
Vous parlez de languir, de mourir à ma vûe ;
Mais, ô dieux ! ſongez-vous que chaque mot me tue,
Et porte dans mon cœur de ſi ſenſibles coups,
Qu'il ne m'en faut plus qu'un pour mourir avant vous.
De ceux qui m'ont percé ſoufrez que je ſoupire.
Pourquoi partir, madame, & pourquoi me le dire ?

Ah, ſi vous vous forcez d'abandonner ces lieux ;
Ne m'aſſaſſinez point de vos cruels adieux.
Je vous ſuivrais, madame, & flaté de l'idée
D'oſer mourir à Rome, & revivre en Judée,
Pour aller de mes feux vous demander le fruit ;
Je quiterais l'empire, & tout ce qui leur nuit.

BÉRÉNICE.

Daigne me préſerver le ciel...

TITE.

De quoi, madame ?

BÉRÉNICE.

De voir tant de faibleſſe en une ſi grande ame.
Si j'avais droit par-là de vous moins eſtimer,
Je ceſſerais peut-être auſſi de vous aimer.

TITE.

Ordonnez donc enfin ce qu'il faut que je faſſe.

BÉRÉNICE.

S'il faut partir demain, je ne veux qu'une grace ;
Que ce ſoit vous, ſeigneur, qui le veuilliez pour moi,
Et non votre ſénat qui m'en faſſe la loi :
Faites lui ſouvenir, quoi qu'il craigne ou projette ;
Que je ſuis ſon amie, & non pas ſa ſujette,
Que d'un tel atentat notre rang eſt jaloux,
Et que tout mon amour ne m'aſſervit qu'à vous.

TITE.

Mais peut-être, madame...

BÉRÉNICE.

Il n'eſt point de peut-être;
Seigneur, s'il en décide, il ſe fait voir mon maître;
Et dût-il vous porter à tout ce que je veux,
Je ne l'ai point choiſi pour juge de mes vœux.

TITE.

Allez dire au ſénat, Flavian, qu'il ſe lève,
Quoi qu'il ait commencé, je défens qu'il achève.
Soit qu'il parle à préſent, de Véſuve ou de moi,
Qu'il ceſſe, & que chacun ſe retire chez ſoi.
Ainſi le veut la reine, & comme amant fidèle
Je veux qu'il obéiſſe aux loix que je prens d'elle,
Qu'il laiſſe à notre amour régler notre intérêt.

SCENE DERNIERE.

DOMITIAN, TITE, BÉRÉNICE, ALBIN, FLAVIAN, PHILON.

DOMITIAN.

IL n'eſt plus tems, ſeigneur, j'en aporte l'arrêt.

TITE.

Qu'oſe-t-il m'ordonner ?

DOMITIAN.

Seigneur, il vous *conjure*
De remplir tout l'eſpoir d'une flame ſi pure.
Des ſervices rendus à vous, à tout l'état,
C'eſt le prix qu'a jugé lui devoir le ſénat;
Et pour ne vous prier que pour une Romaine,
D'une commune voix Rome adopte la reine;
Et le peuple à grands cris montre ſa paſſion
De voir un plein effet de cette adoption.

TITE.

Madame...

BÉRÉNICE.

Permetez, ſeigneur, que je prévienne
Ce que peut votre flame accorder à la *mienne*.
Graces au juſte ciel, ma gloire en ſûreté
N'a plus à redouter aucune indignité.
J'éprouve du ſénat l'amour & la juſtice,
Et n'ai qu'à le vouloir pour être impératrice.
Je n'abuſerai point d'un ſurprenant reſpect,
Qui ſemble un peu bien promt pour n'être *point* ſuſpect.
Souvent on ſe dédit de tant de complaiſance;
Non que vous ne puiſſiez en fixer l'inconſtance.
Si nous avons trop vû ſes flux & ſes reflux,
Pour Galba, pour Othon, & pour Vitellius,

Rome dont aujourd'hui vous êtes les délices,
N'aura jamais pour vous ces inſolens caprices;
Mais auſſi cet amour qu'a pour vous l'univers
Ne vous peut garantir des ennemis couverts.
Un million de bras a beau garder un maître,
Un million de bras ne pare point d'un traitre;
Il n'en faut qu'un pour perdre un prince aimé de tous,
Il n'y faut qu'un brutal qui me haïſſe en vous.
Aux zéles indiſcrets tout paraît légitime,
Et la fauſſe vertu ſe fait honneur du crime.
Rome a ſauvé ma gloire en me donnant ſa voix,
Sauvons lui, vous & moi, la gloire de ſes loix;
Rendons lui, vous & moi, cette reconnaiſſance,
D'en avoir pour vous plaire afaibli la puiſſance,
De l'avoir immolée à vos plus doux ſouhaits.
On nous aime, faiſons qu'on nous aime à jamais.
D'autres ſur votre exemple épouſeraient des reines
Qui n'auraient pas, ſeigneur, des ames ſi Romaines,
Et lui feraient peut-être, avec trop de raiſon,
Haïr votre mémoire, & déteſter mon nom.
Un refus généreux de tant de déférence
Contre tous ces périls nous met en aſſurance.

TITE.

Le ciel de ces périls ſaura trop nous garder.

BÉRÉNICE.

Je les vois de trop près, pour vous y hazarder.

TITE.

Quand Rome vous apelle à la grandeur ſuprême...

BÉRÉNICE.

Jamais un tendre amour n'expoſe ce qu'il aime.

TITE.

Mais, madame, tout cède, & nos vœux exaucés...

BÉRÉNICE.

Votre cœur eſt à moi, j'y régne, c'eſt aſſez.

TITE.

Malgré les vœux publics refuſer d'être heureuſe,
C'eſt plus craindre qu'aimer.

BÉRÉNICE.

La crainte eſt amoureuſe.
Ne me renvoyez pas, mais laiſſez moi partir.
Ma gloire ne peut croitre, & peut ſe démentir.
Elle paſſe aujourd'hui celle du plus grand homme,
Puiſqu'enfin je triomphe, & dans Rome, & de Rome :
J'y vois à mes genoux le peuple & le ſénat ;
Plus j'y craignais de honte, & plus j'y prens d'éclat;
J'y tremblais ſous ſa haine, & la laiſſe impuiſſante ;
J'y rentrais exilée, & j'en ſors triomphante.

TITE.

L'amour peut-il ſe faire une ſi dure loi ?

BÉRÉNICE.

La raiſon me la fait, malgré vous, malgré moi.
Si je vous en croyais, ſi je voulais m'en croire,
Nous pourions vivre heureux, mais avec moins de gloire.
Epouſez Domitie, il ne m'importe plus
Qui vous enrichiſſiez d'un ſi noble refus.
C'eſt à force d'amour que je m'arrache au votre ;
Et je ſerais à vous, ſi j'aimais comme une autre.
Adieu, ſeigneur, je pars.

TITE.

Ah, madame, arrêtez.

DOMITIAN.

Eſt-ce là donc pour moi l'effet de vos bontés,
Madame, eſt-ce le prix de vous avoir ſervie ?
J'aſſure votre gloire, & vous m'ôtez la vie !

TITE.

Ne vous allarmez point, quoi que la reine ait dit,
Domitie eſt à vous, ſi j'ai quelque crédit.
Madame, en ce refus un tel amour éclate.
Que j'aurais pour vous l'ame au dernier point ingrate,
Et mériterais mal ce qu'on a fait pour moi,

Si je portais ailleurs la main que je vous doi.
Tout eſt à vous, l'amour, l'honneur, Rome l'ordonne.
Un ſi noble refus n'enrichira perſonne.
J'en jure par l'eſpoir qui nous fut le plus doux;
Tout eſt à vous, madame, & ne ſera qu'à vous;
Et ce que mon amour doit à l'excès du votre,
Ne deviendra jamais le partage d'une autre.

BÉRÉNICE.

Le mien vous aurait fait déja ces beaux ſermens,
S'il n'eût craint d'inſpirer de pareils ſentimens;
Vous vous devez des fils, & des Céſars à Rome,
Qui faſſent à jamais revivre un ſi grand homme.

TITE.

Pour revivre en des fils, nous n'en mourons pas moins,
Et vous mettez ma gloire au-deſſus de ces ſoins.
Du levant au couchant, du More juſqu'au Scythe,
Les peuples vanteront & Bérénice & Tite;
Et l'hiſtoire à l'envi forcera l'avenir
D'en garder à jamais l'illuſtre ſouvenir.
Prince, après mon trépas ſoyez ſûr de l'empire;
Prenez-y part en frère, atendant que j'expire.
Allons voir Domitie, & la fléchir pour vous.

Le premier rang dans Rome eſt pour elle aſſez doux ;
Et je vais lui jurer qu'à moins que je périſſe,
Elle ſeule y tiendra celui d'impératrice.
Eſt-ce là vous l'oter ?

DOMITIAN.

Ah, c'en eſt trop, ſeigneur.

TITE *à Bérénice.*

Daignez contribuer à faire ſon bonheur,
Madame, & nous aider à mettre de cette ame
Toute l'ambition d'acord avec ſa flame.

BÉRÉNICE.

Allons, ſeigneur, ma gloire en croitra de moitié,
Si je puis remporter chez moi ſon amitié.

TITE.

Ainſi pour mon hymen la fête préparée
Vous rendra cette foi qu'on vous avait jurée,
Prince, & ce jour pour nous ſi noir, ſi rigoureux,
N'aura d'éclat ici que pour vous rendre heureux.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

SURÉNA,

H Gravelot inven *A. Radiguès Sculp. 1763.*

Et vous partez.....

SURÉNA,
GÉNÉRAL
DES PARTHES,
TRAGÉDIE.

1674.

AVIS.

On a été obligé de placer SURENA *à la fin de ce neuviéme tome, parce que* PULCHERIE *qui commence le dixiéme était déja imprimée, & que le neuviéme tome n'était pas aſſez rempli. Si on ſuit l'ordre des tems,* PULCHERIE *doit être placée avant* SURENA.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

SURENA n'eſt point un nom propre, c'eſt un titre d'honneur, un nom de dignité. Le *Suréna* des Parthes était l'*Ethmadoulet* des Perſans d'aujourd'hui, le grand viſir des Turcs. Cette mépriſe reſſemble à celle de pluſieurs de nos écrivains, qui ont parlé d'un *Azem*, grand viſir de la Porte Ottomane, ne ſachant pas que *Viſir Azem*, ſignifie *grand Viſir*. Mais la mépriſe eſt bien plus pardonnable à *Corneille* qu'à ces hiſtoriens, parce que l'hiſtoire des Parthes nous eſt bien moins connue que celle des nouveaux Perſans & des Turcs.

La tragédie de *Suréna* fut jouée les derniers jours de 1674, & les premiers de 1675 : elle roule toute entière ſur

l'amour. Il ſemblait que *Corneille* voulût joûter contre *Racine*. Ce grand homme avait donné ſon *Iphigénie*, la même année 1674. J'avoue que je regarde *Iphigénie* comme le chef-d'œuvre de la ſcène, & je ſouſcris à ces beaux vers de *Deſpréaux* :

Jamais Iphigénie en Aulide immolée,
Ne coûta tant de pleurs à la Grèce aſſemblée,
Que dans l'heureux ſpectacle à nos yeux étalé,
En a fait ſous ton nom verſer la Champmêlé.

Veut-on de la grandeur ? on la trouve dans *Achille*, mais telle qu'il la faut au théatre, néceſſaire, paſſionnée, ſans enflure, ſans déclamation. Veut-on de la vraie politique ? tout le rôle d'*Ulyſſe* en eſt plein ; & c'eſt une politique parfaite, uniquement fondée ſur l'amour du bien public ; elle eſt adroite ; elle eſt noble ; elle ne differte point ; elle augmente la terreur. *Clitemneſtre* eſt le modèle du grand patétique ; *Iphigénie* celui de la

ſimplicité noble & intéreſſante ; *Agamemnon* eſt tel qu'il doit être : & quel ſtile ! c'eſt là le vrai ſublime.

Après *Suréna*, *Pierre Corneille* renonça au théatre, auquel il eût dû renoncer plus tôt. Il ſurvécut près de dix ans à cette piéce, & fut témoin des ſuccès mérités de ſon illuſtre rival ; mais il avait la conſolation de voir repréſenter ſes anciennes piéces avec des aplaudiſſemens toujours nouveaux ; & c'eſt aux beaux morceaux de ces anciens ouvrages que nous renvoyons le lecteur. Il remarquera que tout ce qui eſt bien penſé dans ces chefs-d'œuvre eſt preſque toujours bien exprimé, à quelques tours & quelques termes près qui ont vieilli ; & qu'il n'eſt obſcur, guindé, alembiqué, incorrect, faible, & froid, que quand il n'eſt pas ſoutenu par la force du ſujet. Preſque tout ce qui eſt mal exprimé chez lui ne méritait pas d'être exprimé. Il écrivait très

inégalement ; mais je ne ſais s'il avait un génie inégal, comme on le dit ; car je le vois toujours, dans ſes meilleures piéces, & dans ſes plus mauvaiſes, ataché à la ſolidité du raiſonnement, à la force & à la profondeur des idées, preſque toujours plus ocupé de differter que de toucher ; plein de reſſources, juſques dans les ſujets les plus ingrats, mais de reſſources ſouvent peu tragiques ; choiſiſſant mal tous ſes ſujets, depuis *Oedipe* ; inventant des intrigues, mais petites, ſans chaleur, & ſans vie ; s'étant fait un mauvais ſtile, pour avoir travaillé trop rapidement ; & cherchant à ſe tromper lui-même ſur ſes dernières piéces. Son grand mérite eſt d'avoir trouvé la France agreſte, groſſière, ignorante, ſans eſprit, ſans goût vers le tems du *Cid*, & de l'avoir changée : car l'eſprit qui règne au théatre eſt l'image fidèle de l'eſprit d'une nation. Non-ſeulement on doit à

Corneille la tragédie, la comédie, mais on lui doit l'art de penſer.

Il n'eut pas le patétique des Grecs; il n'en donna une idée que dans le dernier acte de *Rodogune*; & le tableau que forme le cinquiéme acte, me parait avec ſes défauts très-ſupérieur à tout ce que la Grèce admirait. Le tableau du cinquiéme acte d'*Athalie* eſt dans ce grand goût. Il faut avouer que tous les derniers actes des autres piéces, ſans exception, ſont maigres, décharnés, faibles en comparaiſon. Si vous exceptez ces deux ſpectacles frapans, nos tragédies françaiſes ont été trop ſouvent des recueils de dialogues plutôt que des actions patétiques. C'eſt par là que nous péchons principalement. Mais avec ce défaut, & quelques autres auxquels la néceſſité de faire cinq actes aſſujettit les auteurs, on avoue que la ſcène françaiſe eſt ſupérieure à celle de toutes les nations anciennes & modernes. Cet art

eſt abſolument néceſſaire dans une grande ville telle que Paris : mais avant *Corneille* cet art n'exiſtait pas ; & après *Racine*, il parait impoſſible qu'il s'acroiſſe.

AU LECTEUR.

LE ſujet de cette tragédie eſt tiré de Plutarque & d'Appian Alexandrin. Ils diſent tous deux que Suréna était le plus noble, le plus riche, le mieux fait, & le plus vaillant des Parthes. Avec ces qualités il ne pouvait manquer d'être un des premiers hommes de ſon ſiècle ; & ſi je ne m'abuſe, la peinture que j'en ai faite ne l'a point rendu méconnaiſſable. Vous en jugerez.

ACTEURS.

ORODE, roi des Parthes.

PACORUS, fils d'Orode.

SURÉNA, lieutenant d'Orode, & général de ſon armée contre Craſſus.

SILLACE, autre lieutenant d'Orode.

EURIDICE, fille d'Artabaſe, roi d'Arménie.

PALMIS, ſœur de Suréna.

ORMÉNE, dame d'honneur d'Euridice.

La ſcène eſt à Séleucie, ſur l'Euphrate.

SURÉNA,

GÉNÉRAL

DES PARTHES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EURIDICE, ORMÉNE.

EURIDICE.

NE me parle plus tant de joie & d'hyménée.
Tu ne ſais pas les maux où je ſuis condamnée.
Ormène, c'eſt ici que doit s'exécuter
Ce traité qu'à deux rois il a plû d'arrêter;
Et l'on a préféré cette ſuperbe ville,
Ces murs de Séleucie, aux murs d'Hécatompyle.
La reine & la princeſſe en quitent le ſéjour,
Pour rendre en ces beaux lieux tout ſon luſtre à la cour.

Le roi les mande exprès ; le prince n'atend qu'elles;
Et jamais ces climats n'ont vû pompes ſi belles.
Mais que ſervent pour moi tous ces préparatifs,
Si mon cœur eſt eſclave, & tous ſes vœux captifs,
Si de tous ces efforts de publique alégreſſe
Il ſe fait des ſujets de trouble & de triſteſſe?
J'aime ailleurs.

ORMÉNE.

Vous, madame?

EURIDICE.

Ormène, je l'ai tû,
Tant que j'ai pû me rendre à toute ma vertu.
N'eſpérant jamais voir l'amant qui m'a charmée,
Ma flame dans mon cœur ſe tenait renfermée;
L'abſence & la raiſon ſemblaient la diſſiper;
Le manque d'eſpoir même aidait à me tromper.
Je crus ce cœur tranquille, & mon devoir ſévère
Le préparait ſans peine aux loix du roi mon père,
Au choix qu'il lui plairait. Mais, ô dieux! quel tourment,
S'il faut prendre un époux aux yeux de cet amant!

ORMÉNE.

Aux yeux de votre amant!

EURIDICE.

Il eſt tems de te dire

Et quel malheur m'acable, & pour qui je ſoupire.
Le mal qui s'évapore en devient plus léger,
Et le mien avec toi cherche à ſe ſoulager.
Quand l'avare Craſſus, chef des troupes Romaines,
Entreprit de domter les Parthes dans leurs plaines,
Tu ſais que de mon père il brigua le ſecours,
Qu'Orode en fit autant au bout de quelques jours,
Que pour ambaſſadeur il prit ce héros même,
Qui l'avait ſû venger, & rendre au diadême.

ORMÉNE.

Oui, je vis Suréna vous parler pour ſon roi;
Et Caſſius pour Rome avait le même emploi.
Je vis de ces états l'orgueilleuſe puiſſance
D'Artabaſe à l'envi mendier l'aſſiſtance;
Ces deux grands intérêts partager votre cour,
Et des ambaſſadeurs prolonger le ſéjour.

EURIDICE.

Tous deux ainſi qu'au roi me rendirent viſite,
Et j'en connus bien-tôt le différent mérite.
L'un fier, & tout gonflé d'un vieux mépris des rois,
Semblait pour compliment nous aporter des loix;
L'autre, par les devoirs d'un reſpect légitime,
Vengeait le ſceptre en nous de ce manque d'eſtime.
L'amour s'en mêla même, & tout ſon entretien

Sembla m'ofrir ſon cœur, & demander le mien:
Il l'obtint; & mes yeux, que charmaient ſa préſence,
Soudain avec les ſiens en firent confidence.
Ces muets truchemens ſûrent lui révéler
Ce que je me forçais à lui diſſimuler;
Et les mêmes regards, qui m'expliquaient ſa flame,
S'inſtruiſaient dans les miens du ſecret de mon ame.
Ses vœux y rencontraient d'auſſi tendres deſirs;
Un acord imprévû confondait nos ſoupirs;
Et d'un mot échapé la douceur hazardée
Trouvait l'ame en tous deux toute perſuadée.

ORMÉNE.

Cependant eſt-il roi, madame?

EURIDICE.

Il ne l'eſt pas,
Mais il ſait rétablir les rois dans leurs états.
Des Parthes le mieux fait d'eſprit, & de viſage,
Le plus puiſſant en biens, le plus grand en courage,
Le plus noble, joins-y l'amour qu'il a pour moi,
Et tout cela vaut bien un roi qui n'eſt que roi.
Ne t'éfarouche point d'un feu dont je fais gloire,
Et ſoufre de mes maux que j'achève l'hiſtoire.
L'amour ſous les dehors de la civilité,
Profita quelque tems des longueurs du traité:
On ne ſoupçonna rien des ſoins d'un ſi grand homme,

Mais il falut choiſir entre le Parthe & Rome.
Mon père eut ſes raiſons en faveur du Romain;
J'eus les miennes pour l'autre, & parlai même en vain :
Je fus mal écoutée, & dans ce grand ouvrage,
On ne daigna peſer ni compter mon ſufrage.
Nous fûmes donc pour Rome ; & Suréna confus
Emporta la douleur d'un indigne refus :
Il m'en parut émû, mais il ſut ſe contraindre :
Pour tout reſſentiment il ne fit que nous plaindre ;
Et comme tout ſon cœur me demeura ſoumis,
Notre adieu ne fut point un adieu d'ennemis.
Que ſervit de flater l'eſpérance détruite ?
Mon père choiſit mal, on l'a vû par la ſuite.
Suréna fit périr l'un & l'autre Craſſus,
Et ſur notre Arménie Orode eut le deſſus :
Il vint dans nos états fondre comme un tonnerre.
Hélas ! j'avais prévû les maux de cette guerre ;
Et n'avais pas compté parmi ces noirs ſuccès
Le funeſte bonheur que me gardait la paix :
Les deux rois l'ont conclue, & j'en ſuis la victime.
On m'amène épouſer un prince magnanime ;
Car ſon mérite enfin ne m'eſt point inconnu,
Et ſe ferait aimer d'un cœur moins prévenu ;
Mais quand ce cœur eſt pris, & la place ocupée,

Des vertus d'un rival en vain l'ame eſt frapée.
Tout ce qu'il a d'aimable importune les yeux;
Et plus il eſt parfait, plus il eſt odieux.
Cependant j'obéis, Ormène, je l'épouſe;
Et de plus...

ORMÉNE.

Qu'auriez-vous de plus?

EURIDICE.

Je ſuis jalouſe.

ORMÉNE.

Jalouſe! Quoi, pour comble aux maux dont je vous plains...

EURIDICE.

Tu vois ce que je ſoufre, aprens ce que je crains.
Orode fait venir la princeſſe ſa fille;
Et s'il veut de mon bien enrichir ſa famille,
S'il veut qu'un double hymen honore un même jour,
Conçois mes déplaiſirs, je t'ai dit mon amour.
C'eſt bien aſſez, ô ciel! que le pouvoir ſuprême
Me livre en d'autres bras, aux yeux de ce que j'aime,
Ne me condamne pas à ce nouvel ennui,
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

ORMÉNE.

Votre douleur, madame, eſt trop ingénieuſe.

EURIDICE.

EURIDICE.

Quand on a commencé de ſe voir malheureuſe,
Rien ne s'ofre à nos yeux qui ne faſſe trembler;
La plus fauſſe aparence a droit de nous troubler;
Et tout ce qu'on prévoit, tout ce qu'on s'imagine,
Forme un nouveau poiſon pour une ame chagrine.

ORMÉNE.

En ces nouveaux poiſons trouvez-vous tant d'apas,
Qu'il en faille faire un d'un hymen qui n'eſt pas?

EURIDICE.

La princeſſe eſt mandée, elle vient, elle eſt belle;
Un vainqueur des Romains n'eſt que trop digne d'elle;
S'il la voit, s'il lui parle, & ſi le roi le veut...
J'en dis trop, & déja tout mon cœur qui s'émeut...

ORMÉNE.

A ſoulager vos maux apliquez même étude
Qu'à prendre un vain ſoupçon pour une certitude:
Songez par où l'aigreur s'en pourait adoucir.

EURIDICE.

J'y fais ce que je puis, & n'y puis réuſſir,
N'oſant voir Suréna, qui régne en ma penſée,
Et qui me croit peut-être une ame intéreſſée.
Tu vois quelle amitié j'ai fait avec ſa ſœur:
Je crois le voir en elle, & c'eſt quelque douceur,

Mais légère, mais faible, & qui me gêne l'ame
Par l'inutile ſoin de lui cacher ma flame.
Elle la ſait ſans doute, & l'air dont elle agit,
M'en demande un aveu dont mon devoir rougit.
Ce frère l'aime trop pour s'être caché d'elle;
N'en uſe pas de même, & ſois moi plus fidelle;
Il ſufit qu'avec toi j'amuſe mon ennui.
Toutefois, tu n'as rien à me dire de lui;
Tu ne ſais ce qu'il fait, tu ne ſais qu'il penſe;
Une ſœur eſt plus propre à cette confiance.
Elle ſait s'il m'acuſe, ou s'il plaint mon malheur,
S'il partage ma peine, ou rit de ma douleur,
Si du vol qu'on lui fait il m'eſtime complice,
S'il me garde ſon cœur, ou s'il me rend juſtice.
Je la vois, force la, ſi tu peux, à parler;
Force moi, s'il le faut, à ne lui rien céler.
L'oſerai-je, grands dieux, ou plutôt le pourai-je?

ORMÉNE.

L'amour, dès qu'il le veut, ſe fait un privilège;
Et quand de ſe forcer ſes deſirs ſont laſſés,
Lui-même à n'en rien taire il s'enhardit aſſez.

SCENE II.

PALMIS, EURIDICE, ORMÉNE.

PALMIS.

J'Aporte ici, madame, une heureuſe nouvelle.
Ce ſoir la reine arrive.

EURIDICE.

Et Mandane avec elle ?

PALMIS.

On n'en fait aucun doute.

EURIDICE.

Et Suréna l'atend
Avec beaucoup de joie, & d'un eſprit content ?

PALMIS.

Avec tout le reſpect qu'elle a lieu d'en atendre.

EURIDICE.

Rien de plus ?

PALMIS.

Qu'a de plus un ſujet à lui rendre ?

EURIDICE.

Je ſuis trop curieuſe, & devrais mieux ſavoir
Ce qu'aux filles des rois un ſujet peut devoir ;
Mais de pareils ſujets ſur qui tout l'état roule,
Se font aſſez ſouvent diſtinguer de la foule ;

Et je ſais qu'il en eſt, qui, ſi j'en puis juger,
Avec moins de reſpect ſavent mieux obliger.

PALMIS.

Je n'en ſais point, madame, & ne crois pas mon frère
Plus ſavant que ſa ſœur en un pareil myſtère.

EURIDICE.

Paſſons. Que fait le prince ?

PALMIS.

En véritable amant
Doutez-vous qu'il ne ſoit dans le raviſſement ?
Et pourait-il n'avoir qu'une joie imparfaite,
Quand il ſe voit toucher au bonheur qu'il ſouhaite ?

EURIDICE.

Peut-être n'eſt-ce pas un grand bonheur pour lui,
Madame, & j'y craindrais quelque ſujet d'ennui.

PALMIS.

Et quel ennui pourait mêler ſon amertume
Au doux & plein ſuccès du feu qui le conſume ?
Quel chagrin a de quoi troubler un tel bonheur ?
Le don de votre main...

EURIDICE.

La main n'eſt pas le cœur.

PALMIS.

Il eſt maître du vôtre.

EURIDICE.

Il ne l'eſt point, madame,
Et même je ne ſais s'il le ſera de l'ame.
Jugez après cela quel bonheur eſt le ſien.
Mais achevons de grace, & ne déguiſons rien.
Savez-vous mon ſecret?

PALMIS.

Je ſais celui d'un frère.

EURIDICE.

Vous ſavez donc le mien. Fait-il ce qu'il doit faire?
Me hait-il? Et ſon cœur juſtement irrité
Me rend-il ſans regret ce que j'ai mérité?

PALMIS.

Oui, madame, il vous rend tout ce qu'une grande ame
Doit au plus grand mérite, & de zèle, & de flame.

EURIDICE.

Il m'aimerait encor!

PALMIS.

C'eſt peu de dire aimer;
Il ſoufre ſans murmure, & j'ai beau vous blâmer,
Lui-même il vous défend, vous excuſe ſans ceſſe.
Elle eſt fille, & de plus, dit-il, *elle eſt princeſſe;*
Je ſais les droits d'un père, & connais ceux d'un roi;
Je ſais de ſes devoirs l'indiſpenſable loi;

Je ſais quel rude joug, dès ſa plus tendre enfance,
Impoſent à ſes vœux ſon rang & ſa naiſſance;
Son cœur n'eſt pas exemt d'aimer ni de haïr,
Mais qu'il aime, ou haïſſe, il lui faut obéir:
Elle m'a tout donné ce qui dépendait d'elle,
Et ma reconnaiſſance en doit être éternelle.

EURIDICE.

Ah vous redoublez trop, par ce diſcours charmant,
Ma haine pour le prince, & mes feux pour l'amant:
Finiſſons-le, madame; en ce malheur extrême
Plus je hais, plus je ſoufre, & ſoufre autant que j'aime.

PALMIS.

N'iritons point vos maux, & changeons d'entretien.
Je ſais votre ſecret, ſachez auſſi le mien.
Vous n'êtes pas la ſeule à qui la deſtinée
Prépare un long ſuplice en ce grand hyménée.
Le prince...

EURIDICE.

Au nom des dieux, ne me le nommez pas;
Son nom ſeul me prépare à plus que le trépas.

PALMIS.

Un tel excès de haine!

EURIDICE.

Elle n'eſt que trop dûe

Aux mortelles douleurs dont m'acable ſa vûe.

PALMIS.

Hé bien, ce prince donc qu'il vous plait de haïr,
Et pour qui votre cœur s'aprête à ſe trahir,
Ce prince qui vous aime, il m'aimait.

EURIDICE.

L'infidèle !

PALMIS.

Nos vœux étaient pareils, notre ardeur mutuelle ;
Je l'aimais.

EURIDICE.

Et l'ingrat briſe des nœuds ſi doux !

PALMIS.

Madame, eſt-il des cœurs qui tiennent contre vous?
Eſt-il vœux, ni ſermens qu'ils ne vous ſacrifient ?
Si l'ingrat me trahit, vos yeux le juſtifient,
Vos yeux qui ſur moi-même ont un tel aſcendant...

EURIDICE.

Vous demeurez à vous, madame, en le perdant ;
Et le bien d'être libre aiſément vous conſole
De ce qu'a d'injuſtice un manque de parole :
Mais je deviens eſclave, & tels ſont mes malheurs,
Qu'en perdant ce que j'aime, il faut que j'aime ailleurs.

PALMIS.

Madame, trouvez-vous ma fortune meilleure ?
Vous perdez votre amant, mais ſon cœur vous demeure ;
Et j'éprouve en mon ſort une telle rigueur,
Que la perte du mien m'enlève tout ſon cœur.
Ma conquête m'échape où les votres groſſiſſent.
Vous faites des captifs des miens qui s'afranchiſſent.
Votre empire s'augmente où ſe détruit le mien ;
Et de toute ma gloire il ne me reſte rien.

EURIDICE.

Reprenez vos captifs, raſſurez vos conquêtes,
Rétabliſſez vos loix ſur les plus grandes têtes,
J'en ſerai peu jalouſe, & préfère à cent rois
La douceur de ma flamme, & l'éclat de mon choix :
La main de Suréna vaut mieux qu'un diadême.
Mais dites moi, madame, eſt-il bien vrai qu'il m'aime ?
Dites ; & s'il eſt vrai, pourquoi fuit-il mes yeux ?

PALMIS.

Madame, le voici qui vous le dira mieux.

EURIDICE.

Juſte ciel, à le voir, déja mon cœur ſoupire !
Amour, ſur ma vertu prens un peu moins d'empire.

SCENE III.

EURIDICE, SURÉNA.

EURIDICE.

JE vous ai fait prier de ne me plus revoir,
Seigneur, votre préſence étonne mon devoir;
Et ce qui de mon cœur fit toutes les délices,
Ne ſaurait plus m'ofrir que de nouveaux ſuplices.
Oſez-vous l'ignorer? & lorſque je vous voi,
S'il me faut trop ſoufrir, ſoufrez-vous moins que moi?
Soufrons-nous moins tous deux pour ſoupirer enſemble?
Allez, contentez vous d'avoir vû que j'en tremble;
Et du moins par pitié d'un triomphe douteux,
Ne me hazardez plus à des ſoupirs honteux.

SURÉNA.

Je ſais ce qu'à mon cœur coûtera votre vûe;
Mais qui cherche à mourir doit chercher ce qui tue.
Madame, l'heure aproche, & demain votre foi
Vous fait de m'oublier une éternelle loi;
Je n'ai plus que ce jour, que ce moment de vie:
Pardonnez à l'amour qui vous la ſacrifie,
Et ſoufrez qu'un ſoupir exhale à vos genoux,

Pour ma dernière joie, une ame toute à vous.

EURIDICE.

Et la mienne, ſeigneur, la jugez-vous ſi forte,
Que vous ne craigniez point que ce moment l'emporte,
Que ce même ſoupir, qui tranchera vos jours,
Ne tranche auſſi des miens le déplorable cours?
Vivez, ſeigneur, vivez, afin que je languiſſe,
Qu'à vos feux ma langueur rende longtems juſtice.
Le trépas à vos yeux me ſemblerait trop doux;
Et je n'ai pas encor aſſez ſoufert pour vous.
Je veux qu'un noir chagrin à pas lents me conſume,
Qu'il me faſſe à longs traits goûter ſon amertume:
Je veux, ſans que la mort oſe me ſecourir,
Toujours aimer, toujours ſoufrir, toujours mourir.
Mais pardonneriez-vous l'aveu d'une faibleſſe
A cette douloureuſe & fatale tendreſſe?
Vous pouriez-vous, ſeigneur, réſoudre à ſoulager
Un malheur ſi preſſant par un bonheur léger?

SURÉNA.

Quel bonheur peut dépendre ici d'un miſérable,
Qu'après tant de faveurs ſon amour même acable?
Puis-je encor quelque choſe en l'état où je ſuis?

EURIDICE.

Vous pouvez m'épargner d'aſſez rudes ennuis.

N'épouſez point Mandane, exprès on l'a mandée ;
Mon chagrin, mes ſoupçons m'en ont perſuadée.
N'ajoutez point, ſeigneur, à des malheurs ſi grands,
Celui de vous unir au ſang de mes tyrans,
De remettre en leur main le ſeul bien qui leur reſte,
Votre cœur ; un tel don me ſerait trop funeſte ;
Je veux qu'il me demeure, & malgré votre roi,
Diſpoſer d'une main qui ne peut être à moi.

SURÉNA.

Plein d'un amour ſi pur, & ſi fort que le notre,
Aveugle pour Mandane, aveugle pour toute autre,
Comme je n'ai plus d'yeux vers elles à tourner,
Je n'ai plus ni de cœur, ni de main à donner.
Je vous aime, & vous pers. Après cela, madame,
Serait-il quelque hymen que pût ſoufrir mon ame ?
Serait-il quelques nœuds où ſe pût atacher
Le bonheur d'un amant qui vous était ſi cher,
Et qu'à force d'amour vous rendrez incapable
De trouver ſous le ciel quelque choſe d'aimable ?

EURIDICE.

Ce n'eſt pas là de vous, ſeigneur, ce que je veux.
A la poſtérité vous devez des neveux ;
Et ces illuſtres morts dont vous tenez la place,
Ont aſſez mérité de revivre en leur race :
Je ne veux pas l'éteindre, & tiendrais à forfait,

Qu'il m'en fût échapé le plus léger ſouhait.

SURÉNA.

Que tout meure avec moi, madame, que m'importe
Qui foule après ma mort la terre qui me porte ?
Sentiront-ils percer, par un éclat nouveau,
Ces illuſtres ayeux, la nuit de leur tombeau ?
Reſpireront-ils l'air où les feront revivre
Ces neveux, qui peut-être auront peine à les ſuivre,
Peut-être ne feront que les deshonorer,
Et n'en auront le ſang que pour dégénérer ?
Quand nous avons perdu le jour qui nous éclaire,
Cette ſorte de vie eſt bien imaginaire ;
Et le moindre moment d'un bonheur ſouhaité
Vaut mieux qu'une ſi froide, & vaine éternité.

EURIDICE.

Non, non, je ſuis jalouſe, & mon impatience
D'afranchir mon amour de toute défiance,
Tant que je vous verrai maître de votre foi,
La croira réſervée aux volontés du roi :
Mandane aura toujours un plein droit de vous plaire;
Ce ſera l'épouſer que de le pouvoir faire ;
Et ma haine ſans ceſſe aura de quoi trembler,
Tant que par-là mes maux pouront ſe redoubler.
Il faut qu'un autre hymen me mette en aſſurance.

N'y portez, s'il ſe peut, que de l'indiférence ;
Mais par de nouveaux feux dûſſiez-vous me trahir,
Je veux que vous aimiez, afin de m'obéir :
Je veux que ce grand choix ſoit mon dernier ouvrage,
Qu'il tienne lieu vers moi d'un éternel hommage,
Que mon ordre le règle, & qu'on me voye enfin
Reine de votre cœur, & de votre deſtin :
Que Mandane, en dépit, de l'ordre qu'on lui donne,
Ne pouvant s'élever juſqu'à votre perſonne,
Soit réduite à deſcendre à ces malheureux rois,
A qui, quand vous voudrez, vous donnerez des loix :
Et n'apréhendez point d'en regretter la perte ;
Il n'eſt cour ſous les cieux qui ne vous ſoit ouverte ;
Et par-tout votre gloire a fait de tels éclats,
Que les filles de roi ne vous manqueront pas.

SURÉNA.

Quand elles me rendraient maître de tout un monde,
Abſolu ſur la terre, & ſouverain ſur l'onde,
Mon cœur...

EURIDICE.

N'achevez point, l'air dont vous commencez
Pourait à mon chagrin ne plaire pas aſſez ;
Et d'un cœur qui veut être encor ſous ma puiſſance,

Je ne veux recevoir que de l'obéiſſance.

SURÉNA.

A qui me donnez-vous ?

EURIDICE.

Moi ? que ne puis-je, hélas !
Vous ôter à Mandane, & ne vous donner pas !
Et contre les ſoupçons de ce cœur qui vous aime,
Que ne m'eſt-il permis de m'aſſurer moi-même !
Mais adieu, je m'égare.

SURÉNA.

Où dois-je recourir,
O ciel, s'il faut toujours aimer, ſoufrir, mourir ?

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PACORUS, SURÉNA.

PACORUS.

SURÉNA, votre zèle a trop ſervi mon père,
Pour m'en laiſſer atendre un devoir moins ſincère ;
Et ſi près d'un hymen qui doit m'être aſſez doux,
Je mets ma confiance & mon eſpoir en vous.
Palmis avec raiſon de cet hymen murmure ;
Mais je puis réparer ce qu'il lui fait d'injure ;
Et vous n'ignorez pas qu'à former ces grands nœuds,
Mes pareils ne ſont point tout-à-fait maîtres d'eux.
Quand vous voudrez tous deux atacher vos tendreſſes,
Il eſt des rois pour elle, & pour vous des princeſſes ;
Et je puis hautement vous engager ma foi,
Que vous ne vous plaindrez du prince, ni du roi.

SURÉNA.

Ceſſez de me traiter, ſeigneur, en mercénaire ;
Je n'ai jamais ſervi par eſpoir de ſalaire ;
La gloire m'en ſufit, & le prix que reçoit...

PACORUS.

Je ſais ce que je dois, quand on fait ce qu'on doit;
Et ſi de l'accepter ce grand cœur vous diſpenſe,
Le mien ſe ſatisfait, alors qu'il récompenſe.
J'épouſe une princeſſe en qui les doux acords,
Des graces de l'eſprit avec celles du corps,
Forment le plus brillant, & plus noble aſſemblage,
Qui puiſſe orner une ame, & parer un viſage.
Je n'en dis que ce mot, & vous ſavez aſſez
Quels en ſont les atraits, vous qui la connaiſſez.
Cette princeſſe donc, ſi belle, ſi parfaite,
Je crains qu'elle n'ait pas ce que plus je ſouhaite,
Qu'elle manque d'amour, ou plutôt que ſes vœux
N'aillent pas tout-à-fait du côté que je veux.
Vous qui l'avez tant vûe, & qu'un devoir fidèle
A tenu ſi longtems près de ſon père & d'elle,
Ne me déguiſez point ce que dans cette cour
Sur de pareils ſoupçons vous auriez eu de jour.

SURÉNA.

Je la voyais, ſeigneur; mais pour gagner ſon père,
C'était tout mon emploi, c'était ma ſeule afaire;
Et je croyais par elle être ſûr de mon choix;
Mais Rome, & ſon intrigue eurent le plus de voix.
Du reſte ne prenant intérêt à m'inſtruire
Que de ce qui pouvait vous ſervir, ou vous nuire,

Comme

Comme je me bornais à remplir ce devoir,
Je puis n'avoir pas vû ce qu'un autre eût pû voir.
Si j'euſſe preſſenti que la guerre achevée,
A l'honneur de vos feux elle était réſervée,
J'aurais pris d'autres ſoins, & plus examiné;
Mais j'ai ſuivi mon ordre, & n'ai point deviné.

PACORUS.

Quoi, de ce que je crains vous n'auriez nulle idée?
Par aucune ambaſſade on ne l'a demandée?
Aucun prince auprès d'elle, aucun digne ſujet,
Par ſes atachemens n'a marqué de projet?
Car il vient quelquefois du milieu des provinces
Des ſujets en nos cours qui valent bien des princes;
Et par l'objet préſent les ſentimens émûs
N'atendent pas toujours des rois qu'on n'a point vûs.

SURÉNA.

Durant tout mon ſéjour rien n'y bleſſait ma vûe;
Je n'y rencontrais point de viſite aſſidue,
Point de devoirs ſuſpects, ni d'entretiens ſi doux,
Que, ſi j'avais aimé, j'en duſſe être jaloux.
Mais qui vous peut donner cette importune crainte,
Seigneur?

PACORUS.

Plus je la vois, plus j'y vois de contrainte.
Elle ſemble, auſſi-tôt que j'oſe en aprocher,

Avoir je ne ſais quoi qu'elle me veut cacher.
Non qu'elle ait juſqu'ici demandé de remiſe,
Mais ce n'eſt pas m'aimer, ce n'eſt qu'être ſoumiſe;
Et tout le bon acueil que j'en puis recevoir,
Tout ce que j'en obtiens ne part que du devoir.

SURÉNA.

N'en apréhendez rien. Encor toute étonnée,
Toute tremblante encor au ſeul nom d'hyménée,
Pleine de ſon pays, pleine de ſes parens,
Il lui paſſe en l'eſprit cent chagrins diférens.

PACORUS.

Mais il ſemble à la voir que ſon chagrin s'aplique
A braver par dépit l'alégreſſe publique.
Inquiéte, rêveuſe, inſenſible aux douceurs
Que par un plein ſuccès l'amour verſe en nos cœurs...

SURÉNA.

Tout ceſſera, ſeigneur, dès que ſa foi reçûe
Aura mis en vos mains la foi qui vous eſt dûe;
Vous verrez ces chagrins détruits en moins d'un jour,
Et toute ſa vertu devenir toute amour.

PACORUS.

C'eſt beaucoup hazarder que de prendre aſſurance
Sur une ſi légère & douteuſe eſpérance.

Et qu'aura cet amour d'heureux, de ſingulier,
Qu'à ſon trop de vertu je devrai tout entier ?
Qu'aura-t-il de charmant, cet amour, s'il ne donne
Que ce qu'un triſte hymen ne refuſe à perſonne,
Eſclave dédaigneux d'une odieuſe loi,
Qui n'eſt pour toute chaîne ataché qu'à ſa foi ?
Pour faire aimer ſes loix, l'hymen ne doit en faire
Qu'afin d'autoriſer la pudeur à ſe taire.
Il faut, pour rendre heureux, qu'il donne ſans gêner,
Et prête un doux prétexte à qui veut tout donner.
Que ſera-ce, grands dieux ! ſi toute ma tendreſſe
Rencontre un ſouvenir plus cher à ma princeſſe,
Si le cœur pris ailleurs ne s'en arrache pas,
Si pour un autre objet il ſoupire en mes bras ?
Il faut, il faut enfin m'éclaircir avec elle.

SURÉNA.

Seigneur, je l'aperçois, l'ocaſion eſt belle ;
Mais ſi vous en tirez quelque éclairciſſement,
Qui donne à votre crainte un juſte fondement,
Que ferez-vous ?

PACORUS.

J'en doute, & pour ne vous rien feindre,
Je crois l'aimer aſſez pour ne la pas contraindre ;
Mais tel chagrin auſſi pourait me ſurvenir,

Que je l'épouſerais afin de la punir.
Un amant dédaigné ſouvent croit beaucoup faire;
Quand il romt le bonheur de ce qu'on lui préfère.
Mais elle aproche. Allez, laiſſez moi ſeul agir;
J'aurais peur devant vous d'avoir trop à rougir.

SCENE II.

PACORUS, EURIDICE.

PACORUS.

QUoi, madame, venir vous-même à ma rencontre!
Cet excès de bonté que votre cœur me montre...

EURIDICE.

J'allais chercher Palmis, que j'aime à conſoler
Sur un malheur qui preſſe, & ne peut reculer.

PACORUS.

Laiſſez moi vous parler d'afaires plus preſſées,
Et ſongez qu'il eſt tems de m'ouvrir vos penſées;
Vous vous abuſeriez à les plus retenir.
Je vous aime, & demain l'hymen doit nous unir.
M'aimez-vous ?

EURIDICE.

Oui, ſeigneur, & ma main vous eſt ſûre.

PACORUS.

C'eſt peu que de la main, ſi le cœur en murmure.

EURIDICE.

Quel mal pourait cauſer le murmure du mien,
S'il murmurait ſi bas qu'aucun n'en aprit rien ?

PACORUS.

Ah, madame, il me faut un aveu plus ſincère.

EURIDICE.

Epouſez moi, ſeigneur, & laiſſez moi me taire.
Un pareil doute ofenſe, & cette liberté
S'atire quelquefois trop de ſincérité.

PACORUS.

C'eſt ce que je demande, & qu'un mot ſans contrainte
Juſtifie aujourd'hui mon eſpoir, ou ma crainte.
Ah, ſi vous connaiſſiez ce que pour vous je ſens!

EURIDICE.

Je ferais ce que font les cœurs obéiſſans,
Ce que veut mon devoir, ce qu'atend votre flame,
Ce que je fais enfin.

PACORUS.

Vous feriez plus, madame;
Vous me feriez juſtice, & prendriez plaiſir
A montrer que nos cœurs ne forment qu'un deſir:
Vous me diriez ſans ceſſe, *Oui, prince, je vous aime,*

Mais d'une paſſion comme la vôtre extrême ;
Je ſens le même feu, je fais les mêmes vœux :
Ce que vous ſouhaitez eſt tout ce que je veux ;
Et cette illuſtre ardeur ne ſera point contente,
Qu'un glorieux hymen n'ait rempli notre atente.

EURIDICE.

Pour vous tenir, ſeigneur, un langage ſi doux,
Il faudrait qu'en amour j'en fûſſe autant que vous.

PACORUS.

Le véritable amour, dès que le cœur ſoupire,
Inſtruit en un moment de tout ce qu'on doit dire.
Ce langage à ſes feux n'eſt jamais importun,
Et ſi vous l'ignorez, vous n'en ſentez aucun.

EURIDICE.

Supléez-y, ſeigneur, & dites vous vous-même
Tout ce que ſent un cœur dès le moment qu'il aime;
Faites-vous-en pour moi le charmant entretien;
J'avouerai tout, pourvû que je n'en diſe rien.

PACORUS.

Ce langage eſt bien clair, & je l'entens ſans peine.
Au défaut de l'amour auriez-vous de la haine ?
Je ne veux pas le croire, & des yeux ſi charmans...

EURIDICE.

Seigneur, ſachez pour vous quels ſont mes ſentimens.

Si l'amitié vous plait, ſi vous aimez l'eſtime,
A vous les refuſer je croirais faire un crime :
Pour le cœur, ſi je puis vous le dire entre nous,
Je ne m'aperçois point qu'il ſoit encor à vous.

PACORUS.

Ainſi donc ce traité qu'ont fait les deux couronnes....

EURIDICE.

S'il a pû l'une à l'autre engager nos perſonnes,
Au ſeul don de la main ſon droit eſt limité,
Et mon cœur avec vous n'a point fait de traité.
C'eſt ſans vous le devoir que je fais mon poſſible
A le rendre pour vous plus tendre, & plus ſenſible;
Je ne ſais ſi le tems l'y poura diſpoſer ;
Mais qu'il le puiſſe, ou non, vous pouvez m'épouſer.

PACORUS.

Je le puis, je le dois, je le veux; mais, madame,
Dans ces triſtes froideurs dont vous payez ma flame,
Quelqu'autre amour plus fort...

EURIDICE.

Qu'oſez-vous demander, Prince ?

PACORUS.

De mon bonheur ce qui doit décider.

EURIDICE.

Eſt-ce un aveu qui puiſſe échaper à ma bouche ?

PACORUS.

Il eſt tout échapé, puiſque ce mot vous touche.
Si vous n'aviez du cœur fait ailleurs l'heureux don,
Vous auriez moins de gêne à me dire que non;
Et pour me garantir de ce que j'apréhende,
La réponſe avec joie eût ſuivi la demande.
Madame, ce qu'on fait ſans honte & ſans remors,
Ne coûte rien à dire, il n'y faut point d'efforts;
Et ſans que la rougeur au viſage nous monte...

EURIDICE.

Ah, ce n'eſt point pour moi que je rougis de honte.
Si j'ai pû faire un choix, je l'ai fait aſſez beau
Pour m'en faire un honneur juſque dans le tombeau;
Et quand je l'avouerai, vous aurez lieu de croire
Que tout mon avenir en aimera la gloire.
Je rougis, mais pour vous, qui m'oſez demander
Ce qu'on doit avoir peine à ſe perſuader;
Et je ne comprens point avec quelle prudence
Vous voulez qu'avec vous j'en faſſe confidence,
Vous, qui près d'un hymen accepté par devoir,
Devriez ſur ce point craindre de trop ſavoir.

PACORUS.

Mais il eſt fait ce choix qu'on s'obſtine à me taire,
Et qu'on cherche à me dire avec tant de myſtère?

EURIDICE.

Je ne vous le dis point, mais ſi vous m'y forcez,
Il vous en coûtera plus que vous ne penſez.

PACORUS.

Hé bien, madame, hé bien, ſachons, quoi qu'il en coûte,
Quel eſt ce grand rival qu'il faut que je redoute.
Dites, eſt-ce un héros? eſt-ce un prince? eſt-ce un roi?

EURIDICE.

C'eſt ce que j'ai connu de plus digne de moi.

PACORUS.

Si le mérite eſt grand, l'eſtime eſt un peu forte.

EURIDICE.

Vous la pardonnerez à l'amour qui s'emporte:
Comme vous le forcez à ſe trop expliquer,
S'il manque de reſpect, vous l'en faites manquer.
Il eſt ſi naturel d'eſtimer ce qu'on aime,
Qu'on voudrait que partout on l'eſtimât de même;
Et la pente eſt ſi douce à vanter ce qu'il vaut,
Que jamais on ne craint de l'élever trop haut.

PACORUS.

C'eſt en dire beaucoup.

EURIDICE.

Aprenez davantage,

Et ſachez que l'effort où mon devoir m'engage
Ne peut plus me réduire à vous donner demain
Ce qui vous était ſûr, je veux dire, ma main.
Ne vous la prometez, qu'après que dans mon ame
Votre mérite aura diſſipé cette flame,
Et que mon cœur charmé par des atraits plus doux
Se ſera répondu de n'aimer rien que vous.
Et ne me dites point que pour cet hyménée
C'eſt par mon propre aveu qu'on a pris la journée:
J'en ſais la conſéquence & difère à regret;
Mais puiſque vous m'avez arraché mon ſecret,
Il n'eſt ni roi, ni père, il n'eſt prière, empire,
Qu'au péril de cent morts mon cœur oſe en dédire.
C'eſt ce qu'il n'eſt plus tems de vous diſſimuler,
Seigneur, & c'eſt le prix de m'avoir fait parler.

PACORUS.

A ces bontés, madame, ajoutez une grace;
Et du moins atendant que cette ardeur ſe paſſe,
Aprenez moi le nom de cet heureux amant,
Qui ſur tant de vertu régne ſi puiſſamment,
Par quelle qualité il a pû la ſurprendre.

EURIDICE.

Ne me preſſez point tant, ſeigneur, de vous l'aprendre.
Si je vous l'avais dit...

PACORUS.

Achevons.

EURIDICE.

Dès demain
Rien ne m'empêcherait de lui donner la main.

PACORUS.

Il eſt donc en ces lieux, madame?

EURIDICE.

Il y peut être,
Seigneur, ſi déguiſé qu'on ne le peut connaître.
Peut-être en domeſtique eſt-il auprès de moi,
Peut-être s'eſt-il mis de la maiſon du roi,
Peut-être chez vous-même il s'eſt réduit à feindre;
Craignez-le dans tous ceux que vous ne daignez craindre,
Dans tous les inconus que vous aurez à voir,
Et plus que tout encor, craignez de trop ſavoir.
J'en dis trop, il eſt tems que ce diſcours finiſſe.
A Palmis que je vois rendez plus de juſtice;
Et puiſſent de nouveau ſes atraits vous charmer,
Juſqu'à-ce que le tems m'aprenne à vous aimer!

SCENE III.

PACORUS, PALMIS.

PACORUS.

MAdame, au nom des dieux, ne venez pas
vous plaindre.
On me donne ſans vous aſſez de gens à craindre ;
Et je ſerais bientôt acablé de leurs coups,
N'était que pour aſyle on me renvoye à vous.
J'obéis, j'y reviens, madame, & cette *joie* ...

PALMIS.

Que n'y revenez-vous ſans qu'on vous y renvoie ?
Votre amour ne fait rien, ni pour moi, *ni pour lui*,
Si vous n'y revenez que par l'ordre d'autrui.

PACORUS.

N'eſt-ce rien que pour vous à cet ordre il défère ?

PALMIS.

Non, ce n'eſt qu'un dépit qu'il cherche à ſatisfaire.

PACORUS.

Depuis quand le retour d'un cœur comme le mien
Fait-il ſi peu d'honneur qu'on ne le compte à rien ?

PALMIS.

Depuis qu'il eſt honteux d'aimer un infidèle,
Que ce qu'un mépris chaſſe un coup d'œil le rapelle,

Et que les inconſtans ne donnent point de cœurs,
Sans être encor tout prêts de les porter ailleurs.

PACORUS.

Je le ſuis, je l'avoue, & mérite la honte
Que d'un retour ſuſpect vous faſſiez peu de compte.
Montrez vous généreuſe; & ſi mon changement
A changé votre amour en vif reſſentiment,
Immolez un couroux ſi grand, ſi légitime,
A la juſte pitié d'un ſi malheureux crime.
J'en ſuis aſſez puni, ſans que l'indignité...

PALMIS.

Seigneur, le crime eſt grand, mais j'ai de la bonté;
Je ſais ce qu'à l'état ceux de votre naiſſance,
Tout maîtres qu'ils en ſont, doivent d'obéiſſance:
Son intérêt chez eux l'emporte ſur le leur,
Et du moment qu'il parle, il fait taire le cœur.

PACORUS.

Non, madame, ſoufrez que je vous déſabuſe;
Je ne mérite point l'honneur de cette excuſe:
Ma légéreté ſeule a fait ce nouveau choix,
Nulles raiſons d'état ne m'en ont fait de loix;
Et pour traiter la paix avec tant d'avantage,
On ne m'a point forcé de m'en faire le gage:
J'ai pris plaiſir à l'être, & plus mon crime eſt noir,
Plus l'oubli que j'en veux me fera vous devoir.

Tout mon cœur . . .

PALMIS.

Entre amans qu'un changement ſépare,
Le crime eſt oublié ſi-tôt qu'on le répare ;
Et bien qu'il vous ait plû, ſeigneur de me trahir,
Je le dis malgré moi, je ne vous puis haïr.

PACORUS.

Faites moi grace entière, & ſongez à me rendre
Ce qu'un amour ſi pur, ce qu'une ardeur ſi tendre...

PALMIS.

Donnez moi donc, ſeigneur, vous-même quelque jour,
Quelque infaillible voie à fixer votre amour ;
Et s'il eſt un moyen . . .

PACORUS.

S'il en eſt ? Oui, madame,
Il en eſt de fixer tous les vœux de mon ame ;
Et ce joug qu'à tous deux l'amour rendit ſi doux,
Si je ne m'y ratache, il ne tiendra qu'à vous.
Il eſt pour m'arrêter ſous un ſi digne empire
Un ofice à me rendre, un ſecret à me dire.
La princeſſe aime ailleurs, je n'en puis plus douter,
Et doute quel rival s'en fait mieux écouter.
Vous êtes avec elle en trop d'intelligence,
Pour n'en avoir pas eu toute la confidence ;

Tirez moi de ce doute, & recevez ma foi
Qu'autre que vous jamais ne régnera ſur moi.

PALMIS.

Quel gage en eſt-ce, hélas ! qu'une foi ſi peu ſûre ?
Le ciel la rendra-t-il moins ſujette au parjure ?
Et ces liens ſi doux que vous avez briſés,
A briſer de nouveau ſeront-ils moins aiſés ?
Si vous voulez, ſeigneur, rapeller mes tendreſſes,
Il me faut des effets, & non pas des promeſſes ;
Et cette foi n'a rien qui me puiſſe ébranler,
Quand la main ſeule a droit de me faire parler.

PACORUS.

La main ſeule en a droit ! Quand cent troubles m'agitent,
Que la haine, l'amour, l'honneur me ſollicitent,
Qu'à l'ardeur de punir je m'abandonne en vain,
Hélas ! ſuis-je en état de vous donner la main ?

PALMIS.

Et moi, ſans cette main, ſeigneur, ſuis-je maîtreſſe
De ce que m'a daigné confier la princeſſe,
Du ſecret de ſon cœur ? Pour le tirer de moi,
Il me faut vous devoir plus que je ne lui doi,
Etre une autre vous-même, & le ſeul hyménée
Peut rompre le ſilence où je ſuis enchainée.

PACORUS.

Ah, vous ne m'aimez plus.

PALMIS.

Je voudrais le pouvoir,
Mais pour ne plus aimer, que ſert de le vouloir ?
J'ai pour vous trop d'amour, & je le ſens renaitre,
Et plus tendre & plus fort qu'il n'a dû jamais être.
Mais ſi . . .

PACORUS.

Ne m'aimez plus, ou nommez ce rival.

PALMIS.

Me préſerve le ciel de vous aimer ſi mal !
Ce ſerait vous livrer à des guerres nouvelles,
Allumer entre vous des haines immortelles . . .

PACORUS.

Que m'importe ? & qu'aurai-je à redouter de lui,
Tant que je me verrai Suréna pour apui ?
Quel qu'il ſoit, ce rival, il ſera ſeul à plaindre.
Le vainqueur des romains n'a point de rois à craindre.

PALMIS.

Je le ſais ; mais, ſeigneur, qui vous peut engager
Aux ſoins de le punir, & de vous en venger ?
Quand ſon grand cœur charmé d'une belle princeſſe
En a ſû mériter l'eſtime, & la tendreſſe,
Quel dieu, quel bon génie a dû lui révéler

Que

Que le votre pour elle aimerait à brûler ?
A quels traits ce rival a-t-il dû le connaître,
Reſpecter de ſi loin des feux encor à naître,
Voir pour vous d'autres fers que ceux où vous viviez,
Et lire en vos deſtins plus que vous n'en ſaviez ?
S'il a vû la conquête à ſes vœux expoſée,
S'il a trouvé du cœur la ſympathie aiſée,
S'être emparé d'un bien où vous n'aſpiriez pas,
Eſt-ce avoir fait des vols, & des aſſaſſinats ?

PACORUS.

Je le vois bien, madame, & vous, & ce cher frère,
Abondez en raiſons pour cacher le myſtère.
Je parle, promets, prie, & je n'avance rien ;
Auſſi votre intérêt eſt préférable au mien ;
Rien n'eſt plus juſte, mais ...

PALMIS.

Seigneur ...

PACORUS.

Adieu, madame.
Je vous fais trop jouïr des troubles de mon ame ;
Le ciel ſe laſſera de m'être rigoureux.

PALMIS.

Seigneur, quand vous voudrez, il fera quatre heureux.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORODE, SILLACE.

SILLACE.

JE l'ai vû par votre ordre, & voulu par avance
Pénétrer le ſecret de ſon indiférence.
Il m'a paru, ſeigneur, ſi froid, ſi retenu ...
Mais vous en jugerez quand il ſera venu.
Cependant je dirai que cette retenue
Sent une ame de trouble & d'ennuis prévenue,
Que ce calme parait aſſez prémédité,
Pour ne répondre pas de ſa tranquilité,
Que cette indiférence a de l'inquiétude,
Et que cette froideur marque un peu trop d'étude.

ORODE.

Qu'un tel calme, Sillace, a droit d'inquiéter
Un roi qui lui doit tant, qu'il ne peut s'aquiter!
Un ſervice au-deſſus de toute récompenſe
A force d'obliger tient preſque lieu d'ofenſe;
Il reproche en ſecret tout ce qu'il a d'éclat,
Il livre tout un cœur au dépit d'être ingrat.

Le plus zélé déplait, le plus utile gêne,
Et l'excès de ſon poids fait pencher vers la haine.
Suréna de l'exil lui ſeul m'a rapellé,
Il m'a rendu lui ſeul ce qu'on m'avait volé,
Mon ſceptre ; de Craſſus il vient de me défaire ;
Pour faire autant pour lui quel don puis-je lui faire ?
Lui partager mon trône, il ſerait tout à lui,
S'il n'avait mieux aimé n'en être que l'apui.
Quand j'en pleurais la perte, il forçait des murailles;
Quand j'invoquais mes dieux, il gagnait des batailles :
J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne, & crains
Qu'il n'oſe quelque jour s'en payer par ſes mains ;
Et dans tout ce qu'il a de nom & de fortune,
Sa fortune me pèſe, & ſon nom m'importune.
Qu'un monarque eſt heureux, quand parmi ſes ſujets
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,
Qu'au deſſus de ſa gloire il n'y connait perſonne,
Et qu'il eſt le plus digne enfin de ſa couronne !

SILLACE.

Seigneur, pour vous tirer de ces perplexités,
La ſaine politique a deux extrémités.
Quoi qu'ait fait Suréna, quoi qu'il en faille atendre,
Ou faites-le périr, ou faites-en un gendre.

Puiſſant par ſa fortune, & plus par ſon emploi,
S'il devient par l'hymen l'apui d'un autre roi,
Si dans les diférens que le ciel vous peut faire,
Une femme l'entraine au parti de ſon père,
Que vous ſervira lors, ſeigneur, d'en murmurer ?
Il faut, il faut le perdre, ou vous en aſſurer,
Il n'eſt point de milieu...

ORODE.

Ma penſée eſt la vôtre ;
Mais s'il ne veut pas l'un, pourai-je vouloir l'autre ?
Pour prix de ſes hauts faits, & de m'avoir *fait roi*,
Son trépas... Ce mot ſeul me fait pâlir d'éfroi,
Ne m'en parlez jamais ; que tout l'état périſſe,
Avant que juſques-là ma vertu ſe terniſſe,
Avant que je défère à ces raiſons d'état,
Qui nommeraient juſtice un ſi lâche atentat.

SILLACE.

Mais pourquoi lui donner les romains en partage,
Quand ſa gloire, ſeigneur, vous donnait tant d'ombrage ?
Pourquoi contre Artabaſe atacher vos emplois,
Et lui laiſſer matière à de plus grands exploits ?

ORODE.

L'événement, Sillace, a trompé mon atente.
Je voyais des romains la valeur éclatante ;

Et croyant leur défaite impoſſible ſans moi,
Pour me la préparer, je fondis ſur ce roi :
Je crûs qu'il ne pourait à la fois ſe défendre
Des fureurs de la guerre, & de l'ofre d'un gendre ;
Et que par tant d'horreurs ſon peuple épouvanté
Lui ferait mieux goûter la douceur d'un traité,
Tandis que Suréna, mis aux romains en bute,
Les tiendrait en balance, ou craindrait pour ſa chûte,
Et me réſerverait la gloire d'achever,
Ou de le voir tombant, & de le relever.
Je réuſſis à l'un, & conclus l'alliance ;
Mais Suréna vainqueur prévint mon eſpérance.
A peine d'Artabaſe eus-je ſigné la paix,
Que j'apris Craſſus mort, & les romains défaits.
Ainſi d'une ſi haute & ſi promte victoire
J'emporte tout le fruit, & lui toute la gloire ;
Et beaucoup plus heureux que je n'aurais voulu,
Je me fais un malheur d'être trop abſolu.
Je tiens toute l'Aſie & l'Europe en allarmes,
Sans que rien s'en impute à l'effort de mes armes ;
Et quand tous mes voiſins tremblent pour leurs états,
Je ne les fais trembler que par un autre bras.
J'en tremble enfin moi-même, & pour remède unique
Je n'y vois qu'une baſſe & dure politique,

Si Mandane, l'objet des vœux de tant de rois,
Se doit voir d'un ſujet le rebut, ou le choix.

SILLACE.

Le rebut ! Vous craignez, ſeigneur, qu'il la refuſe ?

ORODE.

Et ne ſe peut-il pas qu'un autre amour l'amuſe,
Et que rempli qu'il eſt d'une juſte fierté,
Il n'écoute ſon cœur plus que ma volonté ?
Le voici, laiſſez nous.

SCENE II.

ORODE, SURÉNA.

ORODE.

SUréna, vos ſervices,
Qui l'aurait oſé croire ! ont pour moi des ſuplices ;
J'en ai honte, & ne puis aſſez me conſoler,
De ne voir aucun don qui les puiſſe égaler.
Supléez au défaut d'une reconnaiſſance,
Dont vos propres exploits m'ont mis en impuiſſance;
Et s'il en eſt un prix dont vous faſſiez état,
Donnez moi les moyens d'être un peu moins ingrat.

SURÉNA.

Quand je vous ai ſervi, j'ai reçû mon ſalaire,

Seigneur, & n'ai rien fait qu'un ſujet n'ait dû faire;
La gloire m'en demeure, & c'eſt l'unique prix
Que s'en eſt propoſé le ſoin que j'en ai pris.
Si pourtant il vous plait, ſeigneur, que j'en demande
De plus dignes d'un roi, dont l'ame eſt toute grande,
La plus haute vertu peut faire de faux pas:
Si la mienne en fait un, daignez ne le voir pas;
Gardez moi des bontés toujours prêtes d'éteindre
Le plus juſte couroux que j'aurais lieu d'en craindre;
Et ſi...

ORODE.

Ma gratitude oſerait ſe borner
Au pardon d'un malheur qu'on ne peut deviner,
Qui n'arrivera point? & j'atendrais un crime,
Pour vous montrer le fond de toute mon eſtime?
Le ciel m'eſt plus propice, & m'en ouvre un moyen,
Par l'heureuſe union de votre ſang au mien.
D'avoir tant fait pour moi ce ſera le ſalaire.

SURÉNA.

J'en ai flaté longtems un eſpoir téméraire;
Mais puiſqu'enfin le prince...

ORODE.

Il aima votre ſœur,
Et le bien de l'état lui dérobe ſon cœur.

La paix de l'Arménie à ce prix eſt jurée ;
Mais l'injure aiſément peut être réparée :
J'y ſais des rois tout prêts ; & pour vous, dès demain,
Mandane que j'atens vous donnera la main.
C'eſt tout ce qu'en la mienne ont mis des deſtinées,
Qu'à force de hauts faits la votre a couronnées.

SURÉNA.

A cet excès d'honneur rien ne peut s'égaler ;
Mais ſi vous me laiſſiez liberté d'en parler,
Je vous dirais, ſeigneur, que l'amour paternelle
Doit à cette princeſſe un trône digne d'elle ;
Que l'inégalité de mon deſtin au ſien
Ravalerait ſon ſang ſans élever le mien ;
Qu'une telle union, quelque haut qu'on la mette,
Me laiſſe encor ſujet, & la rendrait ſujette ;
Et que de ſon hymen, malgré tous mes hauts faits,
Au lieu de rois à naître, il naitrait des ſujets.
De quel œil voulez-vous, ſeigneur, qu'elle me donne
Une main refuſée à plus d'une couronne ?
Et qu'un ſi digne objet des vœux de tant de rois
Deſcende par votre ordre à cet indigne choix ?
Que de mépris pour moi ! que de honte pour elle !
Non, ſeigneur, croyez-en un ſerviteur fidelle :

Si votre ſang du mien veut augmenter l'honneur,
Il y faut l'union du prince avec ma ſœur.
Ne le mêlez, ſeigneur, au ſang de vos ancêtres
Qu'afin que vos ſujets en reçoivent des maîtres:
Vos Parthes dans la gloire ont trop longtems vécu,
Pour atendre des rois du ſang de leur vaincu.
Si vous ne le ſavez, tout le camp en murmure;
Ce n'eſt qu'avec dépit que le peuple l'endure.
Quelle loi eût pû faire Artabaſe vainqueur
Plus rude, diſent-ils, même à des gens ſans cœur?
Je les fais taire, mais, ſeigneur, à le bien prendre,
C'était moins l'ataquer, que lui mener un gendre;
Et ſi vous en aviez conſulté leurs ſouhaits,
Vous auriez préféré la guerre à cette paix.

ORODE.

Eſt-ce dans le deſſein de vous mettre à leur tête,
Que vous me demandez ma grace toute prête;
Et de leurs vains ſouhaits vous font-ils le porteur,
Pour faire Palmis reine avec plus de hauteur?
Il n'eſt rien d'impoſſible à la valeur d'un homme,
Qui rétablit ſon maître, & triomphe de Rome;
Mais ſous le ciel tout change, & les plus valeureux
N'ont jamais ſûreté d'être toujours heureux.
J'ai donné ma parole, elle eſt inviolable;
Le prince aime Euridice, autant qu'elle eſt aimable;

Et s'il faut dire tout, je lui dois cet apui
Contre ce que Phradate oſera contre lui;
Car tout ce qu'atenta contre moi Mitradate,
Pacorus le doit craindre à ſon tour de Phradate:
Cet eſprit turbulent, & jaloux du pouvoir,
Quoique ſon frère...

SURÉNA.

Il ſait que je ſais mon devoir,
Et n'a pas oublié que domter des rebelles,
Détrôner un tyran...

ORODE.

Ces actions ſont belles;
Mais pour m'avoir remis en état de régner,
Rendent-elles pour vous ma fille à dédaigner?

SURÉNA.

La dédaigner, ſeigneur, quand mon zèle fidelle
N'oſe me regarder que comme indigne d'elle?
Oſez me diſpenſer de ce que je vous doi,
Et pour la mériter, je cours me faire roi.
S'il n'eſt rien d'impoſſible à la valeur d'un homme
Qui rétablit ſon maître, & triomphe de Rome,
Sur quels rois aiſément ne pourai-je emporter,
En faveur de Mandane, un ſceptre à la doter?
Preſcrivez moi, ſeigneur, vous-même une conquête,

Dont en prenant ſa main je couronne ſa tête ;
Et vous direz après ſi c'eſt la dédaigner,
Que de vouloir me perdre, ou la faire régner.
Mais je ſuis né ſujet, & j'aime trop à l'être,
Pour hazarder mes jours, que pour ſervir mon maître,
Et conſentir jamais qu'un homme tel que moi
Souille par ſon hymen le pur ſang de ſon roi.

ORODE.

Je n'examine point ſi ce reſpect déguiſe,
Mais parlons une fois avec pleine franchiſe.
Vous êtes mon ſujet, mais un ſujet ſi grand,
Que rien n'eſt malaiſé quand ſon bras l'entreprend.
Vous poſſédez ſous moi deux provinces entières
De peuples ſi hardis, de nations ſi fières,
Que ſur tant de vaſſaux je n'ai d'autorité
Qu'autant que votre zèle a de fidélité.
Ils vous ont juſqu'ici ſuivi comme fidelle ;
Et quand vous le voudrez, ils vous ſuivront rebelle.
Vous avez tant de nom, que tous les rois voiſins
Vous veulent comme Orode unir à leurs deſtins.
La victoire chez vous paſſée en habitude,
Met juſque dans ſes murs Rome en inquiétude.
Par gloire, ou pour braver au beſoin mon couroux,
Vous trainez en tous lieux dix mille ames à vous :

Le nombre eſt peu commun pour un train domeſtique ;
Et s'il faut qu'avec vous tout-à-fait je m'explique,
Je ne vous ſaurais croire aſſez en mon pouvoir,
Si les nœuds de l'hymen n'enchaînent le devoir.

SURÉNA.

Par quel crime, ſeigneur, ou par quelle imprudence
Ai-je pû mériter ſi peu de confiance ?
Si mon cœur, ſi mon bras pouvait être gagné,
Mitradate & Craſſus n'auraient rien épargné :
Tous les deux...

ORODE.

Laiſſons là Craſſus & Mitradate,
Suréna, j'aime à voir que votre gloire éclate ;
Tout ce que je vous dois j'aime à le publier ;
Mais quand je m'en ſouviens, vous devez l'oublier.
Si le ciel par vos mains m'a rendu cet empire,
Je ſais vous épargner la peine de le dire ;
Et s'il met votre zèle au-deſſus du commun,
Je n'en ſuis point ingrat, craignez d'être importun.

SURÉNA.

Je reviens à Palmis, ſeigneur. De mes hommages
Si les loix du devoir ſont de trop faibles gages,
En eſt-il de plus ſûrs, ou de plus fortes loix,

Qu'avoir une ſœur reine, & des neveux pour rois ?
Mettez mon ſang au trône, & n'en cherchez point
d'autres,
Pour unir à tel point mes intérêts aux vôtres,
Que tout cet univers, que tout notre avenir
Ne trouve aucune voie à les en déſunir.

ORODE.

Mais, Suréna, le puis-je après la foi donnée,
Au milieu des aprêts d'un ſi grand hyménée ?
Et rendrai-je aux Romains, qui voudront me
braver,
Un ami que la paix vient de leur enlever ?
Si le prince renonce au bonheur qu'il eſpère,
Que dira la princeſſe, & que fera ſon père ?

SURÉNA.

Pour ſon père, ſeigneur, laiſſez m'en le ſouci,
J'en répons, & pourais répondre d'elle auſſi.
Malgré la triſte paix que vous avez jurée,
Avec le prince même elle s'eſt déclarée ;
Et ſi je puis vous dire avec quels ſentimens
Elle atend à demain l'effet de vos ſermens,
Elle aime ailleurs.

ORODE.

Et qui ?

SURÉNA.

C'eſt ce qu'elle aime à taire.
Du reſte, ſon amour n'en fait aucun myſtère,
Et cherche à reculer les effets d'un traité,
Qui fait tant murmurer votre peuple irrité.

ORODE.

Eſt-ce au peuple, eſt-ce à vous, Suréna, de me dire,
Pour lui donner des rois, quel ſang je dois élire?
Et pour voir dans l'état tous mes ordres ſuivis,
Eſt-ce de mes ſujets que je dois prendre avis?
Si le prince à Palmis veut rendre ſa tendreſſe,
Je conſens qu'il dédaigne à ſon tour la princeſſe;
Et nous verrons après quel remède aporter
A la diviſion qui peut en réſulter.
Pour vous, qui vous ſentez indigne de ma fille,
Et craignez par reſpect d'entrer en ma famille,
Choiſiſſez un parti qui ſoit digne de vous,
Et qui ſurtout n'ait rien à me rendre jaloux:
Mon ame avec chagrin ſur ce point balancée
En veut, & dès demain, être débarraſſée.

SURÉNA.

Seigneur, je n'aime rien.

ORODE.

Que vous aimiez, ou non,

Faites un choix vous-même, ou ſoufrez-en le don.

SURÉNA.

Mais ſi j'aime en tel lieu qu'il m'en faille avoir honte,
Du ſecret de mon cœur puis-je vous rendre compte?

ORODE.

A demain, Suréna, s'il ſe peut, dès ce jour,
Réſolvons cet hymen, avec, ou ſans amour.
Cependant allez voir la princeſſe Euridice,
Sous les loix du devoir ramenez ſon caprice;
Et ne m'obligez point à faire à ſes apas
Un compliment de roi qui ne lui plairait pas.
Palmis vient par mon ordre, & je veux en aprendre
Dans nos prétentions la part qu'elle aime à prendre.

SCENE III.

ORODE, PALMIS.

ORODE.

SUréna m'a ſurpris, & je n'aurais pas dit
Qu'avec tant de valeur il eût eu tant d'eſprit;
Mais moins on le prévoit, & plus cet eſprit brille:
Il trouve des raiſons à refuſer ma fille,
Mais fortes, & qui même ont ſi bien ſuccédé,

Que s'en diſant indigne, il m'a perſuadé.
Savez-vous ce qu'il aime ? Il eſt hors d'aparence
Qu'il faſſe un tel refus ſans quelque préférence,
Sans quelque objet charmant, dont l'adorable choix
Ferme tout ſon grand cœur au pur ſang de ſes rois.

PALMIS.

J'ai crû qu'il n'aimait rien.

ORODE.

Il me l'a dit lui-même ;
Mais la princeſſe avoue, & hautement, qu'elle aime:
Vous êtes ſon amie, & ſavez quel *amant*
Dans un cœur qu'elle doit régne ſi puiſſamment.

PALMIS.

Si la princeſſe en moi prend quelque *confiance*,
Seigneur, m'eſt-il permis d'en faire confidence ?
Reçoit-on des ſecrets ſans une forte loi ?..

ORODE.

Je croyais qu'elle pût ſe rompre pour un roi ;
Et veux bien toutefois qu'elle ſoit ſi ſévère,
Qu'en mon propre intérêt elle oblige à ſe taire ;
Mais vous pouvez du moins me répondre de vous.

PALMIS.

Ah, pour mes ſentimens je vous les dirai tous.
J'aime ce que j'aimais, & n'ai point changé d'ame,
Je n'en fais point ſecret.

ORODE.

ORODE.

L'aimer encor, madame.
Ayez-en quelque honte, & parlez-en plus bas.
C'eſt faibleſſe d'aimer qui ne vous aime pas.

PALMIS.

Non, ſeigneur, à ſon prince atacher ſa tendreſſe,
C'eſt une grandeur d'ame, & non une faibleſſe;
Et lui garder un cœur qu'il lui plut mériter,
N'a rien d'aſſez honteux pour ne pas s'en vanter.
J'en ferai toujours gloire; & mon ame charmée
De l'heureux ſouvenir de m'être vûe aimée,
N'étoufera jamais l'éclat de ces beaux feux
Qu'alluma ſon mérite, & l'ofre de ſes vœux.

ORODE.

Faites mieux, vengez vous. Il eſt des rois, madame,
Plus dignes qu'un ingrat d'une ſi belle flame.

PALMIS.

De ce que j'aime encor ce ſerait m'éloigner,
Et me faire un exil ſous ombre de régner.
Je veux toujours le voir, cet ingrat qui me tue,
Non pour le triſte bien de jouïr de ſa vûe,
Cette fauſſe douceur eſt au-deſſous de moi,
Et ne vaudra jamais que je néglige un roi:
Mais il eſt des plaiſirs, qu'une amante trahie
Goûte au milieu des maux qui lui coûtent la vie.

Je verrai l'infidèle inquiet, allarmé
D'un rival inconnu, mais ardemment aimé;
Rencontrer à mes yeux ſa peine dans ſon crime,
Par les mains de l'hymen devenir ma victime;
Et ne me regarder, dans ce chagrin profond,
Que le remors en l'ame, & la rougeur au front.
De mes bontés pour lui l'impitoyable image
Qu'imprimera l'amour ſur mon pâle viſage,
Inſultera ſon cœur, & dans nos entretiens
Mes pleurs & mes ſoupirs rapelleront les ſiens;
Mais qui ne ſerviront qu'à lui faire connaître
Qu'il pouvait être heureux, & ne ſaurait pas l'être;
Qu'à lui faire trop tard haïr ſon peu de foi,
Et pour tout dire enſemble, avoir regret à moi.
Voilà tout le bonheur où mon amour aſpire;
Voilà contre un ingrat tout ce que je conſpire;
Voilà tous les plaiſirs que j'eſpère à le voir,
Et tous les ſentimens que vous vouliez ſavoir.

ORODE.

C'eſt bien traiter les rois en perſonnes communes,
Qu'atacher à leur rang ces gênes importunes,
Comme ſi pour vous plaire, & les inquiéter,
Dans le trône avec eux l'amour pouvait monter.
Il nous faut un hymen, pour nous donner des princes,

Qui ſoient l'apui du ſceptre, & l'eſpoir des provinces;
C'eſt là qu'eſt notre force, & dans nos grands deſtins,
Le manque de vengeurs enhardit les mutins.
Du reſte, en ces grands nœuds l'état qui s'intéreſſe,
Ferme l'œil aux atraits, & l'ame à la tendreſſe:
La ſeule politique eſt ce qui nous émeut;
On la ſuit, & l'amour s'y mêle comme il peut;
S'il vient, on l'aplaudit; s'il manque, on s'en conſole:
C'eſt dont vous pouvez croire un roi ſur ſa parole.
Nous ne ſommes point faits pour devenir jaloux,
Ni pour être en ſouci ſi le cœur eſt à nous.
Ne vous repaiſſez plus de ces vaines chimères,
Qui ne font les plaiſirs que des ames vulgaires,
Madame, & que le prince ait, ou non, à ſoufrir,
Acceptez un des rois que je puis vous ofrir.

PALMIS.

Pardonnez moi, ſeigneur, ſi mon ame allarmée
Ne veut point de ces rois dont on n'eſt point aimée.
J'ai crû l'être du prince, & l'ai trouvé ſi doux,
Que le ſouvenir ſeul m'en plait plus qu'un époux.

ORODE.

N'en parlons plus, madame, & dites à ce frère,

Qui vous eſt auſſi cher que vous me ſeriez chère,
Que parmi ces reſpects il n'a que trop marqué...

PALMIS.

Quoi, ſeigneur?

ORODE.

Avec lui, je crois m'être expliqué.
Qu'il y penſe, madame. Adieu.

PALMIS *ſeule.*

Quel triſte augure!
Et que ne me dit point cette menace obſcure!
Sauvez ces deux amans, ô ciel, & détournez
Les ſoupçons que leurs feux peuvent avoir *donnés.*

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EURIDICE, ORMÉNE.

ORMÉNE.

OUI, votre intelligence à demi découverte
Met votre Suréna ſur le bord de ſa perte.
Je l'ai ſû de Sillace, & j'ai lieu de douter
Qu'il n'ait, s'il faut tout dire, ordre de l'arrêter.

EURIDICE.

On n'oſerait, Orméne, on n'oſerait.

ORMÉNE.

Madame,
Croyez-en un peu moins votre fermeté d'ame.
Un héros arrêté n'a que deux bras à lui;
Et ſouvent trop de gloire eſt un débile apui.

EURIDICE.

Je ſais que le mérite eſt ſujet à l'envie,
Que ſon chagrin s'atache à la plus belle vie:
Mais ſur quelle aparence oſes-tu préſumer
Qu'on pourait...

ORMÉNE.

Il vous aime, & s'en eſt fait aimer.

EURIDICE.

Qui l'a dit...?

ORMÉNE.

Vous & lui, c'eſt ſon crime & le vôtre.
Il refuſe Mandane, & n'en veut aucune autre.
On ſait que vous aimez, on ignore l'amant;
Madame, tout cela parle trop clairement.

EURIDICE.

Ce ſont de vains ſoupçons qu'avec moi tu hazardes.

SCENE II.

EURIDICE, PALMIS, ORMÉNE.

PALMIS.

MAdame, à chaque porte on a poſé des gardes;
Rien n'entre, rien ne ſort qu'avec ordre du roi.

EURIDICE.

Qu'importe, & quel ſujet en prenez-vous d'éfroi?

PALMIS.

Ou quelque grand orage à nous troubler s'aprête,
Ou l'on en veut, madame, à quelque grande tête.
Je tremble pour mon frère.

EURIDICE.

A quel propos trembler?

Un roi qui lui doit tout, voudrait-il l'acabler ?

PALMIS.

Vous le figurez-vous à tel point inſenſible,
Que de ſon alliance un refus ſi viſible....

EURIDICE.

Un ſi rare ſervice a ſû le prévenir,
Qu'il doit récompenſer avant que de punir.

PALMIS.

Il le doit, mais après une pareille ofenſe,
Il eſt rare qu'on ſonge à la reconnaiſſance ;
Et par un tel mépris le ſervice effacé,
Ne tient plus d'yeux ouverts ſur ce qui s'eſt paſſé.

EURIDICE.

Pour la ſœur d'un héros, c'eſt être bien timide.

PALMIS.

L'amante a-t-elle droit d'être plus intrépide ?

EURIDICE.

L'amante d'un héros aime à lui reſſembler,
Et voit ainſi que lui ſes périls ſans trembler.

PALMIS.

Vous vous flatez, madame, elle a de la tendreſſe,
Que leur idée étonne, & leur image bleſſe ;
Et ce que dans ſa perte elle prend d'intérêt,
Ne ſaurait ſans déſordre en atendre l'arrêt.
Cette mâle vigueur de conſtance héroïque,

N'eſt point une vertu dont le ſexe ſe pique ;
Ou s'il peut juſques-là porter ſa fermeté,
Ce qu'il apelle amour, n'eſt qu'une dureté.
Si vous aimiez mon frère, on verrait quelque alarme;
Il vous échaperait un ſoupir, une larme,
Qui marquerait du moins un ſentiment jaloux,
Qu'une ſœur ſe montrât plus ſenſible que vous.
Dieux ! je donne l'exemple, & l'on s'en *peut dé-*
fendre !
Je le donne à des yeux qui ne daignent le prendre !
Aurait-on jamais crû qu'on pût voir quelque *jour*
Les nœuds du ſang plus forts que les nœuds de l'a-
mour ?
Mais j'ai tort, & la perte eſt pour vous *moins*
amère.
On recouvre un amant plus aiſément qu'un frère ;
Et ſi je perds celui que le ciel me donna,
Quand j'en recouvrerais, ſerait-ce un Suréna ?

EURIDICE.

Et ſi j'avais perdu cet amant qu'on menace,
Serait-ce un Suréna qui remplirait ſa place ?
Penſez-vous qu'expoſée à de ſi rudes coups,
J'en ſoupire au-dedans, & tremble moins que vous?
Mon intrépidité n'eſt qu'un effort de gloire,
Que tout fier qu'il parait, mon cœur n'en veut pas
croire ;

Il eſt tendre, & ne rend ce tribut qu'à regret,
Au juſte & dur orgueil qu'il dément en ſecret.
Oui, s'il en faut parler avec une ame ouverte,
Je penſe voir déja l'apareil de ſa perte,
De ce héros ſi cher ; & ce mortel ennui
N'oſe plus aſpirer qu'à mourir avec lui.

PALMIS.

Avec moins de chaleur vous pouriez bien plus faire.
Acceptez mon amant, pour conſerver mon frère,
Madame ; & puiqu'enfin il vous faut l'épouſer,
Tâchez par politique à vous y diſpoſer.

EURIDICE.

Mon amour eſt trop fort pour cette politique :
Tout entier on l'a vû, tout entier il s'explique ;
Et le prince ſait trop ce que j'ai dans le cœur,
Pour recevoir ma main comme un parfait bonheur.
J'aime ailleurs, & l'ai dit trop haut pour m'en dédire,
Avant qu'en ſa faveur tout cet amour expire.
C'eſt avoir trop parlé, mais dût ſe perdre tout,
Je me tiendrai parole, & j'irai juſqu'au bout.

PALMIS.

Ainſi donc vous voulez que ce héros périſſe ?

EURIDICE.

Pourait-on en venir juſqu'à cette injuſtice ?

PALMIS.

Madame, il répondra de toutes vos rigueurs,
Et du trop d'union où s'obſtinent vos cœurs.
Rendez heureux le prince ; il n'eſt plus ſa victime.
Qu'il ſe donne à Mandane, il n'aura plus de crime.

EURIDICE.

Qu'il s'y donne, madame, & ne m'en diſe rien ;
Ou, ſi ſon cœur encor peut dépendre du mien,
Qu'il atende à l'aimer, que ma haine ceſſée
Vers l'amour de ſon frère ait tourné ma penſée.
Réſolvez vous vous-même à me déſobéir ;
Forcez moi, s'il ſe peut, moi-même à le haïr ;
A force de raiſon faites-m'en un rebelle ;
Accablez-le de pleurs pour le rendre *infidelle :*
Par pitié, par tendreſſe, apliquez tous vos ſoins
A me mettre en état de l'aimer un peu *moins.*
J'achéverai le reſte. A quelque point qu'on aime ;
Quand le feu diminue, il s'éteint de lui-même.

PALMIS.

Le prince vient, madame, & n'a pas grand beſoin,
Dans ſon amour pour vous, d'un odieux témoin :
Vous pourez mieux ſans moi flater ſon eſpérance,
Mieux en notre faveur tourner ſa déférence ;
Et ce que je prévois me fait aſſez ſoufrir,
Sans y joindre les vœux qu'il cherche à vous ofrir.

SCENE III.

PACORUS, EURIDICE, ORMÉNE.

EURIDICE.

EST-ce pour moi, ſeigneur, qu'on fait garde à vos portes ?
Pour aſſurer ma fuite ai-je ici des eſcortes ?
Ou ſi ce grand hymen pour ſes derniers aprêts...

PACORUS.

Madame, ainſi que vous, chacun a ſes ſecrets.
Ceux que vous honorez de votre confidence,
Obſervent par votre ordre un généreux ſilence.
Le roi ſuit votre exemple, &, ſi c'eſt vous gêner,
Comme nous devinons, vous pouvez deviner.

EURIDICE.

Qui devine eſt ſouvent ſujet à ſe méprendre.

PACORUS.

Si je devine mal, je ſais à qui m'en prendre ;
Et comme votre amour n'eſt que trop évident,
Si je n'en ſais l'objet, j'en ſais le confident.
Il eſt le plus coupable : un amant peut ſe taire,
Mais d'un ſujet au roi, c'eſt crime qu'un myſtère.
Qui connait un obſtacle au bonheur de l'état,

Tant qu'il le tient caché commet un atentat.
Ainſi ce confident.... Vous m'entendez, madame;
Et je vois dans les yeux ce qui ſe paſſe en l'ame.

EURIDICE.

S'il a ma confidence, il a mon amitié;
Et je lui dois, ſeigneur, du moins quelque pitié.

PACORUS.

Ce ſentiment eſt juſte, & même je veux croire
Qu'un cœur comme le votre a droit d'en faire gloire.
Mais ce trouble, madame, & cette émotion
N'ont-ils rien de plus fort que la compaſſion?
Et quand de ſes périls l'ombre vous intéreſſe,
Qu'une pitié ſi promte en ſa faveur vous preſſe,
Un ſi cher confident ne fait-il point douter
De l'amant, ou de lui, qui les peut exciter?

EURIDICE.

Qu'importe, & quel beſoin de les confondre enſemble,
Quand ce n'eſt que pour vous, après tout, que je tremble?

PACORUS.

Quoi! vous me menacez vous-même à votre tour?
Et les emportemens de votre aveugle amour...

EURIDICE.

Je m'emporte, & m'aveugle un peu moins qu'on
ne penſe ;
Pour l'avouer vous-même, entrons en confidence.
Seigneur, je vous regarde en qualité d'époux ;
Ma main ne ſaurait être, & ne ſera qu'à vous ;
Mes vœux y ſont déja, tout mon cœur y veut être :
Dès que je le pourai, je vous en ferai maitre ;
Et ſi pour s'y réduire il me fait diférer,
Cet amant ſi chéri n'en peut rien eſpérer.
Je ne ſerai qu'à vous, qui que ce ſoit que j'aime,
A moins qu'à vous quiter vous m'obligiez vous-
même :
Mais s'il faut que le tems m'aprenne à vous aimer,
Il ne me l'aprendra qu'à force d'eſtimer ;
Et ſi vous me forcez à perdre cette eſtime,
Si votre impatience oſe aller juſqu'au crime...
Vous m'entendez, ſeigneur, & c'eſt vous dire aſſez
D'où me viennent pour vous ces vœux intéreſſés.
J'ai part à votre gloire, & je tremble pour elle,
Que vous ne la ſouilliez d'une tache éternelle,
Que le barbare éclat d'un indigne ſoupçon
Ne faſſe à l'univers déteſter votre nom,
Et que vous ne veuilliez ſortir d'inquiétude
Par une épouvantable & noire ingratitude.

Pourais-je après cela vous conſerver ma foi,
Comme ſi vous étiez encor digne de moi ?
Recevoir ſans horreur l'ofre d'une couronne
Toute fumante encor du ſang qui vous la donne ?
Et m'expoſer en proie aux fureurs des Romains,
Quand pour les repouſſer vous n'aurez point de mains ?
Si Craſſus eſt défait, Rome n'eſt pas détruite;
D'autres ont ramaſſé les débris de ſa fuite;
De nouveaux eſcadrons leur vont enfler le cœur;
Et vous avez beſoin encor de ſon vainqueur.
Voilà ce que pour vous craint une deſtinée,
Qui ſe doit bien-tôt voir à la votre enchainée;
Et deviendrait infame à ſe vouloir unir
Qu'à des rois dont on puiſſe aimer le ſouvenir.

PACORUS.

Tout ce que vous craignez eſt en votre puiſſance,
Madame, il ne vous faut qu'un peu d'obéiſſance,
Qu'exécuter demain ce qu'un père a promis,
L'amant, le confident n'auront plus d'ennemis.
C'eſt de quoi de nouveau tout mon cœur vous conjure,
Par les tendres reſpects d'une flame ſi pure,
Ces aſſidus reſpects, qui ſans ceſſe bravés
Ne peuvent obtenir ce que vous me devez,

Par tout ce qu'a de rude un orgueil infléxible,
Par tous les maux que ſoufre....

EURIDICE.

Et moi, ſuis-je inſenſible?
Livre-t-on à mon cœur de moins rudes combats?
Seigneur, je ſuis aimée, & vous ne l'êtes pas;
Mon devoir vous prépare un aſſuré remède,
Quand il n'en peut ſoufrir au mal qui me poſſède;
Et pour finir le vôtre, il ne veut qu'un moment,
Quand il faut que le mien dure éternelllement.

PACORUS.

Ce moment quelquefois eſt dificile à prendre,
Madame, & ſi le roi ſe laſſe de l'atendre,
Pour venger le mépris de ſon autorité,
Songez àce que peut un monarque irrité.

EURIDICE.

Ma vie eſt en ſes mains, & de ſon grand courage
Il peut montrer ſur elle un glorieux ouvrage.

PACORUS.

Traitez-le mieux, de grace, & ne vous allarmez
Que pour la ſûreté de ce que vous aimez:
Le roi ſait votre faible, & le trouble que porte
Le péril d'un amant dans l'ame la plus forte.

EURIDICE.

C'eſt mon faible, il eſt vrai, mais ſi j'ai de l'amour,

J'ai du cœur, & pourais le mettre en ſon plein jour.
Ce grand roi cependant prend une aimable voie
Pour me faire accepter ſes ordres avec joie!
Penſez-y mieux, de grace, & ſongez qu'au beſoin,
Un pas hors du devoir nous peut mener bien loin.
Après ce premier pas, ce pas qui ſeul nous gêne,
L'amour romt aiſément le reſte de ſa chaîne;
Et tyran à ſon tour du devoir mépriſé,
Il s'aplaudit longtems du joug qu'il a briſé.

PACORUS.

Madame...

EURIDICE.

Après cela, ſeigneur, je me retire,
Et s'il vous reſte encor quelque choſe à me dire,
Pour éviter l'éclat d'un orgueil imprudent,
Je vous laiſſe achever avec mon confident.

SCENE IV.

PACORUS, SURÉNA.

PACORUS.

SUréna, je me plains. & j'ai lieu de me plaindre.

SURÉNA.

De moi, ſeigneur?

PACORUS.

PACORUS.

De vous. Il n'eſt plus tems de feindre.
Malgré tous vos détours on ſait la vérité ;
Et j'atendais de vous plus de ſincérité,
Moi, qui mettais en vous ma confiance entière,
Et ne voulais ſoufrir aucune autre lumière.
L'amour dans ſa prudence eſt toujours indiſcret ;
A force de ſe taire, il trahit ſon ſecret :
Le ſoin de le cacher découvre ce qu'il cache,
Et ſon ſilence dit tout ce qu'il craint qu'on ſache.
Ne cachez plus le vôtre, il eſt connu de tous,
Et toute votre adreſſe a parlé contre vous.

SURÉNA.

Puiſque vous vous plaignez, la plainte eſt légitime,
Seigneur ; mais, après tout, j'ignore encor mon crime.

PACORUS.

Vous refuſez Mandane avec tant de reſpect,
Qu'il eſt trop raiſonné pour n'être point ſuſpect.
Avant qu'on vous l'ofrit, vos raiſons étaient prêtes,
Et jamais on n'a vû de refus plus honnêtes ;
Mais ces honnêtetés ne font pas moins rougir :
Il falait tout promettre, & la laiſſer agir :
Il falait eſpérer de ſon orgueil ſévère
Un juſte déſaveu des volontés d'un père,

Et l'aigrir par des vœux ſi froids, ſi mal conçûs,
Qu'elle uſurpât ſur vous la gloire du refus.
Vous avez mieux aimé tenter un artifice,
Qui pût mettre Palmis où doit être Euridice,
En me donnant le change, atirer mon couroux,
Et montrer quel objet vous réſervez pour vous.
Mais vous auriez mieux fait d'apliquer tant d'adreſſe
A remettre au devoir l'eſprit de la princeſſe:
Vous en avez eu l'ordre, & j'en ſuis plus haï;
C'eſt pour un bon ſujet avoir bien obéi.

SURÉNA.

Je le vois bien, ſeigneur; qu'on m'aime, qu'on vous aime,
Qu'on ne vous aime pas, que je n'aime pas même,
Tout m'eſt compté pour crime, & je dois ſeul au roi
Répondre de Palmis, d'Euridice & de moi;
Comme ſi je pouvais ſur une ame enflamée
Ce qu'on me voit pouvoir ſur tout un corps d'armée;
Et qu'un cœur ne fût pas plus facile à tourner,
Que les Romains à vaincre, & qu'un ſceptre à donner.
Sans faire un nouveau crime, oſerais-je vous dire
Que l'empire des cœurs n'eſt pas de votre empire,
Et que l'amour jaloux de ſon autorité,

Ne reconnaît ni rois, ni ſouveraineté ?
Il hait tous les emplois où la force l'apelle ;
Dès qu'on le violente, on en fait un rebelle ;
Et je ſuis criminel de n'en pas triompher,
Quand vous-même, ſeigneur, ne pouvez l'étoufer!
Changez-en par votre ordre à tel point le caprice,
Qu'Euridice vous aime, & Palmis vous haïſſe ;
Ou rendez votre cœur à vos loix ſi ſoumis,
Qu'il dédaigne Euridice, & retourne à Palmis ;
Tout ce que vous pourez, ou ſur vous, ou ſur elles,
Rendra mes actions d'autant plus criminelles ;
Mais ſur elles, ſur vous, ſi vous ne pouvez rien,
Des crimes de l'amour ne faites plus le mien.

PACORUS.

Je pardonne à l'amour les crimes qu'il fait faire ;
Mais je n'excuſe point ceux qu'il s'obſtine à taire ;
Qui cachés avec ſoin ſe commettent longtems,
Et tiennent près des rois de ſecrets mécontens.
Un ſujet qui ſe voit le rival de ſon maître,
Quelque étude qu'il perde à ne le point paraître,
Ne pouſſe aucun ſoupir ſans faire un atentat ;
Et d'un crime d'amour, il en fait un d'état.
Il a beſoin de grace, & ſurtout quand on l'aime,
Juſqu'à ſe révolter contre le diadême,
Juſqu'à ſervir d'obſtacle au bonheur général.

SURÉNA.

Oui, mais quand de ſon maître on lui fait un rival,
Qu'il aimait le premier, qu'en dépit de ſa flame
Il cède, aimé qu'il eſt, ce qu'adore ſon ame,
Qu'il renonce à l'eſpoir, dédit ſa paſſion,
Eſt-il digne de grace, ou de compaſſion?

PACORUS.

Qui cède ce qu'il aime, eſt digne qu'on le loue,
Mais il ne cède rien quand on l'en déſavoue;
Et les illuſions d'un ſi faux compliment
Ne méritent qu'un long & vrai reſſentiment.

SURÉNA.

Tout-à-l'heure, ſeigneur, vous me parliez de grace,
Et déja vous paſſez juſques à la menace!
La grace eſt aux grands cœurs honteuſe à recevoir;
La menace n'a rien qui les puiſſe émouvoir.
Tandis que hors des murs ma ſuite eſt diſperſée,
Que la garde au dedans par Sillace eſt placée,
Que le peuple s'atend à me voir arrêter,
Si quelqu'un en a l'ordre, il peut l'exécuter.
Qu'on veuille mon épée, ou qu'on veuille ma tête,
Dites un mot, ſeigneur, & l'une & l'autre eſt prête:
Je n'ai goute de ſang qui ne ſoit à mon roi;
Et, ſi l'on m'oſe perdre, il perdra plus que moi.

J'ai vécu pour ma gloire autant qu'il falait vivre,
Et laiſſe un grand exemple à qui poura me ſuivre ;
Mais ſi vous me livrez à vos chagrins jaloux,
Je n'aurai pas peut-être aſſez vécu pour vous.

PACORUS.

Suréna, mes pareils n'aiment point ces manières.
Ce ſont fauſſes vertus que des vertus ſi fières.
Après tant de hauts faits, & d'exploits ſignalés,
Le roi ne peut douter de ce que vous valez ;
Il ne veut pas vous perdre, épargnez vous la peine
D'atirer ſa colère, & mériter ma haine :
Donnez à vos égaux l'exemple d'obéir,
Plutôt que d'un amour qui cherche à vous trahir.
Il ſied bien aux grands cœurs de paraître intrépides,
De donner à l'orgueil plus qu'aux vertus ſolides ;
Mais ſouvent ces grands cœurs n'en font que mieux leur cour,
A paraitre au beſoin maîtres de leur amour.
Recevez cet avis d'une amitié fidelle.
Ce ſoir la reine arrive, & Mandane avec elle.
Je ne demande point le ſecret de vos feux ;
Mais ſongez bien qu'un roi, quand il dit, *Je le veux...*
Adieu, ce mot ſufit, & vous devez m'entendre.

SURÉNA.

Je fais plus, je prévois ce que j'en dois atendre;
Je l'atens ſans frayeur, &, quel qu'en ſoit le cours,
J'aurai ſoin de ma gloire, ordonnez de mes jours.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORODE, EURIDICE.

ORODE.

NE me l'avouez point, en cette conjoncture ;
Le ſoupçon m'eſt plus doux que la vérité ſûre ;
L'obſcurité m'en plait, & j'aime à n'écouter
Que ce qui laiſſe encor liberté d'en douter.
Cependant par mon ordre on a mis garde aux portes,
Et d'un amant ſuſpect diſperſé les eſcortes,
De crainte qu'un aveugle & fol emportement
N'allat, & malgré vous, juſqu'à l'enlévement.
La vertu la plus haute alors cède à la force ;
Et pour deux cœurs unis l'amour a tant d'amorce,
Que le plus grand couroux qu'on voit y ſuccéder
N'aſpire qu'aux douceurs de ſe racommoder.
Il n'eſt que trop aiſé de juger quelle ſuite
Exigerait de moi l'éclat de cette fuite ;
Et pour n'en pas venir à ces extrémités,
Que vous l'aimiez, ou non, j'ai pris mes ſûretés.

EURIDICE.

A ces précautions je ſuis trop redevable ;
Une prudence moindre en ſerait incapable,
Seigneur ; mais dans le doute où votre eſprit ſe plait,
Si j'oſe en ce héros prendre quelque intérêt,
Son ſort eſt plus douteux que votre incertitude ;
Et j'ai lieu plus que vous d'être en inquiétude.
Je ne vous répons point ſur cet enlévement ;
Mon devoir, ma fierté, tout en moi le dément.
La plus haute vertu peut céder à la force,
Je le ſais, de l'amour je ſais quelle eſt l'amorce ;
Mais contre tous les deux l'orgueil peut ſecourir,
Et rien n'en eſt à craindre alors qu'on ſait mourir.
Je ne ſerai qu'au prince.

ORODE.

Oui, mais à quand, madame,
A quand cet heureux jour, que de toute ſon ame....

EURIDICE.

Il ſe verrait, ſeigneur, dès ce ſoir mon époux,
S'il n'eût point voulu voir dans mon cœur plus que vous.
Sa curioſité s'eſt trop embaraſſée
D'un point dont il devait éloigner ſa penſée ;
Il ſait que j'aime ailleurs, & l'a voulu ſavoir ;

Pour peine, il atendra l'effort de mon devoir.

ORODE.

Les délais les plus longs, madame, ont quelque terme.

EURIDICE.

Le devoir vient à bout de l'amour le plus ferme;
Les grands cœurs ont vers lui des retours éclatans;
Et quand on veut ſe vaincre, il y faut peu de tems.
Un jour y peut beaucoup, une heure y peut ſufire,
Un de ces bons momens qu'un cœur n'oſe en dédire,
S'il ne ſuit pas toujours nos ſouhaits & nos ſoins,
Il arrive ſouvent quand on l'atend le moins.
Mais je ne promets pas de m'y rendre facile,
Seigneur, tant que j'aurai l'ame ſi peu tranquile;
Et je ne livrerai mon cœur qu'à mes ennuis,
Tant qu'on me laiſſera dans l'alarme où je ſuis.

ORODE.

Le ſort de Suréna vous met donc en alarme?

EURIDICE.

Je vois ce que pour tous ſes vertus ont de charme;
Et puis craindre pour lui ce qu'on voit craindre à tous,
Ou d'un maître en colère, ou d'un rival jaloux.
Ce n'eſt point toutefois l'amour qui m'intéreſſe,

C'eſt.... Je crains encor plus que ce mot ne vous
bleſſe,
Et qu'il ne vaille mieux s'en tenir à l'amour,
Que d'en mettre, & ſi-tôt, le vrai ſujet au jour.

ORODE.

Non, madame, parlez, montrez toutes vos craintes.
Puis-je, ſans les connaitre, en guérir les ateintes,
Et dans l'épaiſſe nuit où vous vous retranchez,
Choiſir le vrai remède aux maux que vous cachez?

EURIDICE.

Mais ſi je vous diſais que j'ai droit d'être *en peine*
Pour un trône où je dois un jour monter en reine,
Que perdre Suréna, c'eſt livrer aux romains
Un ſceptre que ſon bras a remis en vos mains,
Que c'eſt reſſuſciter l'orgueil de Mitradate,
Expoſer avec vous Pacorus & Phradate,
Que je crains que ſa mort, enlevant votre apui,
Vous renvoie à l'exil où vous ſeriez ſans lui:
Seigneur, ce ſerait être un peu trop téméraire;
J'ai dû le dire au prince, & je dois vous le taire;
J'en dois craindre un trop long & trop juſte cou-
roux;
Et l'amour trouvera plus de grace chez vous.

ORODE.

Mais, madame, eſt-ce à vous d'être ſi politique?

Qui peut ſe taire ainſi, voyons comme il s'explique.
Si votre Suréna m'a rendu mes états,
Me les a-t-il rendus pour ne m'obéir pas ?
Et trouvez-vous par-là ſa valeur bien fondée
A ne m'eſtimer plus ſon maitre qu'en idée ?
A vouloir qu'à ſes loix j'obéiſſe à mon tour ?
Ce diſcours irait loin, revenons à l'amour,
Madame, & s'il eſt vrai qu'enfin....

EURIDICE.

Laiſſez-m'en faire,
Seigneur, je me vaincrai, j'y tâche, je l'eſpère ;
J'oſe dire encor plus, je m'en fais une loi ;
Mais je veux que le tems en dépende de moi.

ORODE.

C'eſt bien parler en reine, & j'aime aſſez, madame,
L'impétuoſité de cette grandeur d'ame ;
Cette noble fierté que rien ne peut domter
Remplira bien ce trône où vous devez monter.
Donnez moi donc en reine un ordre que je ſuive.
Phradate eſt arrivé, ce ſoir Mandane arrive ;
Ils ſauront quels reſpects a montrés pour ſa main
Cet intrépide effroi de l'empire Romain.
Mandane en rougira, le voyant auprès d'elle.
Phradate eſt violent, & prendra ſa querelle.
Près d'un eſprit ſi chaud, & ſi fort emporté

Suréna dans ma cour eſt-il en ſûreté ?
Puis-je vous en répondre, à moins qu'il ſe retire ?

EURIDICE.

Bannir de votre cour l'honneur de votre empire !
Vous le pouvez, ſeigneur, & vous êtes ſon roi ;
Mais je ne puis ſoufrir qu'il ſoit banni pour moi.
Car enfin les couleurs ne ſont rien à la choſe ;
Sous un prétexte faux je n'en ſuis pas moins cauſe ;
Et qui craint pour Mandane un peu trop de rougeur,
Ne craint pour Suréna que le fond de mon cœur.
Qu'il parte, il vous déplait, faites-vous-en juſtice,
Puniſſez, exilez, il faut qu'il obéiſſe.
Pour remplir mes devoirs j'atendrai ſon retour,
Seigneur, & juſques-là, point d'hymen, ni d'amour.

ORODE.

Vous pouriez épouſer le prince en ſa préſence ?

EURIDICE.

Je ne ſais, mais enfin je hais la violence.

ORODE.

Empêchez-la, madame, en vous donnant à nous,
Ou faites qu'à Mandane il s'ofre pour époux.
Cet ordre exécuté, mon ame ſatisfaite
Pour ce héros ſi cher ne veut plus de retraite.
Qu'on le faſſe venir. Modérez vos hauteurs ;

L'orgueil n'eſt pas toujours la marque des grands cœurs.
Il me faut un hymen. Choiſiſſez l'un ou l'autre,
Ou lui dites adieu, pour le moins, juſqu'au vôtre.

EURIDICE.

Je ſais tenir, ſeigneur, tout ce que je promets,
Et promettrais en vain de ne le voir jamais,
Moi qui ſais que bientôt la guerre rallumée
Le rendra pour le moins néceſſaire à l'armée.

ORODE.

Nous ferons voir, madame, en cette extrémité,
Comme il faut obéir à la néceſſité.
Je vous laiſſe avec lui.

SCENE II.

EURIDICE, SURÉNA.

EURIDICE.

SEigneur, le roi condamne
Ma main à Pacorus, ou la vôtre à Mandane;
Le refus n'en ſaurait demeurer impuni;
Il lui faut l'une ou l'autre, ou vous êtes banni.

SURÉNA.

Madame, ce refus n'eſt point vers lui mon crime:

Vous m'aimez, ce n'eſt point non plus ce qui l'anime.
Mon crime véritable eſt d'avoir aujourd'hui
Plus de nom que mon roi, plus de vertus que lui;
Et c'eſt de là que part cette ſecrette haine,
Que le tems ne rendra que plus forte & plus pleine.
Plus on ſert des ingrats, plus on s'en fait haïr:
Tout ce qu'on fait pour eux ne ſert qu'à nous trahir.
Mon viſage l'ofenſe, & ma gloire le bleſſe.
Juſqu'au fond de mon ame il cherche une baſſeſſe,
Et tâche à s'ériger par l'ofre, ou par la peur,
De roi que je l'ai fait, en tyran de mon cœur;
Comme ſi par ſes dons il pouvait me ſéduire,
Ou qu'il pût m'acabler, & ne ſe point détruire.
Je lui dois en ſujet tout mon ſang, tout mon bien;
Mais ſi je lui dois tout, mon cœur ne lui doit rien,
Et n'en reçoit de loix que comme autant d'outrages,
Comme autant d'atentats ſur de plus doux hommages:
Cependant pour jamais, il faut nous ſéparer,
Madame.

EURIDICE.

Cet exil pourait toujours durer?

SURÉNA.

En vain pour mes pareils leur vertu ſolicite;

Jamais un envieux ne pardonne au mérite.
Cet exil toutefois n'eſt pas un long malheur ;
Et je n'irai pas loin ſans mourir de douleur.

EURIDICE.

Ah ! craignez de m'en voir aſſez perſuadée,
Pour mourir avant vous de cette ſeule idée ;
Vivez, ſi vous m'aimez.

SURÉNA.

Je vivrais pour ſavoir
Que vous aurez enfin rempli votre devoir,
Que d'un cœur tout à moi, que de votre perſonne
Pacorus ſera maître, ou plutôt ſa couronne ?
Ce penſer m'aſſaſſine, & je cours de ce pas
Beaucoup mieux à l'exil, madame, qu'au trépas.

EURIDICE.

Que le ciel n'a-t-il mis en ma main & la vôtre,
Ou de n'être à perſonne, ou d'être l'un à l'autre !

SURÉNA.

Falait-il que l'amour vît l'inégalité
Vous abandonner toute aux rigueurs d'un traité ?

EURIDICE.

Cette inégalité me ſoufrait l'eſpérance.
Votre nom, vos vertus valaient bien ma naiſſance ;
Et Craſſus a rendu plus digne encor de moi,
Un héros dont le zèle a rétabli ſon roi.

Dans les maux où j'ai vû l'Arménie expoſée,
Mon pays déſolé m'a ſeul tyranniſée.
Eſclave de l'état, victime de la paix,
Je m'étais répondu de vaincre mes ſouhaits,
Sans ſonger qu'un amour comme le nôtre extrême,
S'y rend inexorable aux yeux de ce qu'on aime.
Pour le bonheur public j'ai promis, mais hélas!
Quand j'ai promis, ſeigneur, je ne vous voyais pas.
Votre rencontre ici m'ayant fait voir ma faute,
Je difère à donner le bien que je vous ôte;
Et l'unique bonheur que j'y puis eſpérer,
C'eſt de toujours promettre & toujours différer.

SURÉNA.

Que je ſerais heureux!... mais qu'oſai-je vous dire?
L'indigne & vain bonheur où mon amour aſpire!
Fermez les yeux aux maux où l'on me fait courir;
Songez à vivre heureuſe, & me laiſſez mourir.
Un trône vous atend, le premier de la terre,
Un trône où l'on ne craint que l'éclat du tonnerre,
Qui règle le deſtin du reſte des humains,
Et juſque dans leurs murs alarme les romains.

EURIDICE.

J'enviſage ce trône & tous ſes avantages,
Et je n'y vois partout, ſeigneur, que vos ouvrages;
Sa gloire ne me peint que celle de mes fers,

Et,

Et, dans ce qui m'atend, je vois ce que je perds.
Ah, ſeigneur !

SURÉNA.

Epargnez la douleur qui me preſſe.
Ne la ravalez point juſques à la tendreſſe ;
Et laiſſez moi partir dans cette fermeté,
Qui fait de tels jaloux, & qui m'a tant coûté.

EURIDICE.

Partez, puiſqu'il le faut, avec ce grand courage
Qui mérita mon cœur, & donna tant d'ombrage.
Je ſuivrai votre exemple, & vous n'aurez point lieu...
Mais j'aperçois Palmis qui vient vous dire adieu ;
Et je puis, en dépit de tout ce qui me tue,
Quelques momens encor jouïr de votre vûe.

SCENE III.

EURIDICE, SURÉNA, PALMIS.

PALMIS.

ON dit qu'on vous exile à moins que d'épouſer,
Seigneur, ce que le roi daigne vous propoſer.

SURÉNA.

Non, mais juſqu'à l'hymen que Pacorus ſouhaite,

Il m'ordonne chez moi quelques jours de retraite.

PALMIS.

Et vous partez ?

SURÉNA.

Je pars.

PALMIS.

Et, malgré ſon couroux,
Vous avez ſûreté d'aller juſques chez vous ?
Vous êtes à couvert des périls dont menace
Les gens de votre ſorte une telle diſgrace ?
Et, s'il faut dire tout, ſur de ſi longs chemins
Il n'eſt point de poiſons, il n'eſt point *d'aſſaſſins* ?

SURÉNA.

Le roi n'a pas encor oublié mes ſervices,
Pour commencer par moi de telles injuſtices;
Il eſt trop généreux pour perdre ſon apui.

PALMIS.

S'il l'eſt, tous vos jaloux le ſont-ils comme lui ?
Eſt-il aucun flateur, ſeigneur, qui lui refuſe
De lui prêter un crime, & lui faire une excuſe ?
En eſt-il que l'eſpoir d'en faire mieux ſa cour,
N'expoſe ſans ſcrupule à ces couroux d'un jour,
Ces couroux qu'on afecte alors qu'on déſavoue
De lâches coups d'état dont en l'ame on ſe loue,
Et qu'une abſence élude, atendant le moment

Qui laiſſe évanouïr ce faux reſſentiment ?

SURÉNA.

Ces couroux afectés, que l'artifice donne,
Font ſouvent trop de bruit pour abuſer perſonne.
Si ma mort plait au roi, s'il la veut tôt ou tard,
J'aime mieux que ce ſoit un crime qu'un hazard;
Qu'aucun ne l'atribue à cette loi commune
Qu'impoſe la nature & règle la fortune;
Que ſon perfide auteur, bien qu'il cache ſa main,
Devienne abominable à tout le genre humain;
Et qu'il en naiſſe enfin des haines immortelles,
Qui de tous ſes ſujets lui faſſent des rebelles.

PALMIS.

Je veux que la vengeance aille à ſon plus haut point.
Les morts les mieux vengés ne reſſuſcitent point;
Et de tout l'univers la fureur éclatante
En conſolerait mal & la ſœur & l'amante.

SURÉNA.

Que faire donc, ma ſœur ?

PALMIS.

Votre aſyle eſt ouvert.

SURÉNA.

Quel aſyle ?

PALMIS.

L'hymen qui vous vient d'être ofert.
Vos jours en ſûreté dans les bras de Mandane,
Sans plus rien craindre....

SURÉNA.

Et c'eſt ma ſœur qui m'y condamne,
C'eſt elle qui m'ordonne avec tranquilité
Aux yeux de ma princeſſe une infidélité !

PALMIS.

Lorſque d'aucun eſpoir notre ardeur n'eſt ſuivie,
Doit-on être fidèle aux dépens de ſa vie ?
Mais vous ne m'aidez point à le perſuader,
Vous, qui d'un ſeul regard pouriez tout décider.
Madame, ſes périls ont-ils de quoi vous plaire ?

EURIDICE.

Je crois faire beaucoup, madame, de me taire;
Et tandis qu'à mes yeux vous donnez tout mon bien,
C'eſt tout ce que je puis que de ne dire rien.
Forcez-le, s'il ſe peut, au nœud que je déteſte;
Je vous laiſſe en parler, diſpenſez moi du reſte:
Je n'y mets point d'obſtacle, & mon eſprit confus...
C'eſt m'expliquer aſſez, n'exigez rien de plus.

SURÉNA.

Quoi ! vous vous figurez que l'heureux nom de gendre,

Si ma perte eſt jurée, a de quoi m'en défendre,
Quand malgré la nature, en dépit de ſes loix,
Le parricide a fait la moitié de nos rois ?
Qu'un frère pour régner ſe baigne au ſang d'un frère ?
Qu'un fils impatient prévient la mort d'un père ?
Notre Orode lui-même où ſerait-il ſans moi ?
Mitradate pour lui montrait-il plus de foi ?
Croyez-vous Pacorus bien plus ſûr de Phradate ?
J'en connais mal le cœur, ſi bientôt il n'éclate,
Et ſi de ce haut rang, que j'ai vû l'éblouïr,
Son père & ſon aîné peuvent longtems jouïr.
Je n'aurai plus de bras alors pour leur défenſe ;
Car enfin mes refus ne font pas mon ofenſe ;
Mon vrai crime eſt ma gloire, & non pas mon amour ;
Je l'ai dit, avec elle il croîtra chaque jour.
Plus je les ſervirai, plus je ſerai coupable ;
Et, s'ils veulent ma mort, elle eſt inévitable.
Chaque inſtant que l'hymen pourait la reculer,
Ne les atacherait qu'à mieux diſſimuler,
Qu'à rendre, ſous l'apas d'une amitié tranquile,
L'atentat plus ſecret, plus noir, & plus facile.
Ainſi, dans ce grand nœud chercher ma ſûreté,
C'eſt inutilement faire une lâcheté,

Souiller en vain mon nom, & vouloir qu'on m'impute
D'avoir enſeveli ma gloire ſous ma chûte.
Mais, dieux, ſe pourait-il, qu'ayant ſi bien ſervi,
Par l'ordre de mon roi le jour me fût ravi ?
Non, non, c'eſt d'un bon œil qu'Orode me regarde;
Vous le voyez, ma ſœur, je n'ai pas même un garde,
Je ſuis libre.

PALMIS.

Et j'en crains d'autant plus ſon couroux;
S'il vous faiſait garder, il répondrait de vous.
Mais pouvez-vous, ſeigneur, rejoindre votre ſuite ?
Etes-vous libre aſſez pour choiſir une fuite ?
Garde-t-on chaque porte à moins d'un grand deſſein ?
Pour en rompre l'effet, il ne faut qu'une main.
Par toute l'amitié que le ſang doit atendre,
Par tout ce que l'amour a pour vous de plus tendre...

SURÉNA.

La tendreſſe n'eſt point de l'amour d'un héros;
Il eſt douteux pour lui d'écouter des ſanglots;
Et parmi la douceur des plus illuſtres flames,
Un peu de dureté ſied bien aux grandes ames.

PALMIS.

Quoi ! vous pouriez...

SURÉNA.

Adieu, le trouble où je vous voi
Me fait vous craindre plus que je ne crains le roi.

SCENE IV.

EURIDICE, PALMIS.

PALMIS.

IL court à ſon trépas, & vous en ſerez cauſe,
A moins que votre amour à ſon départ s'opoſe.
J'ai perdu mes ſoupirs, & j'y perdrais mes pas :
Mais il vous en croira, vous ne les perdrez pas.
Ne lui refuſez point un mot qui le retienne,
Madame.

EURIDICE.

S'il périt, ma mort ſuivra la ſienne.

PALMIS.

Je puis en dire autant, mais ce n'eſt pas aſſez ;
Vous avez tant d'amour, madame, & balancez !

EURIDICE.

Eſt-ce le mal aimer que de le vouloir ſuivre ?

PALMIS.

C'eſt un excès d'amour qui ne fait point revivre ;
De quoi lui ſervira notre mortel ennui ?

De quoi nous ſervira de mourir après lui ?

EURIDICE.

Vous vous alarmez trop : le roi dans ſa colère
Ne parle...

PALMIS.

Vous dit-il tout ce qu'il prétend faire ?
D'un trône où ce héros a ſû le replacer,
S'il en veut à ſes jours, l'oſe-t-il prononcer ?
Le pourait-il ſans honte, & pouriez-vous atendre
A prendre ſoin de lui, qu'il ſoit trop tard d'en prendre ?
N'y perdez aucun tems, partez, que tardez-vous ?
Peut-être en ce moment on le perce de coups,
Peut-être...

EURIDICE.

Que d'horreur vous me jettez dans l'ame !

PALMIS.

Quoi ? vous n'y courez pas !

EURIDICE.

Et le puis-je, madame ?
Donner ce qu'on adore à ce qu'on veut haïr,
Quel amour juſques-là put jamais ſe trahir ?
Savez-vous qu'à Mandane envoyer ce que j'aime,
C'eſt de ma propre main m'aſſaſſiner moi-même ?

PALMIS.

Savez-vous qu'il le faut, ou que vous le perdez ?

EURIDICE.

Je n'y réſiſte plus, vous me le défendez.
Ormène vient à nous, & lui peut aller dire
Qu'il épouſe. . . Achevez tandis que je ſoupire.

PALMIS.

Elle vient toute en pleurs.

SCENE DERNIERE.

EURIDICE, PALMIS, ORMÉNE.

ORMÉNE.

QU'il vous en va coûter !
Et que pour Suréna....

PALMIS.

L'a-t-on fait arrêter ?

ORMÉNE.

A peine du palais il ſortait dans la rue,
Qu'une flèche a parti d'une main inconnue,
Deux autres l'ont ſuivie, & j'ai vû ce vainqueur,
Comme ſi toutes trois l'avaient ateint au cœur,
Dans un ruiſſeau de ſang tomber mort ſur la place.

EURIDICE.

Hélas !

ORMÉNE.

Songez à vous, la ſuite vous menace ;
Et je penſe avoir même entendu quelque voix
Nous crier qu'on aprît à dédaigner les rois.

PALMIS.

Prince ingrat ! lâche roi ! Que fais-tu du tonnerre,
Ciel, ſi tu daignes voir ce qu'on fait ſur la terre ?
Et pour qui gardes-tu tes carreaux embraſés,
Si de pareils tyrans n'en ſont point écraſés ?
Et vous, madame, & vous, dont l'amour *inutile*,
Dont l'intrépide orgueil paraît encor tranquile,
Vous qui brûlant pour lui, ſans vous déterminer,
Ne l'avez tant aimé que pour l'aſſaſſiner ;
Allez d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage,
En recueillir le fruit, en goûter l'avantage.
Quoi! vous cauſez ſa perte, & n'avez point de pleurs?

a) *Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs.*] Ce vers fournira la ſeule remarque qu'on croye devoir faire ſur la tragédie de Suréna. *Je ne pleure point, mais je meurs*, ſerait le ſublime de la douleur, ſi cette idée était aſſez ménagée, aſſez préparée pour devenir vraiſemblable ; car le vraiſemblable ſeul peut toucher. Il faut pour dire qu'on meurt de douleur, & pour en mourir

EURIDICE.

a) Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs.
Ormène, ſoutiens-moi.

ORMÉNE.

Que dites-vous, madame ?

EURIDICE.

Généreux Suréna, reçois toute mon ame.

ORMÉNE.

Emportons-la d'ici pour la mieux ſecourir.

PALMIS.

Suſpendez ces douleurs qui preſſent de mourir,
Grands dieux, & dans les maux où vous m'avez plongée,
Ne ſoufrez point ma mort que je ne ſois vengée.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

---

en effet, avoir éprouvé, avoir fait voir un déſeſpoir ſi violent, qu'on ne s'étonne pas qu'un promt trépas en ſoit la ſuite. Mais on ne meurt pas ainſi de mort ſubite après avoir fait des raiſonnemens politiques, & des diſſertations ſur l'amour. Le vers par lui-même eſt très tragique, mais il n'eſt pas amené par des ſentimens aſſez tragiques. Ce n'eſt pas aſſez qu'un vers ſoit beau, il faut qu'il ſoit placé.

TABLE
DES PIÉCES

contenues dans ce neuviéme volume.

ATTILA *roi des Huns, tragédie.* page 1
Préface de l'éditeur. 3
L'auteur au lecteur. 9
Acteurs. 12
BÉRÉNICE, *tragédie de* RACINE. 109
Préface de l'éditeur. 111
Préface de l'auteur. 117
Acteurs. 126
TITE & BÉRÉNICE, *comédie héroïque de* P. CORNEILLE. 231
Xiphilinus ex Dione in Veſpaſiano & Tito, Guillelmo Blanco interprete. 232
Acteurs. 234
SURÉNA *général des Parthes, tragédie.* 337
Préface de l'éditeur ſur la tragédie de SURÉNA. 339
L'auteur au lecteur. 345
Acteurs. 346

Fin du tome neuviéme.

ERRATA

POUR LES ŒUVRES

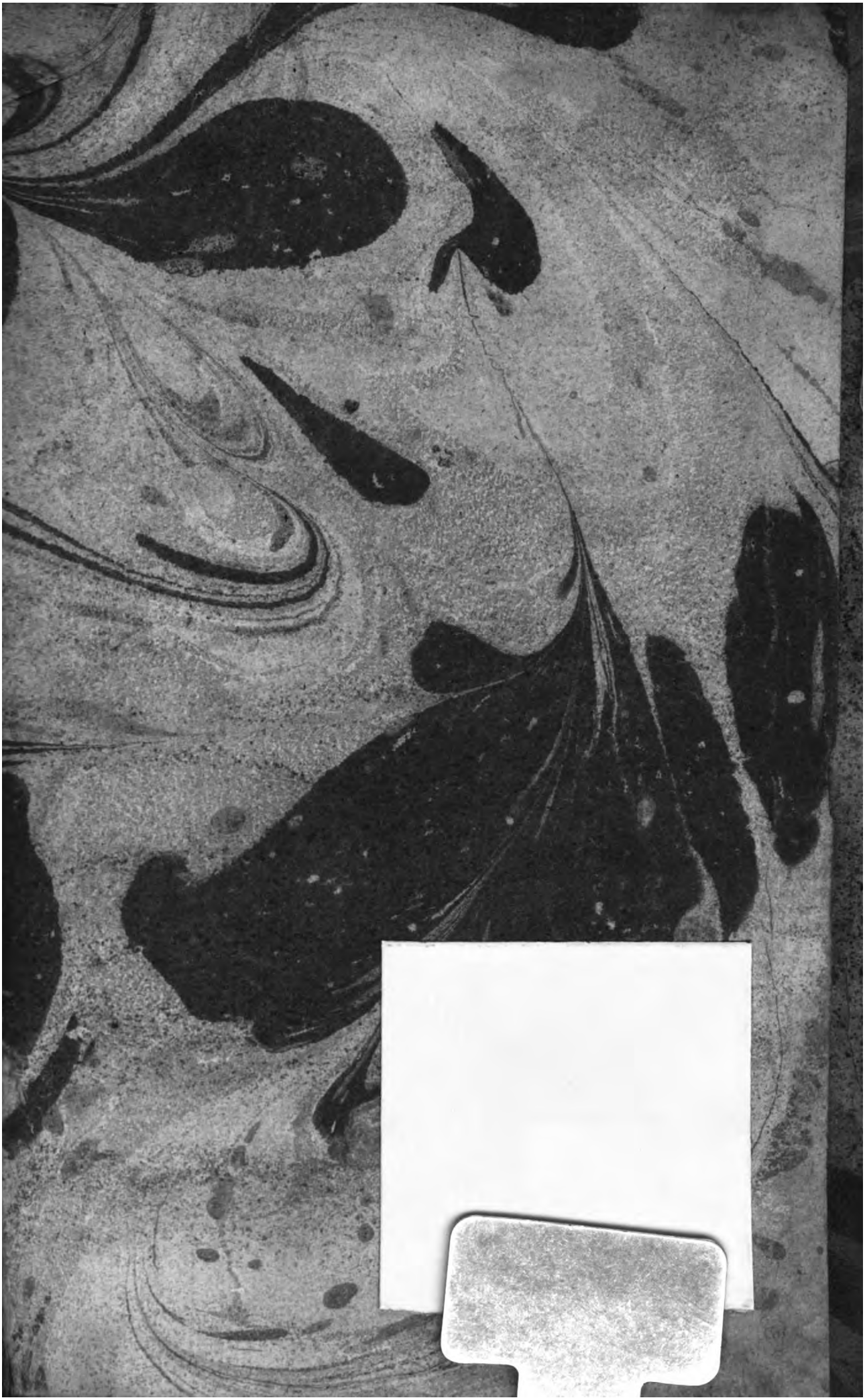
DE PIERRE CORNEILLE.

Tome neuviéme.

Page 50. vers 5. *Vous en donnez encore*, liſez, *vous en doutez encore.*

Pag. 176. vers antépénult. *recevait*, liſez, *recevrait.*

Pag. 431. vers 12. *beaucoup mieux à l'exil*, liſez, *beaucoup moins à l'exil.*

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 JUL 1975
OF OXFORD
LIBRARY

74754625